



LE FILON

Philippe REVELLI

roman

éditions Couleur d'Orange

Table des matières

[Chapitre I](#)

[Chapitre II](#)

[Chapitre III](#)

[Chapitre IV](#)

[Chapitre V](#)

[Chapitre VI](#)

[Chapitre VII](#)

[Chapitre VIII](#)

[Chapitre IX](#)

[Épilogue](#)

Éditions Couleur d'Orange
Copyright © Philippe Revelli 2018
ISBN : 978-2-9522884-7-7

*« Comment la Suisse
peut-elle importer tant d'or provenant du Togo,
alors que ce pays n'en produit pas? »*

Un filon en or
rapport de la fondation Public Eye
<https://publiceye.ch/fr/campagnes-et-actions/un-filon-en-or/>

Chapitre I

1

Lomé (Togo). Ponctuellement, à zéro heure pile en temps universel, le dimanche 28 septembre 2014 céda la place au jour suivant qui, cette semaine-là, se trouvait être un lundi. Le gérant de la société Watex-SA regarda une fois de plus sa montre, puis le panneau d'affichage des vols au départ de l'aéroport international Gnassingbé Eyadéma.

— En retard.

L'homme ressemblait vaguement à l'acteur Omar Shariff, mais en pire, vieillissant et passablement empâté. Il était libanais, de confession maronite et installé à Lomé depuis une trentaine d'années. Concessionnaire pour le Togo de la marque de pneumatiques qui l'hébergeait – les bureaux de la société se trouvaient au deuxième étage du Goodyear Building, à deux pas du front de mer –, Watex-SA s'adonnait en outre, et bien plus activement, à l'import-export de métaux précieux. Mais ça, il fallait le savoir. Aucune plaque n'en faisait mention à l'entrée de l'immeuble à moitié obstruée par un amoncellement de pneus usagés, pas plus que sur la porte de la pièce aux murs d'un vert pisseux où une secrétaire accueillait les visiteurs, éconduisant les uns – plus ou moins poliment selon son humeur –, orientant les autres vers la pièce du fond où officiait le sosie d'Omar Shariff. Des transactions qui se réglèrent dans l'arrière-boutique, rien ne filtrait. Motus et bouche cousue ! Mais quand le clone défectueux du Shariff original se rendait, une à deux fois par semaine, au comptoir d'Air France, c'était accompagné de deux gardes du corps. A l'agence de la compagnie aérienne, on se montrait courtois et discret avec la contrefaçon d'acteur égyptien : à chacune de ses visites, ce client fidèle expédiait, en

fret non accompagné, de trente à cinquante kilos d'or sous forme de lingots grossièrement raffinés.

Le vol Air France 861 Lomé-Roissy avait trois quarts d'heure de retard. Le factotum de la Watex haussa les épaules.

— Pas de quoi s'affoler !

Depuis bientôt trois ans, la filière fonctionnait sans accroc. Jamais le moindre pépin. La société était dans les petits papiers du président – faut dire qu'elle y mettait le prix. Le ministre des mines et de l'environnement signalait sans même y jeter un coup d'œil les autorisations d'exportation. Les taxes étaient acquittées rubis sur l'ongle. Et les officiers des douanes, ayant vite constaté que le métèque savait se montrer généreux, ne voyaient aucune raison de lui mettre des bâtons dans les roues. Ces derniers jours, pourtant, plusieurs événements sans lien avec son négoce, avaient occasionné certains dommages collatéraux. D'abord une grève des pilotes d'Air France qui l'avait contraint à différer puis regrouper plusieurs envois. Ensuite les travaux d'agrandissement de l'aéroport et les ratés du système informatique qui perturbaient le trafic. Et pour couronner le tout, quelques heures plus tôt, un braquage avait dégénéré sur le parking de l'aérogare : des malfrats avaient ouvert le feu, tuant deux hommes d'affaires locaux, et emporté une valise pleine de billets.

— Pas de risque qu'ils s'en prennent aux lingots.

Se répétait l'ersatz d'Omar Shariff depuis qu'il avait appris la fusillade – preuve qu'on peut être à la fois adepte de Saint Maron et de la méthode Coué.

Enfin, un haut-parleur annonça le départ imminent du vol Air France à destination de Roissy Charles de Gaulle. L'incarnation approximative du bel Omar s'achemina jusqu'à la terrasse qui donnait sur le tarmac. L'Airbus A330 quittait l'aire de stationnement. Il gagna l'extrémité de la piste d'envol,

piaffa avant de s'élaner au grand galop, s'arracha du sol et disparut dans la nuit.

— Ouf !

Alias Shariff pianota sur son portable. Il entra le numéro pré-enregistré de Ziad Zammar, représentant à Genève de la société MM-Multimétal, et d'une chiquenaude de l'index gauche expédia le message. Mission accomplie. Demain, après avoir transité par Roissy, la marchandise atterrirait à Zurich où elle serait dédouanée et chargée dans le fourgon blindé affrété par son correspondant genevois. La dernière étape du voyage, jusqu'à Balerna et la raffinerie Alambic-V, dans le canton du Tessin, s'effectuerait par la route. Mais cela ne concernait plus l'avatar d'Omar Shariff. Le cœur léger il gagna le parking de l'aéroport puis sa voiture et pour finir ses pénates.

2

Journal de Lazare Masquet, lundi 29 septembre 2014

Invité à décliner une identité, je décide d'être un homme, célibataire, d'habiter en France et de m'appeler Lazare Masquet. Sur mon âge, je reste volontairement flou, inscris "écrivain" dans la rubrique profession, donne l'adresse du caveau aménagé en studio que je loue dans un cimetière désaffecté, choisis pour ma page d'accueil une photo sur laquelle je défie quiconque de me reconnaître, ajoute un aphorisme abscons – « *tous les mensonges mènent à la vérité* » –, plagiant sans vergogne le titre d'un épisode d'X-Files, et clique sur "envoyer". Voilà, je viens de me doter d'un profil Facebook. Cette incursion sur le réseau, inédite pour moi, est tout à la fois une manœuvre stratégique, un appât et l'une des pièces du puzzle qui, une fois assemblé, devrait représenter un

6

roman : celui que vous tenez entre les mains et dont vous venez de lire les premières pages. Mais nous n'en sommes pas encore là ! Le vol Air France en provenance de Lomé atterrit seulement à Roissy, Otila Volcani dort encore, et sur le site minier de Mandjako, au Burkina Faso, un orpailleur vient d'être enseveli sous un éboulement.

3

La nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre, en quelques minutes un attroupement se forma sur le lieu de l'accident. Le puits, à peine plus large qu'une bouche d'égout, descendait verticalement jusqu'à une quarantaine de mètres. Du fond, une galerie sommairement étayée partait à l'horizontale. Le premier des *creuseurs* venait à peine de s'y engager quand un élément du boisage céda et le tunnel s'affaissa sans crier gare. Celui qui venait derrière avait été épargné. Il parvint à dégager rapidement le corps de son camarade aux trois-quart enseveli sous les blocs de rocher, la terre et les madriers de soutènement brisés. Le gars était salement amoché mais respirait encore.

Il fallut près d'une heure pour remonter le blessé. De la surface, Achille "Douze" Yibotàbo, le *boka-soba*, le chef de trou, coordonnait le sauvetage. Enfin, un visage couleur de boue grisâtre émergea du puits. C'était un gosse, grimaçant de douleur mais hilare.

Quelqu'un dans l'assistance commenta :

— Tramadol.

Parmi les multiples drogues, légales ou pas, qui constituaient la pharmacopée du mineur artisanal, les gélules de Tramadol 120 occupaient une place privilégiée. Surnommé "missile" par les orpailleurs, le Tramadol était un dérivé

synthétique de l’opium. Il permettait de supporter la fatigue et de surmonter la peur. On en devenait vite accroc.

Une femme s’enquit :

— Qui est-ce ?

Personne ne le connaissait.

— En tout cas...

Commenta un grand type déguingandé.

— ... il n’aura pas eu le temps de faire fortune.

— En tout cas.

Répondit le chœur des curieux branlant du chef.

Plus de trois mille personnes campaient sur le site d’orpaillage de Mandjako, dans le sud-ouest du Burkina Faso. Et de nouveaux chercheurs d’or débarquaient chaque jour. L’avant-veille au soir, le gamin rôdait, affamé, autour d’Achille Yibotàbo et son équipe qui partageaient un plat de riz gras assis au bord de leur trou.

— Tu es invité...

Il ne s’était pas fait prier. Il mentait sans doute en déclarant avoir dix-sept ans – moins deux, évalua Achille à vue de nez –, mais il était costaud et avait déjà tâté du métier. Le chef de trou l’embaucha. Depuis, la nouvelle recrue faisait du zèle. Ce matin, il s’était précipité pour être le premier à descendre.

— Attention la guibolle.

La jambe droite du blessé présentait une fracture ouverte. L’os avait transpercé le pantalon déchiré et imbibé de sang. On l’allongea sur une couverture. Un homme qui se disait secouriste prit la direction des opérations pendant qu’Achille partait négocier le transport de l’accidenté jusqu’à l’hôpital de Banfora.

— Faut attacher...

Trancha le secouriste.

— ... pour stopper l’hémorragie.

On lui apporta une corde. Le garçon hurla quand l'infirmier improvisé serra le garrot. A demi inconscient, il bafouillait des propos incohérents mais qui devaient lui paraître drôles car il était secoué de hoquets de rire qui s'achevaient en borborygmes. Achille revint, suivi par un moto-taxi poussant son deux-roues. On arrima le mineur fracassé dans le dos du conducteur, comme un gros bébé sanguinolent emmailloté dans un pagne. La foule s'écarta pour laisser passer l'ambulancier d'appoint et son paquetage humain.

Quelqu'un dans la foule lança :

— Hé, Douze, ton trou va donner, maintenant !

Achille fit mine de n'avoir rien entendu. Il était tiraillé entre sentiment de culpabilité, soulagement que le p'tit gars s'en soit tiré et... jubilation.

Bien sûr, avec la pluie de ces derniers jours, le patron n'aurait pas dû laisser descendre ses *creuseurs*. Mais l'accident était écrit, nécessaire – le féticheur l'avait prédit. Achille Yibotàbo le redoutait et l'espérait.

Comme tout ses pairs, le *boka-soba* consultait régulièrement un marabout. Toujours le même. En qui, pour des raisons obscures, il avait placé sa confiance. L'homme de l'art lui avait prescrit de sacrifier un coq rouge, dont le sang devrait arroser le fond du puits. Et pour faire bonne mesure, Achille avait recruté deux prostituées que les mineurs baisèrent à tour de rôle au bord du trou, avant de descendre travailler, sans se laver.

A la visite suivante, le marabout avait confirmé l'intuition de l'orpailleur :

— Le métal jaune n'est pas loin, tu es sur la bonne voie mais...

Avait-il ajouté.

— ... ton équipe sera frappée avant que tu l'atteignes.

Douze n'avait rien dit à ses hommes de ces prédictions, seulement que le but était proche.

4

— Allô ?

— Otila Volcani ?

Le type à l'autre bout du fil n'avait pas vraiment l'accent suisse, plutôt subsaharien.

— Oui, c'est pourquoi ?

— Une affaire délicate, je préfère ne pas en parler au téléphone. Je suis en bas de votre immeuble, accepteriez-vous de me recevoir ? Je n'en aurai pas pour longtemps.

— Montez, mais si vous essayez de me vendre un aspirateur ou une police d'assurance je vous balance par la fenêtre.

— Merci.

Otila Volcani venait de se lever, elle ne portait qu'un t-shirt de coton sans manche qui lui descendait jusqu'à mi-cuisses et sous lequel ballottaient librement plusieurs kilos de seins doux – les deux faisaient la paire. Cette débauche mammaire exceptée, la jeune femme était de contexture plutôt osseuse. Son visage, emmanché d'un long cou, était affublé d'un nez aquilin légèrement exagéré et fendu d'une bouche à la lippe inférieure charnue. Elle avait de petits yeux très sombres, les tempes rasées et le sommet de son crâne s'ornait d'un toupet de cheveux aile de corbeau noués en queue de cheval par un élastique composé de plusieurs rangs de minuscules perles multicolores. Elle alla ouvrir la porte sans attendre le coup de sonnette, retourna à la cuisine et mit de l'eau à chauffer.

— Hum...

Un individu monumental, au crâne imberbe, s'encadrait sur le seuil de la pièce.

— Café ?

— Volontiers.

Sans façon ni retirer son manteau, le pachyderme prit une chaise, s'assit et posa sur la table une épaisse enveloppe de papier kraft.

— Du sucre ?

— Quatre.

Otila regarda son visiteur touiller son breuvage puis vider sa tasse cul-sec.

— Je présume que vous n'êtes pas venu à Genève dans le seul but de vous faire offrir un café, ni par hasard à ce numéro précis de la rue de Berne.

— Non...

— Alors ?

— ... mais votre café est excellent...

— Je me trompe ou vous ne vous êtes pas encore présenté ?

— ... et j'en reprendrais bien une goutte.

— Pas avant que vous m'ayez expliqué de quoi il retourne.

— Tout est là.

Il poussa l'enveloppe vers Otila.

— Que suis-je sensée en faire ?

— A vous de voir, quand vous en aurez pris connaissance à tête reposée.

Il se leva.

— Vous n'allez quand même pas vous tirer comme ça... Et le café ?

— Une autre fois, merci.

— Mais pourquoi moi ?

— Disons que j'avais entendu parler de vous...

Il marcha vers la sortie.

— ... par une connaissance commune...

Il posa la main sur la poignée de la porte.

— ... par médias interposés...

Il se retourna.

— ... ou sur les réseaux sociaux.

La porte se referma et elle entendit les pas du mastodonte s'éloigner dans le couloir.

Elle se resservit un grand noir. Ouvrit l'enveloppe. En renversa le contenu sur la table : une liasse de documents photocopiés et une clé USB.

Trois cafés plus tard, Otila Volcani décrochait son téléphone. Elle composa un savant mélange de neuf chiffres. A l'autre bout du fil, on dit :

— Salut Oti.

— Salut Rémy, faut qu'on parle.

— Déjà, tu ne peux plus te passer de moi ?

— Non, rien à voir avec l'autre soir. Et d'ailleurs j'avais picolé, ça compte pas.

Rémy Beugnat était son collègue. Ils partageaient le même bureau à Grand Angle, une fondation qui, selon sa profession de foi : *« se donne pour mission de regarder là où d'autres préféreraient que leurs activités restent dans l'ombre, porte un regard critique sur l'impact de la Suisse et de ses entreprises sur les pays pauvres, lutte contre les injustices et pour le respect des droits humains partout dans le monde »* – vaste programme, qui assurerait du boulot à plusieurs générations d'humanitaires.

— Faut pas avoir honte, tu sais, y goûter c'est l'adopter, j'ai l'habitude...

— Arrête tes conneries Rémy, je suis sérieuse, c'est du lourd.

— OK, mais aujourd'hui je peux pas.

— Demain alors, midi trente au Gavroche ?

— Ça marche, mais tu es sûre que...

— Allez ciao !

5

Ziad Zammar sirotait un espresso, affalé dans un box du Café Pipe. Il ne pensait à rien, c'était bon. Relax Max. Un de ses portables vibra, il ne répondit pas. Cela dura encore un certain temps. Puis il ferma les yeux, gémit avec un fort accent moyen-oriental, grogna en patois du Mont Liban, émit une série d'onomatopées qui purent d'abord être interprétées comme un encouragement à poursuivre puis se muèrent en expression d'intense satisfaction. Il faillit renverser sa tasse. Quand il rouvrit les paupières, la serveuse était déjà partie. Il soupira. Finit son café. Consulta les messageries de ses différents téléphones. Sur celui qu'il réservait aux communications professionnelles s'affichait un nouveau SMS : la raffinerie Alambic-V accusait bonne réception d'une livraison d'or togolais.

— Bien...

Pensa Ziad.

— ... on est en train de rattraper le retard causé par ces branleurs de grévistes gaulois.

L'amateur de café gourmand était – ses cartes de visite l'attestaient – directeur exécutif de MM-Multimétal, une société genevoise filiale du Zammar Holding Group. Avec son père Élie, lui-même frère aîné de Joseph et d'Antoine, les quatre Zammar – chrétiens maronites, originaires d'une région montagneuse du Pays du Cèdre – se partageaient les responsabilités à la tête du consortium libanais. Disposaient-ils, outre Watex-SA et MM-Multimétal, de sociétés fictives réparties dans divers paradis fiscaux ? Probablement, mais l'histoire ne le dit pas. Elle rapporte, en revanche, que Watex-

SA, leur antenne de Lomé, achetait l'or qu'on lui amenait sans poser de questions oiseuses sur l'identité du "on" ou la provenance de la précieuse camelote. "On", de son côté, ne réclamait jamais de reçu – entre gens honnêtes à quoi bon, la confiance règne, n'est-ce pas ? Le gérant de la société – Ziad ne l'avait rencontré qu'une seule fois et il lui avait fait penser à un chanteur de Raï mais il ne se rappelait plus lequel – se rendait ensuite au ministère des mines et de l'environnement. Il sollicitait un permis d'exportation et s'acquittait des taxes afférentes – sans oublier les copieux dessous de tables destinés à huiler les rouages et entretenir l'indéfectible amitié togolibanaise. Les lingots – devenus togolais ainsi que l'attestaient désormais des documents officiels – étaient alors exportés le plus légalement du monde vers la Suisse et la raffinerie Alambic-V. Outre la transmutation de l'or vulgaire en or poinçonné de 24 carats, la société tessinoise se chargeait aussi d'écouler les produits raffinés sur le marché des métaux précieux. Et le fruit de la vente – amputé du prix de ses services – était reversé par Alambic-V sur le compte que MM-Multimétal possédait à l'Arab Bank de Genève. Limpide, non ?

Ziad regarda sa montre, rajusta sa tenue, empocha ses téléphones, se leva, passa à la caisse, régla sa consommation – la formule "Expresso tout compris" était à 60 euros ou autant de francs suisse – et quitta l'établissement.

6

Journal de Lazare Masquet, jeudi 2 octobre 2014

Par souci d'honnêteté vis à vis des lecteurs – un scrupule qui m'honore, remarquez bien, encore qu'on puisse le juger superflu –, je me dois de préciser que mentionner le Café Pipe

à ce moment de l'Histoire – l'Histoire avec un grand H, qui impose une chronologie à mon récit ou veut, par exemple, que l'invention de Dieu soit antérieure à l'apparition des paradis fiscaux – relève de l'anachronisme voire de la science fiction. Les premiers articles publiés dans la presse helvétique concernant le Café Pipe datent en effet de juin 2016 et sont donc postérieurs à la fin prévue de ce roman. Encore ne concernent-ils que l'ouverture projetée d'un établissement dans lequel le client, outre de sucre et de lait, pourra agrémenter son café d'une fellation prodiguée par une professionnelle (l'article ne dit pas si la prestation variera en fonction du type de café : espresso, crème, double, allongé, gourmand...). Quelques mois plus tard, à en croire un hebdomadaire genevois, le projet a évolué : on parle désormais de confier à des robots la taille de la pipe caféinée.

Cette mise au point étant faite, reprenons le fil du récit.

7

Dans les jours qui suivirent sa rencontre avec le visiteur subsaharien, chauve, pachydermique et anonyme, Otila Volcani débuta son enquête par quelques coups de téléphone qui lui permirent de décrocher un rendez-vous avec un personnage clé du système bancaire suisse. Puis elle s'intéressa à la raffinerie Alambic-V : dernier maillon de la chaîne, mais géographiquement assez proche de chez elle.

— J'y vais en bagnole ou en train ?

Elle ne tergiversa guère et opta pour Google Earth : une solution économique et discrète.

Sur la carte, le district de Mendrisiotto, dans le canton du Tessin, était une sorte d'appendice qui pendouillait au sud-est de l'Helvétie. On y parlait italien. Le lac de Côme était à deux

pas, juste de l'autre côté de la frontière. Milan à une demi-heure de route. Le *Street View* déposa Otila Volcani à Balerna, au croisement des rues Giuseppe Motta et Passeggiata. Elle n'eut qu'à traverser la chaussée. Alambic-V était inscrit en blanc majuscule sur un mur, joutant deux étages de bureaux soutenus par douze piliers de béton. Le rez-de-chaussée servait de parking – Otila compta huit voitures, quelques emplacements étaient inoccupés. La façade, d'un gris sombre, était égayée, si l'on peut dire, de bandes verticales bordeaux. On accédait aux étages par des escaliers intérieurs situés aux deux extrémités du bâtiment. Les fenêtres, équipées de vitres polarisées, reflétaient un ciel anonyme. Elle pensa aux miroirs sans tain des salles d'interrogatoire : pas moyen de savoir si quelqu'un, derrière les carreaux, était en train de l'observer. Elle contourna le bâtiment par sa gauche. Derrière, un campus rectangulaire était entouré de hauts murs de béton nu surmontés de grilles acérées. Deux portes métalliques, montées sur rail, étaient ménagées dans l'enceinte. Des caméras de surveillance couvraient tous les angles d'approche. Là se trouvait la fonderie. Là étaient produits les lingots d'or pur à 99,999%.

Alambic-V était la plus importante raffinerie de métaux précieux de la planète et l'une des innombrables filiales d'un conglomérat minier nord-américain basé à Denver, dans le Colorado. Les différentes crises qui secouèrent les marchés financiers dans les années 2007-2008 avaient fait de l'or une valeur refuge recherchée et, au moment où se déroule cette histoire, la fonderie tessinoise tournait à plein régime.

Otila revint à l'entrée du bâtiment administratif. La porte était équipée d'une serrure électronique. Elle n'en connaissait pas le code. Elle entra donc par une fenêtre opportunément ouverte sur l'écran de son ordinateur. Une fois à l'intérieur, elle

se dirigea sans hésiter vers la porte sur laquelle était indiqué "Board of directors" et cliqua sans frapper. Une photo en noir et blanc de Friedrich Damonghini, montrait le directeur assis à son bureau, austère et légèrement crispé. Il regardait l'intruse, à travers les verres de ses lunettes cerclées d'écaille et ne semblait pas ravi de la visite. Otila n'insista pas – elle contacterait l'attaché de presse pour obtenir un rendez-vous –, ferma la lucarne par laquelle elle était entrée et se retrouva rue de Berne, assise à sa table de travail.

8

Hippolyte Soumbala atterrit à Ouagadougou en milieu d'après-midi. Il était d'excellente humeur. Le soir même, il s'attabla avec quelques amis pour regarder passer les troupeaux de véhicules qui transitaient sur la rue 56, nappant au passage leurs brochettes de viande de cheval – spécialité de la maison – d'une épaisse couche de poussière assaisonnée aux gaz d'échappement. Il vanta l'air vivifiant des montagnes helvétiques :

— Ça m'a fait un bien fou et perdre quelques kilos.

Il rentra le ventre et vérifia, d'un coup d'œil circulaire, l'effet de ses paroles : son auditoire le considérait avec des yeux ronds, dans un silence dubitatif. Hippolyte ne s'en formalisa pas mais changea de sujet :

— La viande des grisons est délicieuse mais...

Il était catégorique :

— ... jamais elle ne pourra rivaliser avec notre bidoche de canasson.

Il ne dit rien de sa rencontre genevoise.

Hippolyte Soumbala était commissaire de police. Imposant par la taille autant que le volume, on l'affublait parfois de

diminutifs tels que Soum ou Hippo, qui ne diminuaient en rien la majesté du personnage. Dans son corps de métier, rarement cité en exemple de probité au Burkina Faso, il eut pu couler une carrière paisible, broutant sans souci autour du commissariat où il était attaché. Mais il fit du zèle. Ça ne plut pas en haut-lieu : on l'oublia dans un placard. Il prit, apparemment, la chose avec philosophie et l'habitude de broser ce portrait de lui-même :

— Intègre de naissance – c'est le pays qui veut ça –, j'ai rapidement été désintégré par l'expérience et l'enseignement de mes supérieurs – qu'ils en soient remerciés. A la cinquantaine bien tassée, je me considère comme un flic raisonnablement malhonnête – qualité indispensable dans ce métier-là, car personne ne fait confiance aux incorruptibles.

9

Journal de Lazare Masquet, dimanche 5 octobre 2014

Aussi surprenant que cela paraisse, c'est en Amérique Centrale que je croisais pour la première fois Hippolyte Soumbala. En 1986 – je vous parle d'un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître –, je résidais à Managua, traduisant en français les bulletins d'information hebdomadaire de l'*Agencia Nueva Nicaragua*. Le pays vivait alors à l'heure de la Révolution et était en butte aux attaques constantes de mercenaires armés et financés par l'Oncle Sam : Washington ne pardonnait pas aux guérilleros du Front Sandiniste de Libération Nationale d'avoir, le 19 juillet 1979, mis un terme à la dictature des Somoza père puis fils¹.

1 Parlant de Somoza père : « c'est un salopard » reconnaissait-on au Pentagone, « mais c'est notre salopard », tempérait-on aussitôt.

A la même époque et sur le même douzième parallèle de latitude nord, mais de l'autre côté de l'Atlantique, la Haute-Volta s'était, le 4 août 1984, muée en Burkina Faso. Et sous la conduite du commandant Thomas Sankara, la Patrie des Hommes Intègres avait à son tour hissé le drapeau vermeil.

Sorti major de sa promotion de l'école de police, Hippolyte Soumbala n'était encore qu'inspecteur. Il s'exprimait avec un humour non dénué d'ironie sur les essais et erreurs des dirigeants révolutionnaires, mais son engagement était sans faille. Et quand, en octobre 1986, Thomas Sankara se rendit au Nicaragua à l'invitation de son homologue sandiniste, l'inspecteur Soumbala fut sélectionné pour faire partie de sa garde rapprochée. Rouge, Hippolyte l'était jusqu'à la moelle, mais – ou peut-être justement à cause de cela – il souffrait déjà d'une allergie quasi pathologique à l'autorité et se montrait volontiers indiscipliné. Lors, il advint qu'une nuit, ayant faussé compagnie à la délégation burkinabé, le poulet en goguette entra dans un bouge où j'avais mes habitudes. Il offrit sa tournée de rhum, je bissais, il trissa et ainsi de suite jusqu'à ce que nous eûmes éclusé plusieurs flacons de *Flor de Caña*. Si la soirée eut une fin – et elle en eut forcément une car, à l'exception de la banane qui en a deux, toutes les bonnes choses ont une fin –, je ne m'en souviens plus.

Moins d'un an après cette rencontre, Thomas Sankara était assassiné. Et son faux-frère d'arme, Blaise Compaoré, s'emparait du pouvoir pour ne plus le lâcher – en France, chez l'ancien colonisateur, François Mitterrand détournait pudiquement les yeux et se frottait secrètement les mains.

Hippolyte ? Je ne l'avais jamais revu et, je l'avoue, complètement oublié jusqu'à ce qu'il refasse surface, quelques pages plus haut. Que vient-il faire dans cette histoire ? Je n'en sais encore rien et renonce pour l'instant à m'interroger :

Achille Yibotàbo et son équipe touchent au but, je leur dois toute l'attention de ma plume.

10

Ils tombèrent sur la veine le lendemain, en fin de matinée. Le *boka-soba* descendit lui-même au fond pour étudier le terrain. Les échantillons de roche prélevés au bout du tunnel confirmèrent les espoirs de l'équipe : la teneur en or était importante. Encore quelques jours pour bien dégager le filon, caler la galerie et ils pourraient commencer à *taper caillou*. Le minerai extrait serait alors réparti, moitié pour le chef de trou, moitié pour son équipe. A charge pour chacun de procéder, soi-même ou en les sous-traitant, aux différentes opérations qui arracheraient à la roche aurifère les précieux grammes d'or.

Le concassage du minerai, première étape du traitement, s'effectuait à coups de marteau. Des dizaines de femmes et d'enfants s'y adonnaient dans un bruit ininterrompu qui, de loin, faisait penser aux sonnailles d'un immense troupeau. Le matériau pilé passait ensuite aux moulins – ils appartenaient généralement à des commerçants qui les louaient aux orpailleurs. Puis d'autres contingents de femmes et d'enfants lavaient le minerai moulu – la "farine" – sur des rampes de lavage – sortes de gouttières à fond plat recouvert d'un tapis dont les fibres renaient les particules d'or, plus denses. Le propriétaire de la "poudre noire" provenant du lavage assurait généralement lui-même l'opération finale. Il commençait par mélanger l'espèce de sable très fin et gris sombre avec un peu d'eau et de mercure. Ce dernier amalgamait les particules d'or et la mixture prenait l'aspect d'une petite boule de pâte argentée, que le mineur essorait dans un chiffon, puis chauffait au chalumeau jusqu'à évaporation complète de l'eau et du

20

mercure. Restait au fond de la coupelle un minuscule caillou, qui prenait en refroidissant une couleur dorée.

Le filon que venaient de dégager Achille et son équipe était un filon "en natte". Certains étaient dits "en zigzag", d'autres "droits" ou "en pointillé", d'autres enfin "en natte". Dans ces derniers, le minerai aurifère était réparti dans une sorte de nappe souterraine. La galerie s'élargissait au fur et à mesure que l'on avançait pour dégager la veine. Et les risques d'éboulement s'en trouvaient multipliés. Mais la concentration en minerai aurifère y était plus élevée que partout ailleurs.

La dernière fois qu'Achille avait rencontré un filon de ce type remontait à plusieurs années. En moins d'une semaine, le trou miraculeux avait livré plus d'or qu'il n'en avait jamais trouvé dans toute sa carrière. Il en obtint la somme, pour lui faramineuse, de douze millions de Francs CFA². Douze millions qu'il s'empressa de jeter par les fenêtres et qui s'évaporèrent en un clin d'œil. Douze millions qui partirent en dépenses somptuaires, en débauche de cadeaux à la famille, en femmes, en ripailles et en beuveries. Douze millions dont il ne resta bientôt qu'un sobriquet qui continuait de lui coller à la peau.

Ses derniers sous envolés, Achille Yibotàbo revint à la mine. La légende attachée à son surnom l'aida à reconstituer une équipe d'une dizaine de mineurs. Il tenta sa chance sur différents sites d'orpaillage, se précipitant pour être dans les premiers dès que la rumeur courait d'un nouveau gisement prometteur. Las ! la fortune avait tourné : l'or se montra chiche avec Douze et son équipe.

— Mais cette fois, ce sera différent : je le sens...

Achille avait souvent éprouvé cette fièvre de l'or. Il en reconnaissait les symptômes : l'excitation quand il déchiffrait

2 12 millions de Francs CFA = environ 20.000 euros.

les échantillons de minerai et y reconnaissait des traces d'or de plus en plus concentrées, la certitude irraisonnée qu'au fond du trou la fortune était à portée de main, la foi obstinée dans sa chance. Il savait aussi que c'était un mirage, qu'un mineur ne devient jamais riche. Mais comment supporter cette vie de forçat si l'on cessait de croire au miracle ?

Le reste du jour fut employé à parfaire le calage du boyau à l'aide de planches et de madriers et dégager la terre et la roche qui gênaient encore l'accès à la veine. A la tombée de la nuit, les mineurs déroulèrent nattes et couvertures autour du puits – laisser un trou sans surveillance vous exposait à le retrouver occupé par d'autres le lendemain. Achille se rendit au *maquis* de Maman PMU et commanda une caisse de bière. Avant de sortir, il posa à la patronne la question devenue rituelle :

— Toujours sans nouvelles de Dimanche ?

Chapitre II

1

L'après-midi était déjà bien avancée quand Dimanche ouvrit un œil – la nuit avait été longue et les autres filles dormaient toujours. Elle s'enroula dans un pagne, picora sans le réchauffer un reste de poisson fumé et de riz puis alla chercher de l'eau dans un canari et fit sa toilette en écoutant, sur son Smartphone, un chanteur expliquer la façon de se comporter au cours d'une soirée dansante – ça semblait assez simple au vu des conseils résumés dans le refrain : « *coller, coller, coller la petite* », mais un grésillement parasite désagréable rendait parfois la leçon inaudible.

Dimanche était née un samedi, à une heure avancée de la nuit, dans un village des environs de Banfora, au sud-ouest du Burkina Faso. Accouchement difficile : la mère ne se préoccupa que le lendemain de baptiser l'enfant. Et elle manquait cruellement d'imagination. L'identité du père étant incertaine, la gamine grandit sans patronyme, affublée de son seul prénom. Elle avait une dizaine d'années quand sa mère ouvrit un *maquis* sur l'un des sites d'orpillage qui fleurissaient dans la région. L'établissement et sa patronne étaient indifféremment appelés Maman PMU. Achille Yibotàbo en devint un habitué. Il étreignait Dimanche. Pauvrement dotée par ses parents mais richement par la nature, la fille avait très vite compris qu'elle pouvait faire contre mauvaise fortune beau cul. Pour ses quatorze ans, Achille lui offrit une broche en or qui représentait un cœur percé d'une flèche et un joli paquet de billets – l'orpilleur venait de tomber sur le filon miraculeux qui lui valut le surnom de Douze et dilapidait l'argent de sa fortune toute neuve. A seize ans, sans prévenir personne,

Dimanche quitta le maquis maternel. Un chauffeur routier, occasionnel de sa mère, l'emmena jusqu'à Ouagadougou, moyennant une gâterie prodiguée par les lèvres déjà expertes de la fugueuse. A peine débarquée dans la capitale, la petite *go* revendit le cadeau d'Achille. Avec l'argent qu'elle en tira fit l'acquisition de son premier Smartphone. Et entreprit de se débrouiller.

Dimanche se préparait à sortir. Elle enfila une robe légère décorée de broderies colorées et des mocassins à franges, lesta ses avant-bras de gros bracelets de cuivre et chacun de ses doigts, pouces compris, d'une quincaillerie tape-à-l'œil. L'ensemble lui donnait une allure de Pocahontas méchamment sexy. Ses jambes étaient très nues, minces et nerveuses, un cœur encadré d'une paire d'ailes genre Royal Air Force était maladroitement tatoué sur sa cuisse gauche. Elle avait un joli minois d'ange salace, les mains un peu rêches et une voix rauque de harengère plus habituée à proférer des obscénités qu'à susurrer des mots tendres. Elle sortit.

Le mec de Mobile-Shop, vente et réparation de téléphones portables, la regardait venir. Il était fringué comme pour un mariage. Elle le salua.

— Bonjour mon frère, j'ai le Smartphone là, il fait un mauvais bruit, tu veux bien regarder, dire si on peut réparer ?

2

Planté sur le seuil de son échoppe, Abou Laga guettait l'arrivée de Bérénice qui avait accepté de le conduire aux studios de Canal Faso, à l'autre bout de la capitale. Dimanche tombait à un mauvais moment... mais elle était vraiment mignonne.

— J'allais fermer, mon temps est petit là...

— Ah d'accord, mais juste tu regardes *sap-sap*, tu dis et je reviens une autre fois.

— Vraiment vite alors : je passe à la télé dans moins d'une heure.

— A la télé ? Wouahou ! C'est pour ça t'es sapé comme un ministre.

Sous un costume gris souris, Abou portait une chemise parme et une cravate écarlate assortie aux montures de ses lunettes.

— Sur Canal Faso...

Il bomba le torse.

— ... l'émission, c'est pour la promotion des jeunes créateurs d'entreprises, je suis l'invité.

Abou Laga était né dans le nord-est du pays. A sa sortie du lycée, ses parents l'inscrivirent dans l'une des nombreuses écoles de commerce privées qui fleurissaient dans la capitale. Un oncle, négociant au marché de Sankarayaré, accepta de l'héberger. Il ne tarda pas à le regretter et, s'il n'avait tenu qu'à lui, eut depuis longtemps jeté dehors son parasite de neveu, qui ne cessait de critiquer les "stratégies archaïques" du tonton et lui donnait, devant toute la famille, des leçons de "management". Mais il y avait sa deuxième épouse et tante du morveux. De vingt ans plus jeune que son vieux type, elle *coquinait* sans vergogne le malheureux avec de *petits pompiers* guère plus âgés que le neveu dont elle prenait systématiquement la défense. Aussi, plutôt que de voir Abou traîner à longueur de journée dans les pagnes de sa légitime, le commerçant l'avait-il intronisé gérant d'une échoppe de vente et réparation de téléphones portables. Le local commercial se réduisait à une structure métallique en forme de boîte à chaussure posée verticalement sur le bas-côté du macadam. La devanture comportait un système de trois portes qui, en

s'ouvrant, se transformaient en : 2 présentoirs et 1 auvent. Bref, c'était assez rudimentaire, le gérant de Mobile-Shop trouvait que l'entreprise manquait d'envergure et, depuis quelques mois, il harcelait son oncle pour le décider à "investir dans sa start-up". En fait de start-up, il s'agissait d'un projet de jeu vidéo en ligne intitulé L'Épée Nickelée. Abou Laga était parvenu à convaincre ses concepteurs – Sam Nagaaré et Gilbert Ouango, deux copains à lui – de fonder une association dont la raison sociale serait le développement et la commercialisation du jeu. Lui-même s'était auto-promu "directeur des ventes chargé des relations publiques".

— Elle fait quoi, ta boîte ?

— Des jeux vidéo...

Abou Laga sortit de sa sacoche une tablette numérique : il voulait montrer à Dimanche la bande annonce du projet. Mais une magnifique amazone chevauchant un destrier de fabrication chinoise vint freiner à leur hauteur et klaxonna rageusement. Le Directeur des ventes remisa sa tablette illico presto.

— C'est qui c'te *bordèle* ?

Demanda la cavalière en désignant d'un coup de menton la nymphette qui s'éloignait en tortillant du popotin.

— Je... Euh... une cliente.

3

Le pneu était à plat, il faisait nuit, l'orage menaçait, on l'attendait dans vingt minutes au studio de Canal Faso.

Âme Ligwé pesta :

— Et merde !

La jeune femme était journaliste. Elle pigeait au Reporter et, bien que cette publication n'eut guère les faveurs du pouvoir en

place, elle s'était récemment vu confier l'animation d'une émission hebdomadaire sur la chaîne privée Canal Faso. Une promotion inespérée pour cette demoiselle ambitieuse et pugnace. Ce soir, elle recevait Amada Dinko, un homme d'affaires prospère et bien en cour qui avait fait fortune dans le commerce de l'or. C'était un invité de marque : elle ne pouvait pas se permettre d'être en retard.

Planté sur le bas-côté de la route, à côté de sa caisse à outils, un gars la regardait venir.

— C'est la crevaision, ma sœur ?

La question n'appelait pas de réponse. Il démontra la roue, extirpa la chambre à air du pneu, l'examina à la lumière du téléphone portable qu'il utilisait comme lampe torche :

— Hé ma sœur, ta roue là, elle est morte.

— Comment morte ?

La demoiselle s'étonnait :

— Ma moto est neuve, je l'ai achetée y'a pas un mois...

— Mouais, la machine peut-être...

Tout en parlant, le bonhomme râpa puis encolla le caoutchouc avant d'apposer la rustine.

— ... mais la chambre à air n'est pas d'origine, elle est fatiguée.

— C'est quoi cette histoire ?

Âme s'insurgeait :

— Je paye l'engin neuf à Mégamonde et ils me refilent du matériel gâté !

— Yéééé ! ma sœur, tu viens d'où même ? C'est Burkina ici. Ils font tous ça.

Le mécano rigolait en remontant la roue.

Âme secoua la tête, soupira.

— Merci mon frère, c'est combien pour le trou ?

— C’est deux-cents³... mais tu peux donner plus pour le renseignement.

Elle tira trois pièces de cent francs de son porte-monnaie.

— Merci ma sœur...

Elle enfourcha son char et démarra.

Elle avait encore le temps d’arriver à l’heure.

4

La porte de la salle d’attente grinçait horriblement chaque fois que quelqu’un entraît ou sortait du studio de Canal Faso, mais ça ne semblait indisposer personne. Bérénice attendait qu’Abou Laga termine sa prestation – on avait donné au promoteur de l’Épée Nickelée moins de cinq minutes pour présenter son projet – quand la porte gémit une fois de plus et laissa entrer un homme imposant, vêtu d’un grand boubou en basin vert amande orné de motifs brodés à la main. Il était accompagné d’un garde du corps qu’il renvoya d’un geste autoritaire, provoquant une nouvelle protestation indignée de la porte quand le gorille la poussa. Bérénice huma l’argent – son flair ne la trompait jamais –, et elle adressa au nouveau venu son sourire n°1 façon Beyoncé. Le notable lui répondit d’une brève inclination du chef, s’assit et tendit la main :

— Amada Dinko.

Abou Laga entra. Bérénice tenait toujours dans la sienne la paluche du gros bonnet et ne lui jeta pas un regard. L’aspirant DirGé venait de quitter le plateau, le présentateur n’avait cessé de lui couper la parole, il était fumasse :

— On y va !

La sirène daigna à peine tourner la tête :

— Tu peux attendre dehors, si tu veux.

3 200 Francs CFA : environ 30 centimes d’euro.

Elle revint au nabab, qui fouillait dans les plis de son boubou pour en extraire une carte de visite, laissant le talentueux néo-représentant de l’Afrique en marche poireauter debout. Elle se leva enfin, de mauvaise grâce, et rangea soigneusement le rectangle de carton dans son sac à main. Avant de sortir, elle se retourna pour décocher une dernière œillade en direction du VIP et faillit buter dans Âme Ligwé. Encore toute essoufflée, la journaliste s’excusa auprès de son invité :

— Désolée d’arriver si tard...

Un assistant les bouscula :

— Au maquillage, vite ! On lance dans trois minutes.

5

— Bonsoir Monsieur Amada Dinko et merci d’avoir accepté de participer à cette émission...

Âme Ligwé était tout sourire. Massif et impassible derrière le micro, les paupières à demi fermées, l’homme d’affaires avait l’immobilité somnolente et trompeuse d’un crocodile. Il se fendit d’un laconique

— Bonsoir.

sans qu’aucun des muscles de son visage ne bougea.

— ... vous dirigez la SOMIDA, société minière qui porte votre nom, vous êtes un entrepreneur prospère, heureux époux de deux femmes et père comblé de neuf enfants. Comment expliquez-vous cette réussite ?

— Dieu vient en aide à ceux qui travaillent honnêtement et vivent selon les préceptes de l’Islam.

Le pieux musulman tourna un regard inspiré vers le lieu de résidence présumé du présumé Tout Puissant.

— Je suis né dans un petit village en zone sahélienne et rien ne me prédestinait à faire fortune dans le négoce de l'or. Enfant je gardais des chèvres, plus tard j'ai vendu des pagnes...

Puis il s'était mis à acheter de l'or qu'il revendait aux bijoutiers de la région. A cette époque, l'extraction du métal précieux était encore balbutiante :

— Mais je me suis vite rendu compte que le secteur aurifère pouvait contribuer à l'essor économique du pays...

En 1982, il fonda la Société Minière Dinko Amada (SOMIDA).

— Le Burkina Faso est aujourd'hui le quatrième producteur d'or africain, reprit Âme Ligwé, l'or a dépassé le coton et figure au premier rang de nos exportations, l'industrie minière a le vent en poupe, et l'on parle de plus d'un million de personnes travaillant sur plusieurs centaines de sites exploités artisanalement. Si l'impact économique de cette ruée vers l'or est indéniable, ses effets collatéraux sont souvent désastreux pour la santé des populations concernées et l'environnement. Comment la SOMIDA, premier opérateur économique dans le secteur de l'orpaillage, réagit-elle à cette situation ?

— En 2011, sous l'impulsion de notre gouvernement, le Burkina Faso s'est doté d'un code minier sensé mettre un peu d'ordre dans un milieu où règne trop souvent l'anarchie. C'était un grand pas en avant. Et je peux vous assurer...

L'irréprochable patron de la SOMIDA s'adressait les yeux dans les yeux aux téléspectateurs.

— ... que nous nous y conformons strictement, que nos permis d'exploitation sont validés par le ministère des mines et que, sur les sites gérés par la SOMIDA, nos agents s'opposent de toutes leurs forces au travail des enfants. Mais l'incivisme chez les orpailleurs atteint des proportions inconcevables...

Il eut un geste de découragement.

— ... les gens foulent aux pieds les règlements, nul ne respecte les consignes relatives aux plans d'excavations et les mineurs artisanaux creusent des trous comme des terriers de rats...

Il haussa les épaules.

— ... comment voulez-vous qu'il n'y ait pas d'accidents ?

— Des produits toxiques, comme le mercure et le cyanure, utilisés pour le traitement du minerai, ont un impact dramatique sur l'environnement, les hommes et les animaux. Que fait la SOMIDA pour atténuer les conséquences de ces pratiques ?

— Je suis terriblement préoccupé, croyez-moi, par l'usage inconsidéré de produits chimiques...

La voix du businessman avait un bel accent de sincérité.

— ... et la SOMIDA, aux côtés du ministère de l'Environnement, fait son possible pour prévenir et réduire leur incidence. Hélas ! la cupidité rend sourd à ces questions. Nous essayons d'y sensibiliser les mineurs, mais ils s'en foutent royalement. Qu'y pouvons-nous ?

Âme Ligwé s'abstint de répondre.

— On vous accuse parfois d'acheter l'or à vil prix, d'aucuns racontent que vos agents spolient les orpailleurs...

— Nous entendons cela comme vous...

L'accusé soupira de l'air du juste victime d'une cabale mais qui pardonne à ceux qui l'ont offensé.

— ... ce sont des ragots, des mensonges. Si vous connaissez un seul orpailleur mécontent : amenez-le moi.

— Une récente publication d'Africa Mining Intelligence dénonce la mainmise des proches du président Compaoré sur l'exploitation de l'or et détaille leurs réseaux d'influence. Comment expliquez-vous que le nom d'Amada Dinko y figure ?

— Dieu seul le sait !

Le ton de sa voix s'était brutalement durci.

— Quant à moi, je n'ai rien compris à ce tissu de médisances, certainement télécommandé par des ennemis de l'État.

Âme Ligwé perçut la menace. Elle tenait à son poste, n'insista pas et changea de sujet :

— Dans votre cas, le chef d'entreprise avisé se double d'un philanthrope : vous construisez des écoles, des centres de santé, des mosquées, financez des programmes de reboisement, soutenez des clubs sportifs... à quelle fin ?

Amada Dinko se détendit, s'autorisant un sourire patelin.

— Nous sommes guidés par notre foi en Dieu. C'est lui qui a créé les pauvres et il est capable de les rendre riches. Ce que nous épargnons est bonifié par ce que nous déboursions...

Le ciel était redevenu sans nuage, le reste de l'entrevue ne fut qu'un hymne à la générosité, la clairvoyance, la sagesse ineffable du patron de la SOMIDA.

6

Bérénice s'ennuyait.

Après l'émission, Abou Laga avait insisté pour l'inviter, choisi un restaurant au-dessus de ses moyens et, depuis qu'ils étaient attablés, pérorait à flux continu :

— ... jeunes talents de ma génération, vois-tu... de l'Indépendance au Développement... gagner la confiance des investisseurs... capitaux étrangers... libérer notre potentiel... rayonner afin d'impacter notre environnement immédiat... start-up... le leadership personnel, comprends-tu, se définit à travers une vision, une mission et des valeurs...

Abou et Bérénice s'étaient connus à l'occasion d'un tour cycliste du Faso. Tous deux avaient été embauchés pour la

durée de l'épreuve. Elle faisait partie d'un lot de superbes gazelles dont le boulot se résumait à être belle et grimper sur le podium pour remettre des bouquets, embrasser le vainqueur de l'étape et les porteurs des différents maillots. Lui conduisait le minibus publicitaire d'un sponsor, la LONAB, et distribuait des t-shirts rouges et jaunes frappés du logo de la Loterie nationale du Burkina. Abou Laga dormait dans son camion. Bérénice l'y avait accompagné une nuit et trouvé ça inconfortable. Elle passa les suivantes dans la chambre d'hôtel d'un officiel, bien résolue à ne plus gaspiller son capital érotique pour du menu fretin.

Il y avait un moment que Bérénice avait décroché quand Abou Laga tenta de raviver son intérêt en parlant d'une idée qui lui était venue :

— Un truc qui a le vent en poupe en Afrique de l'Ouest, pas cent pour cent légal, mais sans grand risque et qui peut rapporter gros...

Bérénice le bouscula :

— Bon, t'accouches.

Sans plus tourner autour du pot, Abou proposa qu'ils s'associent : elle ferait miroiter ses charmes sur le web afin d'appâter les gogos, lui se chargerait de ponctionner le compte en banque des pigeons qui tomberaient dans le panneau...

— Moi pute, toi *brouteur*⁴ ?

Bérénice l'envoya se faire voir :

— T'as qu'à t'exhiber toi-même, et à poil pourquoi pas, tchuurr !

6

Journal de Lazare Masquet, vendredi 10 octobre 2014

4 Escroc.

Temps couvert, pluies éparses. Aucune envie de mettre le nez dehors. Je repense à l'interview de la veille : Âme Ligwé s'est montrée bien complaisante avec son invité. La flèche lancée avec l'allusion au rapport d'Africa Mining Intelligence a fait mouche, mais elle n'a pas osé pousser son avantage. Dès qu'Amada Dinko a montré les dents, la journaliste a battu en retraite. Dommage. Elle aurait pu titiller le bonhomme en rappelant, par exemple, que l'arrivée de la SOMIDA à Mandjako ne s'est pas faite sans heurts. Il y a d'abord eu l'empoignade farouche entre comptoirs rivaux – la SOMIDA et SAWAD'OR –, dans laquelle les orpailleurs se sont retrouvés pris entre deux feux. Puis, quand Amada Dinko est finalement sorti vainqueur de la joute, c'est avec les mineurs eux-mêmes que le conflit a éclaté : la SOMIDA prétendait à l'exclusivité sur l'achat d'or extrait du site. Les orpailleurs voulaient pouvoir vendre leur production à qui bon leur semblait – à qui mieux les payait – et refusaient d'être les fournisseurs captifs d'un seul comptoir. Là encore, le Parrain des orpailleurs a eu gain de cause, même s'il a dû, pour cela, faire appel à l'armée. Enfin, je présume que ces informations figurent dans le document remis à Otila Volcani par son informateur anonyme.

7

— Mademoiselle Volcani ! Comment allez-vous depuis notre dernière rencontre ?

Otila Volcani serra la main tendue du banquier.

— Merci de m'accorder une entrevue.

L'homme occupait un poste très haut placé dans la pyramide bancaire suisse. Otila l'avait rencontré deux ans plus tôt, à l'occasion d'une précédente enquête de la Fondation Grand

Angle. Il se souvenait d'elle et n'avait pas fait trop de difficultés pour la recevoir dans son bureau de la Bundesplatz, à Berne. A la cinquantaine à peine entamée, cet ancien champion de natation continuait de porter beau et restait un séducteur impénitent. L'année précédente, il s'était séparé de son épouse, une milliardaire d'origine russe qui dirigeait une multinationale française de l'agroalimentaire, et la presse *people* avait fait ses choux gras du divorce.

— Pas de micro caché, j'espère ?

Otila sourit poliment à la plaisanterie qui n'en était pas vraiment une et mima une fouille au corps à la recherche d'un éventuel magnétophone :

— Rien.

Elle s'assit et tira un calepin de son sac.

— C'est bien du marché de l'or que vous souhaitiez parler, n'est-ce pas ?

Il se cala dans son fauteuil, Otila opina et attendit la suite.

— Quelle honorable institution votre organisation a-t-elle cette fois dans le collimateur ?

Il la testait.

— Nous n'en sommes pas encore là...

Otila esquiva.

— ... disons que, pour l'instant, je cherche simplement à enrichir ma culture générale sur un sujet cher au cœur de tous les helvètes.

Elle lui adressa un sourire qui se voulait innocent.

— Je vois... Mais vous n'ignorez pas qu'il s'agit d'un sujet sensible. Si le secret bancaire en a pris un coup, ces dernières années, celui entourant le marché de l'or tient bon. Je peux ainsi vous dire qu'à ma connaissance il n'existe que trois personnes – je suis l'une d'elles – à savoir où sont entreposés les lingots de la réserve fédérale. Mais ne comptez pas sur moi

pour vous fournir un scoop ! Ni les banques, ni les bijoutiers n'apprécieraient de voir lever un coin du voile qui recouvre pudiquement les coulisses du négoce de l'or.

— Une question me préoccupe...

Otila s'interrogeait : les tonnes de métal jaune qui dormaient dans des coffres situés on ne savait où, à quoi servaient-elles ?

— Sur ce point, je peux sans risque satisfaire votre curiosité...

Quelques 3500 tonnes d'or étaient produites chaque année dans le monde. Les deux tiers environ étaient utilisés par l'industrie électronique, la dentisterie et, surtout, la bijouterie.

— Le reste, sous forme de pièces et de lingots, est conservé dans des chambres fortes hyper-sécurisées, à Fort Knox et dans des lieux tenus secrets.

— Où ils se reproduisent à l'abri des regards concupiscent ?

Le banquier regarda Otila et lui sourit.

— Je vous vois venir...

En présence d'une femme, même si, comme Otila, elle n'avait rien d'une reine de beauté, il ne résistait jamais à l'envie de plaire en la brossant dans le sens du poil.

— ... et oui, vous avez raison, cet or n'a aucune utilité pratique, il ne sert à rien, ne se sème pas, ne se mange pas : la seule chose qu'il alimente c'est la spéculation.

8

Félicité ne trouvait rien à redire à l'idée d'Abou Laga. Au contraire ! Et elle reprocha sans mâcher ses mots à Bérénice de n'avoir pas suffisamment réfléchi avant de décliner l'offre de l'aspirant *brouteur*.

Tout en volumes hypertrophiés, Félicité Yop était fort prisee de la gent masculine de Dapoya, un des plus anciens quartiers de la capitale burkinabé, où elle tenait un salon de coiffure. On l'y surnommait Féli-Fela. Elle se plaignait volontiers de l'inconstance de ses amants mais n'avait pas, pour autant, renoncé à passer de gré ou de force l'anneau au doigt d'un des loustics qui gravitaient autour de sa lune bien pleine. Pour cela, professait-elle :

— La femme dispose d'une panoplie de "secrets", qui doivent être régulièrement mis à jour.

Aussi, Dame Félicité se tenait-elle au courant des dernières nouveautés en matière de séduction, des ultimes gadgets en vogue à Dakar ou Abidjan : les ceintures de graines qui tintinnabulaient sur les hanches, les pagnes affriolants, les crèmes et parfums aux vertus aphrodisiaques, les produits vendus sous le manteau et destinés à "serrer" le vagin, l'encens aux effets stimulants que l'on faisait brûler dans l'alcôve où l'on projetait d'attirer sa proie... Félicité avait tout expérimenté et, pour ses amies, elle ne rechignait jamais à évaluer les mérites ou les défauts de tel ou tel "sortilège".

Mais pour en revenir à la proposition d'Abou :

— Tu ferais un tabac sur Facebook.

Félicité en était sûre.

Les deux amies s'étaient connectées sur le réseau social et continuaient à bavarder tout en palpant, effleurant, tapotant avec dextérité les écrans tactiles de leurs téléphones respectifs. Bérénice leva les yeux au ciel.

— N'importe quoi !

Sa copine profita de cet instant de distraction pour lui subtiliser son portable. Elle fit rapidement défiler une liste de profils : "connaissez-vous... ils pourraient devenir vos amis".

— T'en prends un là...

Félicité théorisa.

— ... tu le cuisines le temps qu'il faut – c'est le genre de truc que tu sais faire, ne dis pas non –, quand il est mûr tu lui racontes que t'es dans la merde et que tu seras emprisonnée s'il ne t'envoie pas quelques milliers d'euros dans les heures qui suivent : sûr qu'il se précipite au secours de sa princesse et t'ouvre en grand les portes de son compte en banque. Tiens, celui-là, par exemple. Un écrivain. Il a la gueule du pigeon idéal. Allez, je lui envoie une invitation...

— Hé, qu'est que tu fiches...

— Voilà ! Y'a plus qu'à attendre qu'il morde à l'hameçon.

Chapitre III

1

Journal de Lazare Masquet, mardi 14 octobre 2014

Je me réveille tard, un rayon de soleil filtre par le soupirail du caveau. Pendant que chauffe l'eau du café, je me connecte et me rends compte que mon profil a gagné une nouvelle amie. Et quelle amie ! Un petit tour sur son mur m'apprend qu'elle se nomme Bérénice, que sa vie sentimentale est "trop compliquée, ne cherche pas à comprendre je n'y arrive pas moi-même". Mais ce sont surtout les photos qui retiennent mon attention. Magnifique serait un euphémisme. Trop belle pour être honnête me traverse l'esprit et, pour cette raison même, je me dis qu'un tel personnage a toute sa place dans mon futur roman. J'accepte donc sans hésiter la sirène dans le cercle de mes amis et lui trousse un message de bienvenue.

Tout de suite après, j'en rédige un autre pour mon compère Albert Egwo. Je lui communique les informations dont je dispose sur l'exquise enrôlée de neuf – réside à Ouagadougou, dans le quartier de Goughin –, joins quelques échantillons de la créature – notamment un cliché où la somptueuse féline pose en robe léopard aussi courte qu'ajustée devant un décor d'intérieur bourgeois idéalisé (avec télévision grand écran, réfrigérateur et divan de cuir ivoire) – et demande au destinataire du message de se mettre en campagne, retrouver la trace de la demoiselle et me faire savoir tout ce qu'il pourra en apprendre.

Albert Egwo habite à Ouagadougou. Un solide mètre quatre-vingt-cinq qui aurait avalé un parapluie, célibataire, boutonne soigneusement le col de sa chemise, fait cirer

quotidiennement ses chaussures de cuir noir à bout pointu qu'il époussette vingt fois par jour et considère que sourire n'est pas dans ses attributions. Franchement réac dans ses opinions politiques, pour autant qu'il en ait. Fidèle en amitié et farouche défenseur des traditions familiales. Je l'ai connu photographe de mariage, mais il a aussi exercé, de ce que j'en connais, les professions de : chef de chantier pour un oncle qui possède une petite entreprise de construction ; entremetteur *free-lance* – besoin d'une fille ? précisez le modèle et, moyennant une commission modique qu'il prélèvera sur le produit sans rien réclamer au client, Albert vous dénêche ça en cinq sec – ; guide touristique pour un cousin qui lui promettait le poste de gérant d'un centre de tourisme équitable qui ne vit jamais le jour ; représentant de commerce chez un concessionnaire libanais de motos chinoises ; agent immobilier d'un parent qui lui vouait une reconnaissance éternelle pour avoir, avec succès, joué les médiateurs dans une sombre histoire familiale. Alors détective privé, pourquoi pas ?

Je lui écris que nous réglerons la question de ses émoluments lors de mon prochain séjour à Ouagadougou (sans préciser la date) et j'envoie.

2

Albert Egwo répondit qu'il se chargerait volontiers de la mission que Lazare lui confiait. Il ajoutait cependant que des obligations familiales – les funérailles d'un parent très cher – l'avaient contraint à déboursier une somme rondelette ; qu'il comptait, pour se renflouer, sur le paiement d'une commission due par une organisation humanitaire pour laquelle il avait déniché un local et négocié un loyer raisonnable ; mais que le versement de ladite commission avait pris du retard ; bref, qu'il

se voyait obligé de faire appel à son ami de toujours pour le dépanner de cinquante-mille francs.

— Tu peux transférer à mon numéro Airtel.

Et Albert promettait de s'y coller :

— Dès que j'aurais l'argent pour le carburant de la moto.

Lazare obtempéra.

Le limier se mit en chasse.

Il avait immédiatement reconnu le décor d'intérieur idéalisé devant lequel posait Bérénice et connaissait le studio qui l'utilisait. Ce fut par là qu'il entreprit de remonter la piste. Le photographe se souvenait bien de la fille – une *go* de ce format ! Il avait insisté pour livrer les épreuves à domicile et conservé précieusement l'adresse et le numéro de téléphone de la divine panthère.

Albert confirma bientôt l'existence en chair et en os de la sirène. Il certifia à Lazare que ses photos n'étaient pas repiquées d'un quelconque site pornographique ou de charme, lui apprit que le ravissant objet de son enquête se prétendait "actrice", qu'elle avait, trois ans plus tôt, décroché un second rôle dans un film de Boubacar Diallo intitulé *Sam le Caïd*, qu'elle était parfois sollicitée pour des défilés de mode et, plus original, qu'elle appréciait le bon vin et en faisait à l'occasion négoce : des amis l'informaient d'arrivages intéressants, elle achetait à crédit – tous ses fournisseurs rêvaient qu'elle fût un jour contrainte de les rembourser en nature – un ou deux cartons de Saint-émilion, Médoc ou Graves, puis fourguait les bouteilles dans son réseau de connaissances friquées.

La dernière partie du rapport d'Albert Egwo attribuait à Bérénice deux *tontons* d'un certain âge qui l'emmenaient fréquemment au restaurant – le détective pensait que l'un d'eux payait le loyer de la belle mais n'en était pas sûr –, et faisait

état d'un trio de jeunes mecs qui semblaient former la garde rapprochée de la princesse.

3

Gilbert Ouango, préparait le thé sur un petit réchaud à gaz. Assis à côté de son ami, Sam "Le Chinois" Nagaaré se taisait. Un inconnu sympathique leur lança :

— Alors, les Golden Boys, c'est pour bientôt l'Amérique ?

— Encore un fan de Canal Faso...

Sam et Gilbert s'étaient montrés critiques sur la prestation télévisée de leur manager, mais ils devaient admettre que, depuis l'apparition d'Abou Laga au petit écran, leur côte avait fait un bond chez leurs amis et jusque chez les amis des amis de leurs amis.

L'Épée Nickelée, leur projet de jeu vidéo en ligne, avait infusé dans d'innombrables tasses de thé, été brassé dans autant de verres de bière, mijoté autour des repas pris en commun et interminablement discuté bien avant qu'Abou Laga s'en fit le promoteur. Le scénario qu'ils avaient imaginé avait pour théâtre un imaginaire Pays des Gnomes, territoire peuplé d'êtres de petite taille, à la couleur de peau passant, selon l'heure du jour et la saison, par toutes les nuances de l'arc en ciel. Inventifs, pleins d'humour, les gnomes étanchaient leur soif en lampant de grandes calebasses de bière de petit-mil et se déplaçaient volontiers en monocycle. Tout eût été pour le mieux dans ce meilleur des pays de cocagne, si le Dictateur Démoniaque et sa clique ne se fussent emparés du pouvoir et ne régnaient désormais par la terreur sur des gnomes réduits en esclavage. L'Épée Nickelée, une arme dotée de super-pouvoirs, était convoitée par les protagonistes du jeu qui cherchaient à s'en emparer ou la maintenir hors de portée de

l'adversaire. Les héros de la saga, le Masque Noir, un être triple à la fois parole, fouet et tambour, et la Sirène du Marigot, une princesse amphibie qui parlait avec les crocodiles et chevauchait à cru un étalon blanc, pouvaient, selon les cas, s'allier ou se combattre, mais avaient en commun une mission sacrée : *déguerpir* les usurpateurs et ramener la joie de vivre dans la Patrie des Gnomes sans pègre.

Au sein de leur trio, Le Chinois assurait la partie programmation et infographie de l'Épée Nickelée.

— Abou n'a pas dit un mot de la performance que représente l'animation en 3D des personnages.

Sam devait le surnom de "Chinois" à son père, agronome taïwanais, envoyé au Burkina Faso pour poser les jalons d'un projet de développement agricole financé par Taipei. Sa mère cuisinait pour les membres de la mission. L'agronome taïwanais s'intéressa à la cantinière burkinabé. L'autochtone servait double ration à l'expatrié mais ce fut elle qui prit du ventre. Puis le père, sa mission accomplie, plia bagage, peu avant la naissance du rejeton. Il continua cependant à prendre des nouvelles du même. A sa sortie du lycée, il lui obtint une bourse d'étude à Taipei. Sam en revint avec une solide formation en informatique, qu'il entreprit de faire fructifier auprès d'entreprises et d'institutions cherchant à développer leur présence sur la toile.

Gilbert servit le thé.

— Notre cher directeur commercial ne s'intéresse qu'aux retombées financières du projet, tu le sais bien.

Gilbert Ouango avait étudié au lycée Amilcar Cabral, de Ouagadougou. Élève brillant, il se retrouva en terminale dans la même classe que Bérénice. Il obtint son bac avec mention – elle échoua mais ils demeurèrent en contact, il la présenta à Sam et elle leur amena Abou Laga. Gilbert rêvait de devenir

anthropologue. Il trouva à s'embaucher comme vigile dans une société de gardiennage. Depuis six mois, il était affecté à la surveillance d'une agence bancaire occupant le rez-de-chaussé d'un immeuble, dans le quartier de Tampouy. On l'avait affublé d'un uniforme gris orné d'épaulettes et d'un écusson à tête d'aigle avec le mot "sécurité" brodé dessus en lettres dorées. Une casquette, une paire de rangers et une escopette complétaient son accoutrement.

— Le seul intérêt de ce boulot – ne parlons pas du salaire de misère, ça n'en vaut pas la peine – c'est de me laisser du temps pour lire.

Gilbert Ouango était un lecteur compulsif. Frustré d'avoir dû interrompre ses études, il dévorait tout ce qui lui tombait sous la main : ouvrages d'anthropologie et d'ethnologie, bien sûr, mais aussi et pêle-mêle, romans policiers, essais politiques ou sociologiques, pavés historiques, recueils de poésie... Et la lecture seule lui rendait supportable les interminables heures de garde devant la banque.

La difficulté de se procurer sa ration quotidienne et vitale de pages imprimées, le fit se tourner vers Internet. Gilbert se mit à passer ses journées de congé face aux ordinateurs du Centre de presse Norbert Zongo. C'est là qu'il fit la connaissance de Sam Nagaaré. Le Chinois y donnait bénévolement quelques cours d'informatique. Ils devinrent inséparables.

Fondé par des journalistes, le Centre de presse avait été baptisé du nom d'un de ses initiateurs, Norbert Zongo, assassiné le 13 décembre 1998 alors qu'il enquêtait sur la mort suspecte du chauffeur de François Compaoré, frère cadet du président. Ses locaux étaient un lieu de rencontre d'opposants au régime en place. Le Balai Citoyen y tenait de fréquentes réunions – ce mouvement était né dans le sillage des "printemps arabes", ses adhérents se faisaient appeler *cibals* –

citoyens balayeurs – et prétendaient nettoyer le pays de la corruption endémique qui y régnait.

— Un *cibal* c'est bien, deux si beaux c'est mieux !

Sam et Gilbert rejoignirent le club.

4

Journal de Lazare Masquet, samedi 19 octobre 2014

L'hasard fait bien les choses – Foi de Lazare ! –, qui se déguise aujourd'hui en algorithme pour intervenir dans cette histoire. C'est en faisant défiler la liste des "amis" potentiels suggérés par Facebook – connaissez-vous Untel ? – que je tombe sur le profil d'un Antoine Zammar. La coïncidence est suffisamment étonnante pour que je suive le lien. Bien m'en prend, car il s'agit effectivement du troisième frère du clan homonyme, le benjamin. Par un caprice du réseau social, j'accède au mur du personnage au moment où il s'apprête à partir en croisière, profiter de l'été indien.

5

L'Age d'or était amarré dans le port de Monaco. Tony Zammar accueillit Ladji Dinko en haut de la passerelle.

— Bienvenue à bord !

Ladji était le fils aîné d'Amada Dinko, le magnat burkinabé de l'orpaillage. Il assistait son père dans la gestion de la SOMIDA mais, bien qu'il eût largement passé la trentaine, avait du mal à secouer le joug paternel et trouvait de plus en plus pesantes les règles d'un islam tatillon que le patriarcat imposait à sa tribu. Aussi, quand son géniteur dit son intention de décliner l'invitation de Tony Zammar sous un prétexte

quelconque, l'héritier s'offrit-il à représenter son père, faisant valoir l'importance, pour la SOMIDA, d'entretenir des relations cordiales avec ses partenaires libanais. Amada Dinko donna son accord.

— Comment se porte votre papa ?

— Bien, grâce à Dieu...

Tony entraîna son invité vers le bar :

— Whisky ? Champagne ?

Ladji eut un instant de flottement – il imaginait la réprobation du paternel absent. Tony prit son hésitation pour de l'embarras :

— Excusez moi, peut-être préférez-vous une boisson sans alcool...

Les yeux de Ladji brillèrent :

— Non, non, whisky ça ira très bien.

— Ah ! Ah ! Quand le chat n'est pas là, les souris dansent !

Tous deux éclatèrent de rire.

Antoine Zammar était le benjamin des trois frères. Rondouillard, la trentaine déjà dégarnie, une barbe de trois jours soigneusement entretenue. Il portait ce matin-là une chemise hawaïenne largement déboutonnée sur une chaîne en or soutenant un crucifix du même métal, un bermuda blanc et des mocassins de marine hors de prix. Naturellement chaleureux et doté d'un bagout inépuisable, Tony était le "Monsieur relations publiques" du clan. Joignant l'utile à l'agréable, il invitait régulièrement des partenaires du groupe, avérés ou potentiels, aux croisières qu'il organisait à bord de l'Age d'or, un yacht de trente mètres, coque blanche, équipé de cinq cabines et de toutes les commodités imaginables : bar, jacuzzi, table de massage, visio-bulle permettant d'admirer les fonds sous-marins... Une fois en mer, il gavait ses hôtes de mets fins, les noyait dans l'alcool et les fournissait en poudre

blanche et/ou aimables personnes des deux sexes, au gré de leurs préférences.

Tony Zammar proposa à Ladjï Dinko de lui présenter les autres passagers. Il y avait un ministre togolais et deux hommes d'affaires – un turc et un indien – mais aucun représentant d'Alambic-V...

— Ces messieurs ne se compromettraient jamais en aussi mauvaise compagnie !

... le reste était des passagères.

Blondes, brunes, rousses, elles offraient un éventail haut de gamme d'épidermes délicatement dorés, mamelles en pomme ou poire, fesses à galbe variable, lèvres d'affaires rondement menées.

L'amphitryon demanda à son invité la permission de l'abandonner un instant et le confia aux bons soins de deux ravissantes pleines de bonne volonté.

Tony Zammar donna l'ordre d'appareiller. L'équipage largua les amarres. Le bateau gagna à petite vitesse l'entrée du port et mit le cap au large. Le maître de céans continua de papillonner de l'un à l'autre jusqu'à ce que le bateau eût gagné la haute mer, puis revint vers Ladjï. Il le prit familièrement par le bras :

— Votre gouvernement n'a toujours pas l'intention de revoir ses tarifs douaniers à la baisse ?

— Hélas... le moment serait mal choisi : l'opposition est remontée contre notre président, qui a d'autres chats à fouetter. Vous savez qu'il est en train de manœuvrer pour faire modifier la constitution et s'assurer la présidence à vie.

Pour chaque kilo d'or quittant légalement le Burkina Faso, l'exportateur s'acquittait d'une taxe d'environ sept-cents euros. Il en coûtait soixante-dix pour faire sortir la même quantité de métal précieux du Togo. Le statut quo signifiait que le transit –

frauduleux – d’or burkinabé par le pays voisin demeurait éminemment rentable et, par voie de conséquence, la fonction de "blanchisseur" du clan Zammar incontournable. Tony affecta l’insouciance :

— Bah ! Tant que la route passant par Lomé n’est pas menacée, rien ne presse, n’est-ce pas ?

L’interpellé tarda à répondre : une brune somptueuse moulée dans un fourreau ébène venait de surgir d’une cabine et accaparait son attention. Elle alla s’accouder au bar, daigna tourner la tête vers son admirateur. Son regard était polaire. Dinko Junior en fut transi et parcouru d’un frisson désagréable. Il éternua.

6

Journal de Lazare Masquet, un peu plus tard le même jour

Je reprends brièvement la parole, alors que le yacht trace sa route dans la Grande Bleue, pour vous mettre en garde contre un personnage qui vient, bien malgré moi, de s’immiscer dans ce roman. Il s’agit de la brune au regard réfrigérant qui a tapé dans l’œil de Ladj Dinko. Officiellement, elle est top-modèle pour une agence de mannequins dubaïote dans laquelle le groupe Zammar possède des parts. Elle est roumaine et s’appelle Vera Renczi – c’est du moins ce que prétend son passeport. Officieusement, pour le petit cercle d’initiés ayant recours à ses services – cercle auquel appartiennent les Zammar –, c’est une tueuse à gages. Elle restera à bord le temps de se faire oublier et que se calment les vagues

provoquées par le succès de sa dernière mission. Vous voilà prévenus⁵, ne nous attardons pas.

7

Otila Volcani arriva un peu en avance au Arthur's Rivegauche, un bar huppé du quartier des banques de Genève. Un homme, la quarantaine sportive, entra. Elle reconnut le type entraperçu au second plan du *Board of Directors* lors de sa visite virtuelle dans les bureaux d'Alambic-V. Veste en daim, polo décontracté, pantalon crème. Ses yeux étaient bleus, sa peau bronzée aux UV, ses cheveux soigneusement coiffés en arrière : tout l'opposé du terne et austère Friedrich Damonghini. Il se dirigea vers elle un large sourire aux lèvres, tendit la main et sa carte de visite, la salua par son prénom. Il était chargé de communication et de répondre à toutes les questions qu'elle désirait lui poser.

Il nota sa tasse vide.

— Vous reprendrez bien quelque chose ?

Elle se contenta d'un autre café, il commanda un verre de Chablis. Elle entra sans attendre dans le vif du sujet – les filières par lesquelles transitait l'or du continent africain jusqu'aux raffineries suisses –, précisant que l'enquête faisait ses premiers pas, était encore balbutiante et qu'elle se défendait de tirer des conclusions hâtives ou porter des accusations inconsidérées.

— Un ami que vous avez récemment interviewé vous a déjà briefée sur l'usage de l'or, je crois...

Il avait pris ses renseignements, le microcosme était en alerte.

5 Sachant qu'un lecteur prévenu en vaut deux je viens de doubler mon lectorat en l'espace d'un paragraphe. Pas mal, non ?

— Et son inutilité, oui...

Ne put-elle s'empêcher.

Il sourit.

Elle adopta un autre angle d'attaque, se mit dans la peau d'un acheteur :

— Je souhaite acquérir un lingot poinçonné par vos soins : quelle garantie pouvez-vous me donner qu'il ne contient pas d'or extrait dans des conditions contrevenant à toutes les règles éthiques et environnementales ?

— Alambic-V est une maison de vieille tradition helvétique connue pour l'excellence de ses produits...

Il but une gorgée de Chablis.

— ... et l'une des plus importantes raffineries au monde. Cette position de leader nous impose d'être un exemple en la matière.

— Votre concurrent et voisin Argor-Heraeus s'est pourtant fait épingleur, lui, il n'y a pas si longtemps, pour avoir importé de l'or congolais extrait par des enfants et en zone de conflit.

— Aucun risque que cela nous arrive.

Il était catégorique :

— Alambic-V adhère aux préceptes du Guide de l'or responsable et s'est doté d'un code de conduite très strict – le *Green Gold Supply Chain Code* – : la traçabilité de l'or que nous raffinons et les conditions de son extraction – qui excluent à fortiori le travail des enfants – sont documentés et garantis par des audits indépendants conduits par des tiers.

Il maîtrisait son sujet, ne lâcha rien, et n'était pas tombé de la dernière pluie. Elle était persuadée que son baratin lénifiant ne l'avait pas convaincu, et ne fut guère étonnée qu'il chercha à lui tirer les vers du nez sur les raisons qui motivaient son intérêt pour Alambic-V.

A ce stade de l'enquête, elle préféra ne pas abattre ses cartes.

— Vous n'êtes pas dans mon collimateur...

Elle prenait un certain plaisir à mentir délibérément.

— ... disons plutôt que je suis novice en la matière et fais appel à vos lumières pour mieux comprendre l'articulation des différents maillons de la chaîne.

— Bien sûr...

Il n'insista pas.

— ... mais tenez-moi au courant de l'avancée de vos travaux. Votre enquête m'intéresse...

Ils pourraient déjeuner ensemble un de ces jours, suggéra-il.

— ... les lanceurs d'alertes tels que vous nous évitent de nous endormir sur nos lauriers. Et je peux vous assurer que la collaboration pleine et entière d'Alambic-V vous est acquise.

Elle dit merci, pensa :

— Cause toujours.

8

Panorama. A l'Ouest, la zone d'extraction : un terrain vallonné, perforé de dizaines de trous et entre les trous des monticules de stérile sur lesquels une végétation d'épineux maigres tordait ses branches rabougries. A l'est, distant d'un petit kilomètre, le campement : un assemblage désordonné de paillotes construites par les mineurs et leur famille, l'aire de traitement du minerai – avec ses moulins et ses rampes de lavage –, le marché et le comptoir de la SOMIDA.

C'était le seul bâtiment en dur de Mandjako : quatre murs de brique surmontés d'un toit de tôle. Une porte métallique donnait accès à une pièce unique au sol cimenté. A l'intérieur, un bureau et une armoire métallique, l'un et l'autre visiblement

inutilisés, avaient été repoussés dans l'angle gauche de la pièce. Il n'y avait pas de coffre-fort – l'or ne restait jamais longtemps au comptoir : tous les deux ou trois jours, les vigiles de la SOMIDA en prenaient livraison et le convoyaient jusqu'à Ouagadougou, où la société possédait sa propre fonderie. Deux bancs encadraient la porte, deux autres étaient alignés contre les murs latéraux. Le fauteuil en bois de fabrication artisanale du maître des lieux et deux chaises en plastique moulé entouraient une table basse qui occupait le centre de la pièce. Les outils de l'administrateur y étaient disposés : une balance à fléau, une calculette, une pince, un briquet, un chalumeau, un plat en inox, une batterie de cuillères métalliques, une fiole contenant du mercure, des allumettes et quelques pièces de monnaie. Quand Achille Yibotàbo entra, le commerçant était occupé avec deux mineurs. Une femme était assise sur le banc de gauche, Achille prit place sur celui de droite et attendit son tour.

L'administrateur de la SOMIDA se nommait Salif Boudo. Achille et lui se connaissaient depuis des lustres mais n'avaient jamais sympathisé. L'homme était un ancien négociant, auquel l'arrivée des comptoirs d'achat n'avait laissé d'autre choix que déguerpir ou se soumettre. Quand la guerre avait éclaté entre la SOMIDA et SAWAD'OR – chacun des deux comptoirs revendiquant le monopole sur le site de Mandjako –, la majorité des mineurs prit parti pour SAWAD'OR. Salif Boudo, qui n'était guère apprécié dans le campement, fit allégeance à la SOMIDA. Ce ralliement lui valut d'être embauché comme régisseur quand SAWAD'OR jeta l'éponge.

Assis devant la table basse, les deux mineurs observaient en silence et sans jamais les quitter des yeux les mains de l'officiant. Salif Boudo déposa dans une cuillère le petit caillou d'or ramené par les orpailleurs. Il le chauffa à l'aide de son

chalumeau jusqu'à ce que le métal se liquéfie pour éliminer les ultimes particules de mercure, laissa refroidir quelques instants, pesa l'agrégat doré avec la minuscule balance qu'il tenait délicatement entre le pouce et l'index – des allumettes et des pièces de monnaie servaient de poids. Il entra le résultat de la pesée dans sa calculette, énonça un prix. Les mineurs eurent l'air déçu mais ne discutèrent pas. Achille avait sorti son téléphone, il consulta les cours mondiaux de l'or, hocha la tête et grogna un

— Tchuurrr...
écœuré.

Les orpailleurs prirent les billets que leur tendit l'administrateur, les recomptèrent chacun leur tour avant de les empocher, se levèrent, saluèrent et sortirent. La femme vint s'asseoir sur l'une des chaises, face à la table basse. D'un nœud à son pagne elle extirpa une minuscule pochette plastique contenant une pincée de poudre d'or. Salif Boudo versa délicatement la poussière jaune dans une cuillère et le rituel se répéta. Puis ce fut le tour d'Achille.

Le rendement du trou, sans être exceptionnel, était bon.

— Dis-donc Douze, tu as gagné !

L'orpailleur ne releva pas.

Quand Salif Boudo donna son prix, Achille fut tenté de protester. Il savait que c'était inutile : le régisseur répondrait qu'il appliquait les consignes du patron. Il ravala sa colère.

9

— Entre, cria Otila Volcani depuis sa cuisine, c'est ouvert !

Rémy Beugnat avait accepté qu'ils se retrouvent chez elle pour faire le point sur les premiers éléments de l'enquête.

— A condition que tu m'invites à dîner.

Elle aimait mitonner des recettes qui n'avaient rien d'académique, mélangeait les genres et les ingrédients au gré de son inspiration du moment. Rémy avait proposé de se charger du vin.

— D'ac, mais pas n'importe quoi : choisis un picrate de caractère, en qui le buveur trouve à qui parler.

Rémy posa sur la table la bouteille qu'il tenait à la main et une bise dans le cou d'Otila, toujours penchée sur son fourneau.

— Ah, commence pas !

— Qu'est-ce que tu nous prépares ?

— Difficile à dire, c'est un truc qui n'existait pas avant ce soir – ou du moins, je n'en avais jamais entendu parler –, disons qu'il s'agit d'une variation sur le thème de l'*adobo*, le plat national philippin. J'ai d'abord mis des morceaux de lapin à macérer dans une marinade d'huile d'olive, d'ail et d'oignon finement hachés, de gingembre râpé, de piment langue d'oiseau et de coriandre fraîche. Pendant vingt-quatre heures. Puis, tout à l'heure, j'ai fait revenir mes oignons émincés et mes tomates pelées, ajouté ma viande marinée, quatre chorizos, du sel, une cuillerée à soupe de sucre roux, recouvert d'eau et laissé mijoter deux bonnes heures. Là, je viens d'y adjoindre des fèves. Le lapin – on utilise traditionnellement de la viande de porc ou du poulet – les chorizos et les fèves – elles remplacent les pommes de terre de la recette originale – constituent mon apport personnel, ma touche créative. On accompagnera ça de riz blanc. Mais débouche d'abord ta boutanche, voyons si tu es digne de l'expérience gastronomique qui nous menace.

Le Côte du Rhône était plus que convenable et Otila manifesta son approbation, sans pour autant se laisser détourner du prétexte à ces agapes.

— Bon, je résume : un pays qui ne produit pas d'or – le Togo – en exporte. Vers la Suisse et plus particulièrement la raffinerie Alambic-V. Environ sept tonnes chaque année. Pointilleuses sur l'éthique de leur profession et garantes de la traçabilité des lingots qu'elles estampillent, les belles âmes d'Alambic-V n'y voient aucun motif de s'interroger. Que t'ont raconté les gens de la douane, à l'aéroport de Zurich ?

— Rien qui contredise ton brillant raccourci. Pour toute marchandise importée des formulaires sont remplis, qui mentionnent la qualité et la quantité du produit, le nom et l'adresse de l'exportateur et de l'importateur.

— Watex-SA et MM-Multimétal dans le cas qui nous occupe, autrement dit deux tentacules d'un même poulpe, le Zammar Holding Group.

— Mais...

Rémy fit une pause et leva l'index pour réclamer l'attention de l'auditoire.

— ... quand j'ai prononcé le mot OR, mon haut fonctionnaire des douanes a tiqué et s'est fermé comme une huître : « *un sujet sensible, très sensible* », est tout ce que j'ai pu en tirer.

Et quand Rémy lui avait posé la question qui fâche : comment expliquez-vous qu'un pays qui ne produit pas d'or en exporte ? « *Je n'explique rien du tout*, avait répliqué le bonhomme, *c'est pas mon boulot* ».

— Alléluia !

Otila refusait qu'on jeta la pierre au bureaucrate peu curieux.

— C'est à ce genre de travailleur sans état d'âme que nous devons de conserver notre job.

Lequel consistait, précisément, à mettre à jour le chaînon manquant, à remonter l'or jusqu'à sa source.

— A la source...

Rémy porta un toast.

— ... dont nous avons déjà une petite idée.

— Quant à l'intérêt du détour par le Togo...

Otila vida son verre.

— ... il s'explique par le différentiel – de un à dix – des taxes à l'exportation entre le Burkina Faso et son voisin.

— Finement raisonné, chère collègue !

Mais Otila n'en avait pas terminé :

— Je me suis livrée à un petit calcul.

— Oh, moi les maths...

— Sais-tu que l'exportation frauduleuse de sept tonnes d'or vers la Suisse représente une perte sèche d'environ six millions d'euros par an pour le trésor burkinabé ?

— Ou une économie équivalente pour les exportateurs, à savoir le tandem Dinko-Zammar.

— Tout est question de point de vue !

— Reste plus qu'à convaincre le conseil d'administration de Grand Angle que le jeu en vaut la chandelle, qu'il accepte de débloquer le budget nécessaire pour couvrir tes frais de mission... et espérer que ton informateur anonyme ne fera pas faux-bond.

C'était compter sans l'actualité burkinabé qui s'apprêtait à jouer les trouble-fête.

Chapitre IV

1

Note de l'éditeur

Ce chapitre a été élaboré à partir des notes retrouvées dans la chambre de l'auteur. Ces textes préparatoires sont constitués d'une douzaine de feuillets, certains manuscrits, d'autres imprimés. Ils étaient retenus ensemble par un trombone. Nous ne savons pas si l'auteur prévoyait de conserver la forme scénarisée de ce texte ou s'il projetait de le retravailler. Nous le publions sans retouches ni corrections.

2

Scène I : DIMANCHE, ÂME LIGWÉ

Plan large sur une manifestation. Des femmes essentiellement. Elles traversent de droite à gauche le champ de la caméra en agitant de grandes louches en bois.

Un titre - 27 OCTOBRE : MARCHÉ DES FEMMES - apparaît au centre de l'écran, il disparaît au bout de quelques secondes (tous les titres qui suivent seront bâtis sur le même schéma).

Dimanche se détache des manifestantes et se dirige rapidement vers la caméra. Gros plan sur son visage. Elle s'adresse à un interviewer hors-champ, elle est surexcitée :

- Ça commence matin là... Quoi ? Ah, tu veux je dis mon nom. D'accord : moi c'est Dimanche. Comme ça c'est bon ? Alors je continue. C'est avec toutes les filles là, on va à la marche des femmes. Depuis Dapoya on piétine, maintenant on va rond-point des Nations Unies. Y'a beaucoup. Toutes avec spatules en bois là, comme pour cuisine là, mais c'est pas pour cuisine on agite en l'air, spatules c'est pour casser la tête à Blaise. Y'a aussi la maman là, maman Serema, celle qui parle fort là, elle dit Blaise trente ans ça suffit, elle dit on veut pas président à vie, elle dit au Burkina Faso tout le monde a droit d'être président. Yéééééé ! Tu parles bien maman, je crie, moi je veux président aussi. Et les filles autour elles se marrent. Tellement on rit, il faut je m'assoie par terre. Et c'est là y'a la femme qui vient me voir, elle dit c'est le Reporter et il faut parler dans micro pourquoi je suis dans la rue. Pour Blaise il dégage ! je dis.

Elle crie la dernière phrase en agitant sa louche, ébauche un pas de danse, fait demi-tour et s'éloigne pour rejoindre le cortège, sans jamais cesser de danser.

La caméra, portée à l'épaule, est immergée dans la foule des manifestantes rassemblées au rond-point des Nations Unies.

Plan poitrine. Âme Ligwé fait face à l'objectif et tient à la main un micro portant le logo de Canal Faso :

- Quand les femmes se décident à descendre dans la rue, le pouvoir a de bonnes raisons de s'inquiéter. Mais en dépit d'un mécontentement croissant de la population, des manifestations et des conseils de plusieurs membres de son entourage, le président refuse toujours de retirer le projet de modification de la constitution qui lui permettrait de se succéder à lui-même indéfiniment. Le pouvoir est-il sourd ? Et aveugle ? Il est peut-être déjà trop tard. Chez ces mamans qui agitent leurs spatules de bois, la peur s'est envolée, ne reste que la colère et la conviction d'être dans leur bon droit.

Scène II : GILBERT OUANGO, SAM NAGAARÉ, HIPPOLYTE SOUMBALA

Panoramique horizontal sur la Place de la Nation. Titre : 28 OCTOBRE : UN MILLION DE MANIFESTANTS.

La caméra se déplace dans la foule, s'approche de Gilbert Ouango. Il se rend compte qu'il est filmé et sourit à l'objectif. Sam Nagaaré le rejoint. Tous deux portent des t-shirts du Balais Citoyen. Gilbert passe un bras autour de

l'épaule de son camarade et s'adresse à la caméra :

- C'est géant ! On vient d'arriver Place de la Nation... non, de la Révolution. Y'a pas assez de place pour tout le monde et ça continue d'arriver. On est plus d'un million. Cette fois c'est la bonne, cette fois il dégage : quand les peuples se mettent debout, les dictateurs tombent, comme dit la chanson. Nos chemises là (il montre son t-shirt du Balai Citoyen), c'est pour dire qu'on va faire le ménage, nettoyer le pays de la corruption. Notre force c'est notre nombre... (Sam lui crie quelque chose à l'oreille)... Il me dit que le commissaire Soumbala est à la tribune. Ce type est une icône ! Ils ont tout essayé pour lui fermer sa gueule : l'acheter, le muter, le menacer... ils n'ont pas osé le tuer, je ne sais pas pourquoi. On va aller le saluer.

La caméra les suit qui se fraient un chemin vers la tribune.

Plan moyen, légère contre-plongée. Le commissaire Hippolyte Soumbala tourne le dos aux ténors de l'opposition, alignés sur l'estrade. Bribes de discours en fond sonore. Il fait un geste d'impuissance en s'adressant à la caméra :

- Poussé, tiré, je me retrouve à la tribune sans l'avoir cherché ni aucune intention de prendre la parole. La Place

de la Nation - on l'a rebaptisée Place de la Révolution - est noire de monde. Des jeunes que je ne connais pas viennent me saluer. Je n'aurais jamais cru qu'on se souvenait encore de moi (silence). Je suis ému. La Révolution est une fête. C'est beau. Ils rient, ils crient « *la Patrie ou la mort* ». Ils ne savent rien. Dans les coulisses, des hommes qui ont assassiné Sankara et porté ce régime à bout de bras pendant presque trente ans se préparent à tirer les marrons du feu. Comme des rats, ils ont quitté le navire quand il a commencé à prendre l'eau et fondé le Mouvement du Peuple pour le Progrès. Le Peuple ? Tu parles ! Ils reçoivent de l'argent d'hommes d'affaires et de commerçants qui ont compris que Blaise est foutu et investissent dans la relève pour protéger leurs intérêts. Ils ont la bénédiction de Paris et de Washington, assurés qu'avec eux, aucun bouleversement ne viendra remettre en cause les règles du jeu.

Scène III : FÉLICITÉ YOP

Plan d'ensemble. La porte d'un logement, fermée par un rideau de tissus que la brise fait onduler. Titre : 29 OCTOBRE : OUAGADOUGOU, VILLE MORTE.

Une voix off :

- La situation demeure tendue dans la capitale burkinabé et, tandis que les manifestations se poursuivent, certains habitants préfèrent se terrer chez eux.

Félicité Yop écarte le rideau, invite la caméra à entrer. Une pièce sombre. On distingue une commode sur laquelle sont posés des produits de beauté, au-dessus, punaisée au mur, l'affiche d'un concours de "Miss Bim-Bim", une télévision à écran plat fait face au divan dans lequel Félicité Yop a prit place :

- Moi je reste à la maison. Depuis lundi, oui. Je fais les provisions avant, pour pas manquer. Sortir là, c'est dangereux. Y'a les militaires et les petits bandits là, ils sont partout ! Mais les gens ils me rendent visite. Ils racontent. Ce matin c'est le Docteur là, celui qui est pour le président là. Avec tous ces sauvages dans les rues, il dit, j'ai plus le temps de battre ma femme. Je dis je vais m'occuper de lui bien, bien, bien. Il dit que d'accord, mais alors *sap-sap*. Je me dépêche, mais quand même pas trop. Après il me donne dix mille et il dit ça va beaucoup mieux et que merci et que faut pas m'inquiéter, et que le président là, il a la situation bien en main, il va nous régler ça fissa. Et moi, ouf, je dis, me voilà rassurée.

Scène IV : GILBERT OUANGO, SAM NAGAARÉ,
SYLVÈRE KAM

La caméra cadre le ciel, obscurci par une épaisse fumée noire. Titre : 30 OCTOBRE : 1^{er} JOUR DE L'INSURRECTION.

Panoramique vertical. La caméra revient au niveau de la rue. Plan large sur le boulevard Charles De Gaulle. Des pneus brûlent. Des manifestants, jeunes, courent dans tous les sens, lancent des pierres et des cocktails Molotov en direction du cordon de police que l'on aperçoit au second plan. Un adolescent colle son nez à l'objectif pour crier « *Blaise dégage !* ».

Gilbert Ouango et Sam Nagaaré viennent saluer le cameraman. Gros plan. Ils ont le visage et les bras enduits de graisse, des morceaux de chiffon enfoncés dans les narines. Gilbert Ouango, baisse le foulard qui lui cache le bas du visage :

— La graisse, c'est du beurre de karité, pour protéger des brûlures, les chiffons mouillés dans le nez et le foulard c'est pour les gaz lacrymogènes... Vous n'avez pas vu Bérénice ? On l'a perdue ça fait un moment.

Ils invitent la caméra à les suivre.

Ils rejoignent les manifestants, de plus en plus nombreux qui sont à présent au contact des forces de l'ordre. Mouvements de caméra rapides qui doivent suggérer la bousculade. On entend des tirs, peut-être

des rafales d'armes automatiques. Les cordons de police et de gendarmerie sont enfoncés les uns après les autres. La caméra suit toujours le groupe de manifestants où se trouvent Sam et Gilbert. Ils arrivent devant les grilles de l'Assemblée Nationale. Des militaires en défendent l'accès. Zoom sur un colosse au visage poupin marqué de scarifications rituelles dans lequel roulent deux gros yeux étonnés. Il domine la masse des manifestants d'une bonne tête, aperçoit la caméra et esquisse un salut militaire :

- Première classe Sylvère Kam, du Régiment de Sécurité Présidentielle. On est là, c'est pour protéger l'Assemblée Nationale. Mais le chef il donne l'ordre : pas tirer, seulement sommations. C'est nous on a les fusils et il dit non, faut pas tirer. C'est comment on résiste alors ? Ils sont trop nombreux...

Mouvements de caméra chaotiques. Les grilles de l'Assemblée Nationale viennent de céder, les manifestants se ruent à l'intérieur, la caméra les filme de dos (plan d'ensemble).

L'objectif cadre à présent l'arrière de l'édifice. Des députés en sortent en désordre, poursuivis par des manifestants.

Zoom sur une fenêtre du bâtiment d'où commencent à sortir des flammes et de la fumée.

Scène V : AMADA DINKO

Intérieur jour. Un bureau. Sous-titre, en bas à gauche de l'écran : siège de la SOMIDA. Amada Dinko est de dos, vêtu d'un grand boubou, il regarde par la fenêtre. La caméra s'approche et suit la direction de son regard : au dessus d'un rideau d'arbres émergent les toits de l'Assemblée Nationale ravagée par les flammes. Le patron de la SOMIDA a un téléphone collé à l'oreille (conversation inaudible) et regarde la foule qui se masse, de plus en plus nombreuse, au pied de l'immeuble. Il se retourne et se dirige vers la porte. Voix hors-champ :

– Monsieur Amada Dinko que pensez-vous...

L'homme d'affaires bouscule la caméra sans répondre et sort.

Plan d'ensemble. Un parking (on suppose situé à l'arrière de l'édifice), Amada Dinko et ses gardes du corps, un 4X4. L'un des gorilles obstrue l'objectif de la main au moment où le boss qui s'échappe grimpe dans son véhicule.

Scène VI : SAM NAGAARÉ, BÉRÉNICE

Travelling horizontal. La caméra suit un groupe de manifestants qui marchent à bonne allure. Sam Nagaaré est avec eux :

– J'ai perdu Gilbert dans l'Assemblée Nationale. Là, on va occuper la Télévision.

Il s'arrête (la caméra avec lui) :

– Y'a les soldats qui veulent nous empêcher. Je filme avec mon téléphone.

Très gros plan sur l'écran du Smartphone. L'image est bougée. On voit un vieux type très digne qui s'avance, face aux gendarmes.

Un sous-officier :

– On passe pas.

Le vieux :

– On passe.

Le galonné répète :

– On passe pas, grand-père.

Le vieux, sans élever la voix :

– On passe.

Un autre gendarme rapplique, matraque levée :

– On va te chicotter, papa.

Le vieux le regarde droit dans les yeux, sans broncher. On sent un flottement chez les argousins, les manifestants en profitent pour les bousculer et reprennent leur marche.

La caméra suit Sam Nagaaré, porté par le courant. Il est penché sur son téléphone :

– Je poste ça sur YouTube.

Plan large sur l'entrée d'une luxueuse villa. On entend des tirs nourris, des cris qui viennent d'un peu plus loin.

Sous-titre, en bas à gauche de l'écran : maison de François Compaoré, frère cadet du président.

Le portail d'entrée a été arraché. La caméra filme un va-et-vient de gens qui entrent et ressortent emportant des chaises, des tables, un fauteuil, des tableaux, un poste de télévision, des appareils électroménagers, un matelas... Des pillards, mieux organisés, font des aller-retours avec des brouettes. Tout y passe : conserves, surgelés, bouteilles de vin, de cognac, de whisky, robinets, lavabos, plomberie, portes et fenêtres...

Bérénice sort de la villa et s'adresse à la caméra :

- Sam et Gilbert ont tellement insisté que j'ai finalement accepté de les accompagner. Mais je les ai perdus en arrivant au rond-point des Nations Unies. Un mec m'a pris sous son aile : *« Viens avec moi, ma sœur, ça craint trop par ici »* - Je tombe toujours sur des types disposés à me servir de chevaliers servants. Quand j'ai égaré celui-ci, un autre, très excité, m'a invité : *« On va piller la maison du Petit Président »*. Nous sommes arrivés devant la villa de François Compaoré. Les soldats avaient tiré dans la foule - il y avait eu des morts, beaucoup de blessés - puis s'étaient repliés en abandonnant le terrain aux manifestants. Les occupants de

la villa avaient quitté les lieux en catastrophe, sans presque rien emporter. Là, c'est la curée. Je suis entrée aussi. Dans un bureau, un coffre fort avait été ouvert, avant ou après l'arrivée des pillards, je n'en sais rien mais il était vide. Au sous-sol, on vient de découvrir des photos plutôt glauques et le bruit a couru que des messes noires s'y déroulaient.

Série de plans courts. Rue encombrée de pierres et de branchages, gros plan sur des douilles jonchant le bitume, un militaire gigantesque qui tire (on suppose sur des manifestants) depuis une voiture blindée roulant à toute allure, une foule qui s'enfuit en courant, une personne qui tombe et reste allongée sur le sol, le ballet des motos (phares allumés) sur la Place de la Nation, des pneus enflammés au rond-point de la Patte d'Oie, les grilles du palais présidentiel. Au fur et à mesure, la lumière change : de fin d'après-midi à crépusculaire puis nocturne.

Scène VII : Âme Ligwé, Sam Nagaaré

Extérieur jour. Plan large sur les grilles du palais présidentiel défendu par l'armée. Titre : 31 OCTOBRE : 2^{ème} JOUR DE L'INSURRECTION.

Même décor au second plan. Âme Ligwé parle dans le micro de Canal Faso :

– Hier dans la soirée, le président Blaise Compaoré s'est adressé à la nation, annonçant le retrait du projet de loi, la dissolution du gouvernement et la fin de l'état de siège. Mais il semble que les choses soient allées trop loin : il y a eu des morts, de nombreux blessés et l'opposition exige la démission du président, avant midi.

Plan large sur la Place de la Nation. Voix off :

– La foule des manifestants est de plus en plus dense alors qu'approche l'échéance de l'ultimatum posé par les insurgés pour le départ du président.

La caméra descend dans la foule, s'approche de Sam Nagaaré :

– Blaise doit partir, mais pas pour laisser la place aux militaires. Ils manœuvrent pour voler notre Révolution...

Il est interrompu par une rumeur qui enfle dans la foule. La caméra cadre en gros plan des gens qui s'embrassent, poussent des cris de joie, hurlent :

– Il est parti.

Scène VIII : SOULEYMANE DJERMA

Cour du palais de Kossyam. Travelling horizontal. Une longue file de voitures

officielles encadrées de véhicules militaires sur le point de se mettre en route. Sous-titre : le président Blaise Compaoré, sa famille et ses proches abandonnent le palais présidentiel. Brouhaha soudain. La caméra se précipite pour tenter de filmer le monarque déchu qui vient d'apparaître sur le perron et s'engouffre dans une automobile noire aux vitres polarisées.

Plan large. Le convoi démarre, défile dans le champ de la caméra, franchit le porche dont les grilles se referment derrière le dernier véhicule.

Caravane du président en fuite. La caméra est embarquée à bord du pick-up blindé qui ferme la marche. Un sous-officier au physique longiligne de berger Peul est assis à côté de la mitrailleuse fixée sur la plate-forme arrière. Il se présente :

— Sergent Souleymane Djerma.

Travelling horizontal. Le cortège quitte la capitale, roule dans un paysage de savane.

Le convoi s'est immobilisé au milieu de nulle part. Souleymane Djerma saute à terre. Plan fixe : l'objectif cadre le sergent, de dos, qui remonte l'enfilade des véhicules. Il revient, s'adresse à la caméra :

- Des manifestants bloquent la route, ils veulent interdire au président de quitter le pays...

La suite de ses explications est couverte par le vrombissement d'un rotor d'hélicoptère. La caméra filme la poussière soulevée par les pales du Frelon qui atterrit, les militaires qui escortent le président déchu et l'aident à embarquer, l'appareil qui décolle aussitôt et s'éloigne rapidement.

Voix off :

- Le président et son épouse sont exfiltrés vers la Côte d'Ivoire par les forces spéciales françaises.

Scène IX : GILBERT OUANGO

Plan large sur la Place de la Nation.

Zoom sur un militaire d'une cinquantaine d'années, béret rouge et tenue de camouflage. Il est à la tribune entouré des principaux dirigeants du Balai Citoyen. Il tient un micro à la main :

- La Constitution est suspendue... formation d'un organe consensuel de transition... personne ne va vous voler la victoire...

Gilbert Ouango vient se planter devant la caméra :

- Ce type là, on sait même pas qui c'est ! Personne n'a été consulté et nos

représentants du Balai font ami-ami avec lui... Hé, mais ça veut dire quoi, ça ?

Zoom. A la tribune, un nouvel orateur a pris le micro. Sous-titre : Salif Diallo, ancien ministre et allié de Blaise Compaoré entré en dissidence depuis le mois de janvier.

— Je félicite la jeunesse du Burkina Faso qui s'est sacrifiée pour la démocratie...

Une partie des manifestants le hue.

Scène X : FÉLICITÉ YOP

Intérieur nuit. Le salon de Félicité Yop, toujours assise dans son divan :

— Y'a l'avocat là, il me rend visite tout à l'heure. L'avocat là, avant il était pour puis il a passé contre... contre le président. L'avocat là, il vient, je sais pourquoi il vient. Alors je m'occupe de lui bien, bien, bien. Après il me donne dix mille et il dit merci et que Blaise là, on l'a eu, hein ! Et moi : ouf, je dis, il était temps !

Gros plan sur le poste de télévision. Le militaire qui était tout à l'heure à la tribune apparaît sur l'écran. Sous-titre : lieutenant-Colonel Yacouba Isaac Zida, n°2 du Régiment de Sécurité Présidentielle. Il annonce qu'il prend la tête de l'autorité de transition.

Fin des notes de l'auteur.

Chapitre V

1

« *Mon cher Lazare, écrivit Bérénice, j'espère que tu te portes bien et la santé et la famille et patati et patata...* » Cette accumulation de salmigondis ne correspondait guère au ton habituel de ses messages qui était plutôt du style : « *Slit C la forme ?* » Mais la fin justifie les moyens et elle poursuivit : « *bien que des milliers de kilomètres nous séparent, je sais – je sens – que nos cœurs battent à l'unisson, et c'est dans cette foi en ce qui nous unit que je puise la force de m'adresser à toi, toi l'unique personne en qui je puisse avoir une confiance absolue...* »

Bérénice se gratta le front :

— Ne serais-je pas plus convaincante en lui racontant comment je sais décrire, avec la langue, des huit et toutes sortes d'arabesques virtuoses autour du gland de l'homme que je prends dans ma bouche ?

Mais elle décida de garder ces arguments en réserve, en cas d'échec de la première méthode, et enchaîna : « *je t'ai raconté comment j'avais assisté au pillage de la villa de François Compaoré. Ce que je ne t'ai pas dit, c'est qu'en ouvrant un tiroir, j'ai découvert un certificat de dépôt d'un montant de 500.000 euros réalisé dans une banque d'Abidjan. Pour des raisons qui seraient trop longues à t'expliquer, il m'est impossible de me rendre sur place mais le transfert de cette somme vers un autre compte bancaire ne poserait aucun problème...* » Bérénice s'interrompit une nouvelle fois, suçota nerveusement son pouce. Elle en arrivait au passage le plus délicat : « *Ah, Lazare, je n'ose pas... Et puis, OUI ! Voilà, je me jette à l'eau ! Lazare, je t'en prie, ne me laisse pas couler,*

envoie-moi le numéro et la clé d'accès à ton compte en banque pour que je puisse y transférer cet argent que nous partagerons ensuite comme, je l'espère de toute mon âme, nous partagerons bientôt de longues, longues nuits... Ah, Lazare, d'y songer mon corps me brûle. Réponds vite à cet appel à l'aide, que nous puissions aussitôt fait nous consumer ensemble... »

— Ouf !

Bérénice soupira et conclut son message par un sobre mais tendre : « *ta Bérénice qui t'embrasse* ».

2

Journal de Lazare Masquet, mercredi 19 novembre 2014

Le préambule me surprend, la suite me laisse d'abord perplexe, jusqu'à ce que j'éclate de rire quand ce que je commençais à subodorer de plus en plus nettement au fil des lignes se confirme : arnaque quatre, un, neuf, Bérénice abat son jeu !

L'arnaque au 4-1-9 est une crapulerie remise au goût du jour par des internautes nigériens il y a une bonne vingtaine d'années – les trois chiffres correspondent au numéro de l'article du code pénal nigérien qui sanctionne ce type de crime. Cette forme d'escroquerie, qui parie à la fois sur la crédulité et la cupidité de la cible, n'est pas nouvelle.

Au Siècle d'Or, déjà, de l'Aragon à la Castille, plus d'un nobliau se laisse abuser par une missive soigneusement calligraphiée, riche de moult fioritures de styles et arguments alambiqués mais dont le contenu se résume finalement à ceci : une princesse espagnole très riche et très belle est détenue par les Turcs, envoyez tant d'écus d'or, tant de réaux, tant de

ducats sonnants et trébuchants pour la libérer et peu de temps passera d'ici qu'elle vous vint épouser.

Plus tard, « *de la fin de 1789 à l'an VI de la République* », raconte Vidocq dans ses Mémoires, l'arnaque connue sous le nom de « *lettre de Jérusalem* » est couramment pratiquée par des détenus de Bicêtre et autres prisons du département de la Seine. L'escroc, explique l'ancien forçat devenu chef de la sûreté puis premier détective privé de l'histoire, a soin de choisir sa victime parmi des nostalgiques de la monarchie qu'il estime susceptibles « *de se laisser séduire par l'espoir d'une opération avantageuse* ». Et la lettre qu'il lui adresse adopte invariablement ce type de canevas :

Poursuivi par les révolutionnaires, M. le vicomte de Tartempion, au service duquel j'étais en qualité de valet de chambre, prit le parti de se dérober par la fuite à la rage de ses ennemis. Nous nous sauvâmes mais, étant sur le point d'être arrêtés, nous fûmes forcés d'abandonner notre voiture et ne pûmes sauver qu'un petit coffre contenant les bijoux de Madame et 30 000 francs en or. Nous enfouîmes ce trésor en un lieu écarté, dont nous levâmes le plan. Vous connaissez sans doute les circonstances qui accompagnèrent l'arrestation de mon vertueux maître, ainsi que sa triste fin. Plus heureux que lui, il me fut possible d'échapper à nos poursuivants en emportant le croquis consignait l'emplacement du trésor. Je n'ai pas l'honneur, Monsieur, de vous connaître personnellement, mais la réputation de probité et de bonté dont vous jouissez m'est un sûr garant que vous voudrez bien vous acquitter de la mission dont je désire vous charger. Si j'étais assez heureux pour qu'elle vous convînt, je trouverais moyen de vous faire parvenir le plan et toutes les indications qui vous seront nécessaires pour entrer en possession du trésor.

Si le pigeon mord à l'appât, le filou répond que, pour subvenir à ses besoins, il a été forcé de mettre au clou la malle et le plan qui y était dissimulé, en garantie d'une somme de... *Que son bienfaiteur ait l'amabilité de lui faire parvenir la somme de... pour qu'il puisse, aussitôt la malle récupérée, lui envoyer le plan... et cetera.*

Vous voyez, les nigériens n'ont rien inventé ! Avec eux, pourtant, le genre est entré dans l'ère industrielle. Le *brouteur* – qu'on rencontre désormais dans toute l'Afrique de l'ouest et au-delà – devient un businessman. Il sait exploiter les perspectives ouvertes par la prolifération des sites de rencontre et des réseaux sociaux. Il réalise des études de marché et répond, à l'aide de scénarios taillés sur mesure, aux aspirations légitimes de son client – terme qu'il préfère aux péjoratifs "pigeon" ou "victime" – à trander le fisc, acheter l'âme sœur, réaliser un profit substantiel moyennant quelques arrangements avec la morale. Et c'est gagnant-gagnant ! Quand l'économie du crime est florissante, les prévenantes agences de prévention et leurs vigilants vigiles acharnés à traquer les malfaiteurs de tout poil, y trouvent leur compte : pour la modique somme de 500 euros TTC, la société Internet-Bodyguard propose une "Levée de doutes sur la personne avec laquelle vous êtes en relation" ou, pour 1500 euros TTC, une "Enquête avec dépôt de plainte en cas d'escroquerie avérée".

Ah, l'esprit d'entreprise ! C'est si beau que je me laisse aller à parler, parler sans regarder le temps qui file et, quand je m'en soucie – bon sang ! –, il est trop tard pour mettre Achille en garde.

Les gendarmes s'étaient postés à l'endroit où la piste qui mène à Mandjako rejoint la route bitumée Gaoua-Banfora. Ils firent signe à l'orpailleur de se garer sur le bas-côté.

— Bonjour Douze.

Les carabiniers semblaient n'attendre que lui. Achille n'aima pas ça.

Moins de trois semaines plus tôt, alors que toutes les forces de police et de gendarmerie étaient mobilisées pour contrôler les manifestants descendus dans les rues de Ouagadougou, Bobo Dioulasso et autres grandes villes du pays aux cris de « *Blaise dégage* », les mineurs de Mandjako s'étaient eux aussi soulevés. L'émeute n'avait pas de motivation franchement politique, elle visait d'abord le monopole de la SOMIDA, qui interdisait aux orpailleurs de vendre leur or à d'autres acheteurs. Furieux et surexcités – beaucoup étaient sous l'emprise du Tramadol – plusieurs centaines d'orpailleurs avaient envahi le comptoir de la société, renversé un bureau, éventré une armoire, brûlé la moto de l'administrateur et molesté celui-ci. Salif Boudo tenta d'expliquer que la SOMIDA possédait un permis d'exploitation en bonne et due forme – il agitait son papelard à bout de bras –, et que c'était la loi, et qu'on devait la respecter, et qu'ils feraient mieux de rentrer chez eux.

Achille lui avait coupé la parole :

— Ton papier là, on va te le faire bouffer !

On l'avait applaudi.

Les choses n'étaient pas allées beaucoup plus loin et le régisseur, évacué sous la protection des vigiles de la compagnie, avait repris son poste quelques jours plus tard.

Depuis cette jacquerie pourtant, une colère sourde grondait. La question du monopole de la SOMIDA revenait régulièrement sur le tapis. Et Achille s'attendait à ce qu'on

vint, d'un jour à l'autre, lui demander des comptes et qu'on lui fit porter le chapeau du soulèvement.

Il ne se trompait pas. Les vigiles du comptoir avaient reçu l'ordre de faire un exemple. Mais n'osaient pas s'attaquer au fameux Douze dans le campement, de crainte d'une nouvelle explosion de colère. Ils avaient donc monté leur coup avec l'aide des gendarmes – les honnêtes pandores ne pouvaient rien refuser à ce bon monsieur Dinko, un homme qui payait le carburant de leur pick-up, avait offert deux motos à la brigade et ne les oubliait jamais à l'heure des étrennes.

Après avoir vaguement contrôlé ses papiers, les représentants de l'autorité signifièrent à Achille qu'il serait sans doute convoqué au tribunal de Banfora, où une plainte contre X pour dégradation de matériel avait été déposée, puis ils le saluèrent, grimpèrent dans leur véhicule et s'éclipsèrent. Les nervis de la SOMIDA attendaient leur tour. Ils sortirent de derrière le taillis où ils étaient embusqués.

— Salut Douze !

Ils étaient trois. Achille les connaissait : des méchants, surtout celui qui se faisait appeler Snoop Dog – un sadique qui se la jouait rappeur à batte de base-ball. Ils l'entraînèrent à l'écart de route.

— Où est-ce que vous m'emmenez ?

La question d'Achille était de pure forme, ça allait être sa fête et il le savait.

— Dans un endroit tranquille, pour causer.

Deux des vigiles le saisirent chacun par un bras. Ils lui fourrèrent un chiffon dans la bouche et la massue de Snoop Dog entra en action. La raclée dura longtemps. Ce fut un travail soigné, méticuleux. Quand ses tortionnaires l'abandonnèrent, inconscient dans un fourré, seul un parieur

suicidaire eut misé sur les chances d'Achille Yibotàbo d'en réchapper.

4

Le soldat de première classe Sylvère Kam décapsula d'un coup de dent sa troisième Brakina – la bière n'était pas forte, mais c'était des bouteilles de soixante-quinze centilitres – tandis que le sergent Souleymane Djerma faisait durer son *sucré* – un Fanta : il ne buvait pas d'alcool. Le troufion secoua la tête :

— Je comprends pas...

Bâti comme un lutteur, Sylvère Kam avait un visage de pleine lune balaféré de scarifications rituelles. Persuadé que l'intelligence du soldat se mesurait en nombre de pompes et tirs dans le mille sur une cible mouvante, il avait été désorienté par les événements de ces dernières semaines. De ses vingt-six années d'existence, il n'avait connu d'autre président que Blaise Compaoré. Le général Gilbert Diendéré, patron des Redoutables Spadassins Présidentiels, avait toujours été le bras droit du chef de l'état et son chef à lui, Sylvère Kam, depuis que le colosse avait rejoint cette unité d'élite. Pourquoi devrait-il en aller autrement ?

Souleymane Djerma, avait le visage fin et la contexture filiforme des pasteurs nomades du Sahel, habitués aux longues marches dans la brousse. En tant qu'aîné et supérieur hiérarchique, il se sentait responsable d'éclairer la lanterne de son subordonné :

— C'est la politique...

Le sous-officier avait bien conscience que l'explication était un peu courte, mais il éprouvait lui-même beaucoup de mal à

mettre de l'ordre dans ses idées et, faute de mieux, il réaffirma :

— C'est la politique. Et si tu oses dire quelque chose on déchire ton derrière.

— En tout cas...

Sylvère Kam avait l'air pénétré d'un élu recevant la parole sacrée.

Cela n'expliquait cependant pas la fuite honteuse du président et sa famille avant même que lui et ses compagnons d'arme eussent montré les dents ni de quoi ils étaient réellement capables – moins d'une trentaine de morts civils durant les deux journées insurrectionnelles, autant dire rien du tout !

Cela n'expliquait pas non plus que leur Papa-Général occupa toujours son bureau de Kossyam et resta le boss incontesté des Rambos Sans-merci du Palais, alors qu'un type qui n'était même pas aussi gradé que lui, à peine un lieutenant-colonel dont personne n'avait jamais entendu parler, était propulsé chef de l'état.

— Parce qu'il n'a pas gratté sa tête pour prendre le pouvoir le faux-type là, le Zida : c'est nous qu'on l'a mis là.

Et cela expliquait encore moins que le même lieutenant-colonel Yacouba Isaac Zida eut, deux semaines plus tard, de sa propre initiative et sans qu'un seul coup de feu soit tiré, cédé le pouvoir à Michel Kafando – un civil ! –, qui lui avait rendu la politesse en le nommant premier ministre et promettait d'organiser des élections dans un délai d'un an.

— Et même y'en a qui disent il faut dissoudre ! Ils prennent les Robustes Soldats de notre Papa-général pour des cachets d'aspirine ? Ils croient que les Resplendissants Sauveurs de la Patrie sont des Rabougris Syphilitiques et Putassiers ?

— Mais on va pas se laisser faire, hein sergent ?

Sam Nagaaré et Gilbert Ouango avaient passé la matinée du dimanche et une bonne partie de l'après-midi au Centre de presse Norbert Zongo. Des représentants du flambant neuf gouvernement de transition étaient venus y défendre l'option négociée avec les militaires, suscitant de vifs débats. La Révolution avait-elle été usurpée ? Et par qui ? Le Balai Citoyen et d'autres leaders de l'opposition avaient-ils trahi en laissant le lieutenant-colonel Zida prendre les rênes du pays au lendemain de la fuite de Blaise Compaoré ? Ou avaient-ils sagement agi pour éviter un bain de sang ? Et que signifiait la nomination au poste de premier ministre du gouvernement de transition du même Yacouba Isaac Zida, numéro deux du RSP qui s'était illustré par sa brutalité contre les insurgés durant les journées d'octobre ? Encore une fois, les crimes commis par les militaires demeureraient-ils impunis ? Des élections devaient se tenir dans un délai d'un an : bien. Mais fallait-il autoriser les partisans du président déchu à y participer ? Ou devait-on les traîner devant les tribunaux ?... L'ère nouvelle, ouverte par la chute de l'ancien régime, posait plus de questions qu'elle n'apportait de réponses.

Après ces empoignades verbales, Sam et Gilbert étaient passés chez Bérénice – la maison louée par son *tonton* friqué se trouvait dans le même quartier. La sirène était absente. Ils s'installèrent dans le salon. Sam connecta son ordinateur et, oubliant les affres de la transition, ils sautèrent à pieds joints dans l'univers virtuel de l'Épée Nickelée.

Paysage de collines couvertes d'une végétation racornie et parsemées d'entassements de blocs rocheux. Des tambours battent en fond sonore, sous-tendus par une pulsation profonde

comme le souffle d'un animal gigantesque. Un personnage sort de derrière un rocher. Il avance en dansant, tournoie, bondit, s'accroupit, se relève, gesticule, déploie ses bras à la manière d'ailes. Un costume de fibre végétale lui fait comme un pelage sombre. Sa tête est recouverte d'un masque de bois noir – les yeux et la bouche sont cerclés de blanc, un trait vertical figure le nez – qui repose sur ses épaules. Il tient un fouet dans sa main droite. Un soldat en uniforme vert-de-gris, armé d'un coupe-coupe, l'attaque. Le Masque Noir le dégomme de sa schlague. Deux autres soldats, puis trois, puis quatre, puis toute une escouade viennent à la rescousse du premier...

Les yeux rivés sur l'écran, Sam martelait à toute allure son clavier. Le rythme des tam-tams et la mélopée lancinante des flûtes emplissaient l'espace sonore. Autour du Masque Noir maniant son knout sans jamais interrompre son ballet, les bidasses tombaient comme des mouches. Puis l'informaticien pressa une certaine touche activant la Parole Sacrée et une voix caverneuse, venue de nulle part, se fraya un chemin à travers la grêle des percussions. Elle parlait une langue inintelligible d'où émergeaient les bribes d'un discours : « *Il est une parole... j'en appelle à l'Esprit Masqué... il est une parole... aux horizons de cette terre le respect... il est une parole...* » Tandis que l'oracle poursuivait ses incantations le Masque, toujours dansant, ne perdait pas de temps. Les unes après les autres, il mettait en déroute les divisions que le Dictateur Démoniaque lançait à l'assaut de son rocher. Enfin, le héros resta seul debout sur le champ de bataille. Il leva les bras au ciel en signe de victoire, ébaucha un pas de danse burlesque. Un tonnerre d'applaudissements couvrit la musique des tambours. L'orateur adopta le ton surexcité du commentateur sportif annonçant que le Messie – Gilbert-Jésus de son prénom – vient de marquer un but. Le champion se prit les pieds dans son fouet, perdit

l'équilibre, roula de son piédestal et s'étala piteusement dans la poussière.

— Génial...

Gilbert Ouango s'étouffait de rire.

— ... c'est vraiment comme ça que je le voyais.

C'était lui qui avait proposé le personnage du Masque Noir. S'inspirant des rites funéraires des *mossi* du Kadiogo, le plateau central du Burkina Faso.

L'apprenti ethnologue se passionnait pour cette entité dont la prestation lors des cérémonies mortuaires exigeait trois acteurs ou groupes d'acteurs distincts : le porteur du masque proprement dit, qui dansait et pourchassait les spectateurs avec son fouet ; l'orateur, qui donnait sa voix au masque, parlant une langue interdite aux profanes ; les musiciens, joueurs de djembés et de flûtes, qui rythmaient la chorégraphie du masque. Et l'informaticien avait été séduit par les potentialités de ce protagoniste multiforme transposé en super-héros de jeu vidéo.

— J'ai beaucoup aimé le gag final.

Ajouter des moustaches à la Joconde, un faux-nez au Masque Noir ou faire un pied-de-nez à la Tradition avait pourtant demandé du temps à Gilbert Ouango. Ce n'était pas un provocateur. Quel que soit son interlocuteur, il l'écoutait, sérieux et attentif, sans jamais l'interrompre, attribuant des mots clé à ce qu'il entendait avant de l'archiver soigneusement sous sa tignasse toujours coupée court. Il y revenait à tête reposée, décortiquait le sens des mots, les confrontaient à d'autres enregistrés ailleurs, à son expérience, à ce qu'il avait glané dans les livres et laissait mûrir. Ses lectures furent pour beaucoup dans l'accouchement, douloureux, d'une personnalité suffisamment forte pour secouer le joug des ancêtres. Il se souvenait notamment du choc provoqué par un poème de

Jacques Prévert dont les vers – « *tout ce qui sort de la bouche des vieillards ce n'est que mauvaises mouches vieux corbillards* » – ébranlaient les piliers d'une gérontocratie solidement ancrée dans son environnement. L'activité militante et ses discussions avec Sam avaient fait le reste.

— Les mouvements manquent un peu de fluidité et il y a quelques bugs, mais je crois savoir comment y remédier.

Le Chinois lança une autre séquence.

Paysage marécageux. Ici ou là des bulles crèvent la surface de l'eau glauque où affleurent les yeux de crocodiles. Puis l'étendue liquide est parcourue par une sorte de lame de fond et un étalon blanc émerge du marigot. Il est monté par une femme en tenue d'Eve qui ressemble étrangement à Bérénice. La cavalière et sa monture gagnent la berge. Le cheval avance au pas, puis au trot, puis au galop, il virevolte, se cabre tandis que l'amazone entoure l'encolure de la bête de ses bras nus. La Sirène du marigot saute à bas de sa monture. Elle marche jusqu'au sommet d'une butte. Une main en visière sur les yeux, elle observe l'horizon.

Sam fit pivoter l'image de cent-quatre-vingt degrés, la Sirène apparut de dos, des gouttes d'eau perlaient encore sur sa croupe tendue.

— Hé, mais c'est moi...

Sam et Gilbert n'avaient pas entendu Bérénice entrer.

C'était bien elle dont la caméra du Chinois avait capturé la plastique, la démarche, la gestuelle, les expressions. Elle qui, une fois les données entrées dans l'ordinateur, décortiquées, nettoyées et traitées, prêtait le délié de son cou, l'arrondi de ses épaules, l'élastique consistance de ses seins, la tension de sa chute de rein, le galbe dur de ses fesses, la ligne longue de ses cuisses, l'attache nerveuse de ses chevilles à la Sirène du Marigot. Sam était le sorcier, le maître du clavier et l'on s'en

remettait à lui pour tout ce qui se passait à l'intérieur du disque dur. Mais se découvrir nue sur l'écran, Bérénice ne s'y était pas préparée et hésitait à se fâcher.

— A poil ! Sam, quand même...

— Chouette...

Les scrupules de la déesse ne tracassaient guère le Chinois.

— ... t'as ramené à manger.

Gilbert soulagea Bérénice du sac qu'elle tenait à la main, l'ouvrit, annonça le menu :

— Riz, spaghetti sauce tomate, poisson grillé...

— Un festin !

Sam courut à la cuisine, en ramena des bières et un grand plat en inox. Gilbert y versa le contenu des trois sachets. Ils firent cercle autour de l'auge. Dévorèrent à pleines mains et belles dents.

Une fois repue, Bérénice se tourna vers l'informaticien :

— Bon, Tête à Clics – elle était la seule à l'appeler ainsi –, tu nous repasses ton film porno là...

6

L'homme – un grand blond avec des chaussures noires et un complet gris, visage buriné de baroudeur – fut accueilli à Vienne en VIP. Deux mécanos poussèrent hors du hangar le Thrush 510G. Il caressa le fuselage de l'avion comme on flatte le flanc d'un pur-sang. On lui exposa les prouesses qu'avaient dû réaliser les ingénieurs autrichiens pour satisfaire ses exigences, à vrai dire peu orthodoxes, et les détails qui restaient encore à régler. Le client voulut savoir quand Airbone serait en mesure de livrer le produit fini. On lui affirma que c'était l'affaire d'une à deux semaines. Il parut satisfait. Tout le monde était content. Jusqu'à ce qu'un technicien reconnut le

grand blond à tronche de légionnaire et que le nom d'Echo Papa⁶ commença à circuler.

Ancien des forces spéciales de l'US Navy, Echo Papa était le patron de Darkwater, l'une des plus grosses agences de mercenaires de la planète – dites plutôt de "personnel militaire privé", si vous ne voulez pas les vexer. Il devait son surnom à ses initiales, transcrites en alphabet phonétique : Alpha, Bravo, Charlie, Delta, Echo (...) Papa (...) Yankee, Zoulou. Fondée en 1997, Darkwater sous-traitait fréquemment pour le Pentagone et entretenait d'excellentes relations avec la CIA – l'ex-directeur du centre anti-terroriste de l'Agence, un certain Café Noir, avait d'ailleurs rejoint la direction de la société en 2005. Les belliqueuses interventions US en Irak et en Afghanistan, sans parler de la Colombie et autres guerres de basse intensité entretenues par les faucons de la Maison Blanche, permirent à Darkwater d'engranger de juteux contrats. Mais l'insatiable Echo Papa ne se contenta pas de louer ses chiens de guerre à qui pouvait payer. Il voulut conquérir de nouveaux marchés, diversifier l'éventail de ses services, élargir sa clientèle. Un accord avec Monsanto, la multinationale reine des organismes génétiquement empoisonnés, l'amena par exemple à envoyer ses barbouzes renifler les fesses de certains scientifiques, indémodables opposants aux OGM, dans l'espoir d'y dénicher des arguments suffisamment puants pour les contraindre à abandonner leurs préjugés archaïques face aux biotechnologies. Mais le Condottiere visait plus haut. Il se considérait comme un visionnaire. Après avoir contribué à promouvoir ses légions de fantassins à gages sur les champs de bataille les plus pourris

6 L'histoire d'Echo Papa et de son Thrush 510G est largement inspirée du reportage publié par The Intercept : Echo Papa Exposed: Inside Erik Prince's Treacherous Drive to Build a Private Air Force / <https://theintercept.com/2016/04/11/blackwater-founder-erik-prince-drive-to-build-private-air-force/>

de la planète, il voulait poser les bases d'une armée de l'air privée, constituée de petits appareils équipés de missiles, mitrailleuses et bombes non guidées, qu'il jugeait la solution la plus rentable dans les conflits domestiques.

Le Thrush 510G, un monomoteur, manœuvrable et pas cher, généralement utilisé dans l'agro-industrie pour l'épandage de pesticides sur les plantations de bananes, soja, maïs et autre canne à sucre, semblait à Echo Papa le prototype idéal : moyennant quelques transformations, il deviendrait un avion de surveillance et de combat parfaitement adapté à la traque de groupes terroristes dans le désert.

Mais la mise en œuvre du projet se heurtait à de sérieux obstacles, plus juridiques que techniques.

Le Condottiere entreprit de les contourner.

Coup sur coup, début 2014, il s'associa avec un fond d'investissement chinois basé à Hong Kong pour créer une société de transport maritime et aérien (Frontier Service) ; fit au nom de cette société l'acquisition d'un Thrush 510G (aux États-Unis) ; et investit sans que son nom soit mentionné dans une société aéronautique autrichienne basée à Vienne (Airbone). L'étape suivante débuta par le transfert de l'appareil jusqu'aux hangars d'Airbone. Là, des ingénieurs et techniciens autrichiens entreprirent d'équiper le pacifique coucou de plaques de blindage, caméras de surveillance vidéo à vision nocturne, équipement informatique dernier cri du type utilisé par les drones de l'armée US, et emplacements destinés à recevoir deux mitrailleuses de 23mm, des bombes et des lance-roquettes. Pour un avion à vocation civile, ça pouvait sembler surprenant et l'on murmura, chez Airbone, qu'il y avait peut-être anguille sous roche. Echo Papa laissa dire. Sans perdre de temps, il se rendit à Sofia, en Bulgarie, où il fonda la société LASA, à la tête de laquelle il plaça un certain Zacharias

Botcher, individu qui était sous le coup d'un mandat d'arrêt, mais seulement aux États-Unis. Puis il prit langue avec Victor Bout, le roi des trafiquants d'armes russe, qui fournit à la société LASA l'outillage létal qu'on ne pouvait décemment assimiler à du matériel à usage civil. En août 2014, tandis que les ingénieurs autrichiens s'escrimaient à résoudre le problème posé par le fort recul des mitrailleuses de 23mm et que l'on n'avait plus besoin de lui à Sofia, Echo Papa entreprit de promouvoir l'aéronef en gestation auprès de clients potentiels. Avec un contrat en vue dans le cadre du soutien US à la campagne anti-Al-Qaïda au Mali – Programme Mike –, et un autre avec le gouvernement sud-soudanais pour la surveillance de ses champs pétrolifères, la tournée du mercenaire travesti en représentant de commerce fut un succès. On ne pouvait en dire autant des premiers vols d'essai du prototype, qui mirent en évidence les sérieux problèmes techniques qui restaient à résoudre.

En novembre 2014, cependant, la mue était presque achevée, le Thrush 510G quasiment opérationnel. Echo Papa se rendit à Vienne pour voir la bête. C'était la première fois qu'on le recevait en personne chez Airbone, où son patronyme n'avait jamais été mentionné. On le reconnut. Le nom d'Echo Papa était indissociable de celui de Darkwater. Même avec beaucoup de bonne volonté, la couverture "civile" volait en éclat : Airbone ne se contentait plus de flirter avec l'interprétation des règlements, la société nageait en pleine illégalité. Qu'un inspecteur de l'aéronautique civile débarqua et elle plongeait. Le méchant coucou était devenu une patate chaude, qu'il urgeait de refiler au voisin. A Vienne, on mit les bouchées doubles, on finalisa les derniers réglages, on expédia le Thrush 510G à Sofia. Ouf ! Ce n'était plus leur affaire.

Hélas pour Echo Papa, le contrat d'association au programme Mike avait entre-temps fait long feu, la coopération avec le gouvernement sud-soudanais viré à l'eau de boudin et il se retrouvait avec un joujou surarmé et bourré de technologies dernier cri sur les bras. Où allait-il bien pouvoir le fourguer ?

Chapitre VI

1

Journal de Lazare Masquet, mercredi 3 juin 2015

Six mois ont passé. Et des poussières. Pendant plusieurs semaines après sa tentative avortée d'obtenir la combinaison de mon compte en banque, Bérénice a cessé de répondre à mes messages et joué les abonnées absentes. Puis j'ai reçu d'elle un courriel me reprochant amèrement de ne plus lui écrire – plus tard, je me rendrai compte que ce culot est un trait marquant de son caractère. Je me suis empressé de riposter que j'étais ravi d'avoir de ses nouvelles et la ligne de notre relation épistolaire a été rétablie. Notre liaison virtuelle perdure, en dents de scie. C'est un jeu de la chatte et du souriceau – avec un tel matou, je rêve de me laisser croquer.

Six mois que je planche sur la révision de mon scénario, imposée par le contexte politique inédit du Burkina Faso post-Compaoré.

Six mois que l'or continue de fluer frauduleusement du Burkina Faso vers la Suisse – avec un crochet par le Togo. Malgré les dégâts occasionnés par le saccage de ses locaux et les émeutes sur plusieurs sites d'orpaillage gérés par la SOMIDA, l'expédition des lingots vers Lomé se poursuit. Le clan Zammar les blanchit. Alambi-V les raffine. Sans poser de questions. Mais ça pourrait changer. Car celles d'Otila Volcani, de questions, inquiètent. Et ça s'agite dans le landerneau des marchands d'or helvétiques.

Six mois qu'Otila Volcani – quand on parle du loup... – joue de malchance. Jugez-en : peu avant les congés de fin d'année, elle propose un plan de travail budgétisé au conseil

d'administration de Grand Angle, qui l'accepte. Ça roule : elle envisage de se rendre successivement au Togo puis au Burkina Faso en février-mars, après l'anniversaire d'une grand-tante – la vieille fête ses cent ans fin janvier et sa nièce a promis d'en être. Le raout se déroule à merveille, quoique écourté par le décès inopiné de l'aïeule qui succombe d'une crise de foie consécutive à l'absorption d'une pleine boîte de chocolats au kirsch offerte par Otila. L'agonie est brève, mais la vioque a le temps de modifier *in extremis* son testament : pour la remercier d'avoir abrégé une existence abusivement longue, l'ancêtre lègue à sa petite-nièce un chalet de montagne situé en bordure d'une piste de ski – une piste noire, particulièrement difficile et pentue, je le signale car c'est important pour la suite de l'histoire. Ravie d'être débarrassée des chocolats au kirsch – qu'elle déteste – et d'avoir pu rendre un ultime service à la défunte, Otila – elle adore le ski – s'en va profiter sans état d'âme et pour quelques jours de son héritage. Mais c'est là que les ennuis commencent ! Une mauvaise chute – c'est un piste noire, rappelons-le – lui vaut d'abord un mois de plâtre. A peine vient-elle de récupérer l'usage de ses jambes que son mec du moment, incapable de supporter plus de quarante-huit heures d'abstinence, lui apprend qu'il la trompe depuis son accident et la quitte pour une vague pétasse. Otila s'est toujours demandé ce qu'elle foutait avec ce bellâtre sans saveur, mais que ce soit lui qui la plaque, et pour une blonde, elle ne s'y résout pas. La voilà qui déprime. Plusieurs semaines passent encore avant qu'elle fasse son deuil et réagisse. Elle se connecte alors sur un site de rencontres. Mais tout ce qu'elle parvient à choper c'est un méchant virus informatique qui paralyse instantanément son ordinateur. Elle emmène sa bécane chez un médecin dont le diagnostic est réservé mais qui accepte d'hospitaliser l'engin dans sa clinique informatique privée.

Las, pendant la nuit des cambrioleurs s'introduisent dans les locaux qu'ils abandonnent sans dessus dessous. Les voleurs ont négligé le portable d'Otila mais, le temps de remettre de l'ordre et de rassembler les morceaux, les jours défilent. Enfin, le réparateur bigophone : l'ordinateur est guéri, Otila peut passer le récupérer. Elle se précipite. Mais elle était sur le point de prendre un bain et oublie de fermer le robinet de la baignoire. Elle en est quitte pour changer toute la moquette de son appartement, sans compter les problèmes avec les voisins du dessous. Aquariophiles d'eau douce et mauvais coucheurs, ils menacent de lui intenter un procès : leurs précieux *trétas cardinals* venus du Brésil ont mal supporté de se retrouver dans un bain moussant et développent des symptômes post-traumatiques alarmants – ils sont passés de rouge intense à rose pâlichon. Trois semaines plus tard, les poissons reprennent heureusement des couleurs et leurs propriétaires renoncent à porter plainte. Mais six mois ont passé et Otila n'a toujours pas quitté Genève – elle a envoyé un mail, à l'adresse inscrite par son visiteur anonyme et subsaharien au dos de l'enveloppe de papier kraft, pour dire que des ennuis personnels et patati et patata, mais qu'elle restait dans la course et qu'il patiente.

Vous voilà fixés en ce qui concerne Otila. Mais les autres ? Que sont, en ces six mois écoulés, les autres personnages de ce livre devenus ?

Le commissaire Hippolyte Soumbala a été réhabilité, mais l'on ne sait trop quoi faire de ce flic pas commode, et lui-même ne semble pas pressé de se voir affecté à un poste stable, comme s'il attendait avant cela quelque chose, ou quelqu'un.

Gilbert Ouango et Sam Nagaaré viennent d'enrichir la faune de l'Épée Nickelée de nouveaux protagonistes : les Wagas d'égout, un sous-peuple de mendiants, camés, voyous et petits voleurs qui survivent dans les coins les plus mal famés de la

capitale du Pays des Gnomes, sortent surtout la nuit et sont parfois recrutés par le Dictateur Démoniaque pour l'exécution de basses besognes, ils craignent et détestent à la fois ce tyran qui les humilie et les maintient dans la fange, ils ont pour chef un dealer surnommé Sucre de Came.

Souleymane Djerma et Sylvère Kam ont de longues conversations. Le sergent et le soldat, le berger et le lutteur se confortent dans l'idée que c'est à eux, à l'élite des bidasses, aux Rugueuses Sentinelles du Pouvoir, de remettre de l'ordre dans cette vaste pagaille appelée "Transition". Et ils guettent le bon moment.

Âme Ligwé écrit des articles au vitriol dans le Reporter et se modère sur Canal Faso.

Félicité Yop a découvert l'arme fatale (nous en reparlerons).

Abou Laga caresse toujours le rêve de se faire *brouteur*, à défaut d'imposer sa carrure de chef d'entreprise.

Dimanche se débrouille.

Et Achille ? Qu'en est-il d'Achille Yibotàbo ? L'orpailleur est-il mort et enterré ? Son cadavre a-t-il été dévoré par les hyènes ? Ou bien est-il encore vivant ? Il est temps que je me décide.

2

De retour du marché, des femmes avaient reconnu la moto abandonnée d'Achille que les vigiles de la SOMIDA avaient volontairement négligée de camoufler – pour qu'exemple il y eût, il fallait qu'on retrouvât le fauteur de troubles, mort ou vif. Elles découvrirent le quasi cadavre de l'orpailleur agonisant dans un buisson et le firent transporter à l'hôpital de Banfora. L'homme était solide. Il survécut. Le plus ancien de ses *creuseurs* lui rendit visite. Achille savait que la carrière de

Douze avait pris fin, que la mine lui était désormais interdite. Les nervis d'Amada Dinko le lui avaient fait douloureusement comprendre. Il céda le puits à son équipier, à charge pour celui-ci de régler ses frais d'hospitalisation. Les médecins – dès qu'ils eurent l'assurance que le patient était solvable – le remirent sur pieds en quelques semaines. Mais ils ne purent rien pour le genou gauche sur lequel s'était acharnée la batte de Snoop Dog : Achille resterait boiteux pour le restant de ses jours. Il quitta l'hôpital avec une jambe encore dans le plâtre et animé d'une haine inexpugnable à l'encontre d'Amada Dinko. Le *boka-soba* contraint à l'exil se réfugia dans son hameau natal, aux environs de Gaoua. Mais il arrivait les mains vides. On accueillit l'infirme – la communauté ne pouvait manquer à son devoir – mais en lui faisant bien sentir qu'il avait failli, déçu les espoirs du village et qu'il constituait une charge pour ses parents. Pour le convalescent, l'air du cocon familial devint vite irrespirable, il étouffait. Si tout espoir de médaille olympique dans les épreuves de course à pied lui était désormais interdit, sa guibolle endommagée ne l'empêchait pas de marcher et il était costaud. Il résolut de trouver un moyen de gagner sa vie par ses propres moyens – la vengeance attendrait – et prit la route en claudiquant. Sans bien savoir où ses pas le dirigeraient : l'occasion ferait le larron.

3

— Chers téléspectateurs bonsoir, l'invité que nous accueillons ce soir, sur ce plateau, est une légende de notre police nationale... Commissaire Hippolyte Soumbala, bonsoir et merci d'avoir accepté de participer à notre émission...

— Bonsoir Âme...

Le commissaire tapota le micro d'un doigt : il adorait cabotiner face à une caméra et, après en avoir été si longtemps sevré, ne boudait pas son plaisir. Dans la régie, le directeur de la chaîne se rongeaient les ongles. Il avait tenu à assister personnellement à l'émission pour pouvoir, en cas de dérapage de son invité, lui couper la chique avant qu'il eût fait trop de dégâts. Mais Hippolyte Soumbala ne cherchait pas la bagarre. Il loua :

— Une nouvelle liberté de ton dans les médias, inimaginable il y a peu.

Sans en rajouter une louche sur les retournements de veste qui avaient suivi la chute de l'ancien régime. Il plaisanta sur sa position de :

— Commissaire sans domicile fixe, mission ni affectation précise.

Il parla du séminaire de formation aux droits humains lors duquel il était intervenu, devant une quarantaine de confrères, pour parler éthique et respect des conventions internationales.

Le directeur de Canal Faso se détendait un peu. Le poulet coriace se serait-il attendri ? Puis Âme Ligwé lança :

— On vous dit incorruptible.

Hippolyte la détrompa :

— C'est une réputation largement surfaite !

Et donna une explication plus prosaïque à son aura d'intégrité :

— J'ai les yeux plus gros que le ventre – ce qui n'est pas peu dire – et, selon les barèmes bien établis en matière de dessous de table, pots de vins, bakchichs et autres synonymes de corruption, ceux qui s'appliquent à un modeste commissaire m'ont toujours semblé ridiculement insuffisants. Si je jouais dans la catégorie "ministre", en revanche...

Le saxo survolté du nigérian Seun Kuti l'empêcha de développer. Le titre de la chanson – "Mr Big Thief" – annonçait la couleur et les paroles étaient à l'avenant : « *Si tu ne connais pas Monsieur Grand Voleur, je vais t'en parler...* – l'invité l'avait choisie lui-même – *Monsieur Grand Voleur est un notable, un homme lié au parti au pouvoir, un homme d'affaires influent et respecté...* » Mais l'impertinence mise en musique devenait acceptable et, sur les dernières notes, Âme Ligwé enchaîna imperturbablement :

— Je me suis laissé dire que vous travailliez sur un dossier concernant la criminalité dans le secteur aurifère, pourriez-vous nous en toucher deux mots ?

— Sans trop entrer dans le détail : l'or est devenu le premier produit d'exportation du pays et le boum de ce secteur a pour corollaire une augmentation exponentielle de la délinquance qui lui est associée.

— Vous voulez parler des récentes attaques menées par des gangs contre des orpailleurs ?

— Ceci n'est que la partie émergée de l'iceberg. Les coupeurs de route sont des gagne-petit. Les activités criminelles vraiment rentables se mènent à un autre niveau et, jusqu'à présent, en toute impunité. Je me souviens vous avoir entendu évoquer il y a quelques mois, sur ce même plateau, un rapport d'Africa Mining Intelligence pointant la mainmise des cercles proches du président déchu sur ce négoce...

Dans la régie, le directeur de Canal Faso regardait sa montre : on arrivait à la fin de l'émission. Il fit de grands signes à la journaliste.

— ... Si nous reprenons les noms cités dans ce document, vous constaterez que la plupart poursuivent leurs activités sous le gouvernement de transition. Par exemple...

Âme Ligwé aurait aimé prolonger cette conversation passionnante mais, regretta-t-elle :

— Nous arrivons au terme de l'émission et je vais devoir rendre l'antenne. Merci commissaire d'avoir répondu à nos questions...

4

Journal de Lazare Masquet, mardi 23 juin 2015

J'associe différents mots clé – "présence US", "militaires", "Burkina Faso", "espionnage"... –, essaie plusieurs combinaisons. Parmi les suggestions du moteur de recherche, je retiens trois articles du Washington Post, en traduis des extraits :

« Ouagadougou est une plaque tournante de l'espionnage US en Afrique subsaharienne (...) Classé confidentiel, le programme a reçu le nom de code de Creek Sand » (Washington Post du 13/06/2012).

« Les EU disposent d'une base militaire à Ouagadougou, Burkina Faso, depuis 2007. Cette base est un centre névralgique des réseaux de renseignement US, duquel partent des avions espions pour des vols de reconnaissance au dessus du Mali, de la Mauritanie et du Sahara, à la recherche de combattants d'Al-Qaïda au Maghreb Islamique » (Washington Post du 25/05/2014).

« Ces dernières années, les militaires US ont noué, avec le Burkina Faso, des relations étroites qui permettent au Pentagone d'opérer des vols de reconnaissance en Afrique de l'ouest à partir d'une base secrète dite d'Opérations Spéciales (...) Une vingtaine de militaires sont affectés à l'ambassade US de Ouagadougou (...) Sans compter le personnel des

Opérations Spéciales, déployé dans le pays pour des missions secrètes ou sensibles (...) Ils seraient plusieurs dizaines, éléments de l'armée US ou contractuels (...) » (Washington Post du 03/11/2014 – trois jours après la chute de Blaise Compaoré).

Le personnage qui va maintenant entrer en scène est l'un de ces "contractuels" affectés aux "opérations spéciales".

5

Quand il débarqua à Ouagadougou, un officier de liaison prit son passeport et alla le faire tamponner au service d'immigration, cependant que Jorge Opoctli était directement conduit chez son directeur de programme. Le chef occupait un bureau mis à la disposition des agents de Creek Sand dans l'enceinte de l'aéroport. Là, on apprit à la nouvelle recrue que l'objet n'était pas encore arrivé mais ne tarderait pas. Puis on le conduisit à l'hôtel où étaient logés les employés de Darkwater. Aucun d'entre eux ne se trouvait alors dans les locaux. Jorge rangea ses effets, prit une douche, regarda par la fenêtre : la nuit était tombée. Il n'avait pas sommeil. Il n'eut qu'à traverser le boulevard N'Krumah pour se retrouver au Taxi Brousse, attablé devant une bière et point de convergence des regards concupiscentes d'une douzaine de gazelles.

— Je peux t'accompagner ?

Jorge regarda la fille qui avait été la plus rapide à bondir sur sa proie, elle s'adressait à lui dans une langue qu'il ne comprenait pas. Il essaya :

— Do you speak english ?

Elle était ghanéenne.

— Yes...

Elle s'assit à sa table.

Jorge Opochtli vit le jour une nuit de février 1981, sur les rives du lac Atitlan, au Guatemala. Son père était membre de la Patrouille d'Autodéfense Civile de sa communauté, autrement dit un auxiliaire paramilitaire qui coopérait avec l'armée, paradait fusil à l'épaule avec d'autres collabos indigènes, espionnait, servait de guide sur les pistes de montagne quand les soldats partaient chasser le guérillero. Les bons et loyaux services du paternel valurent au fils une lettre de recommandation quand, à ses dix-huit ans, il postula pour un engagement dans le très redouté corps des *kaibiles*.

Depuis la création de cette unité d'élite, en 1974, aucun conflit armé n'avait opposé le Guatemala à ses voisins centre-américains, ni à aucun autre agresseur étranger. La guerre civile fournit heureusement aux *kaibiles* l'opportunité de faire leurs preuves. Ils mirent à cette tâche un cœur et une conscience professionnelle dignes d'éloges. Triomphèrent sur le champ de bataille interne de centaines de paysans – femmes, enfants et même des hommes – mitraillés, massacrés à la machette ou brûlés vifs à l'intérieur de leurs chaumières – les mauvais coucheurs ne manquent évidemment jamais de dénigrer les faits d'armes les plus éclatants sous prétexte que des populations civiles en sont victimes, mais peut-on honnêtement affirmer sans crainte d'erreur que, parmi les monceaux d'ossements exhumés de dizaines de cimetières clandestins, ne figuraient pas quelques tibias, fragments d'humérus ou crânes de rebelles malencontreusement présents sur les lieux au moment de la tuerie ?

Ce fut après cette époque épique, après que gouvernement et insurgés de l'Unité Révolutionnaire Nationale Guatémaltèque

eussent partagé le calumet de la paix, que Jorge débarqua à El Monasterio, le centre de formation des *kaibiles*. Il y passa plusieurs mois.

El Infierno – l’Enfer – c’est ainsi que la base, située dans la jungle du Peten, avait été rebaptisée par ceux qui y séjournaient. Les marches épuisantes à travers la forêt tropicale avec sur le dos un paquetage de plusieurs dizaines de kilos et le maniement d’armes blanches ou à feu ne furent qu’un hors-d’œuvre pour les hôtes de l’Enfer. Les recrues s’initiaient également aux arcanes du combat corps à corps – porter des coups bas, mordre, égorger, briser des vertèbres cervicales –, elles apprirent à demeurer immobiles des heures durant dans un marécage, les voies respiratoires émergeant seules de l’eau nauséabonde, et à survivre une semaine entière en se nourrissant exclusivement de racines, de serpents et de fourmis, elles répétèrent en hurlant à tue-tête "nous sommes des machines à tuer"... Bref, elles, les recrues, n’eurent pas le temps de se laisser aller à l’oisiveté, mère, comme on le sait, de tous les vices.

A la différence de plus de la moitié de ses camarades de promotion, qui furent incapables de supporter ce cursus inhumain et abandonnèrent en cours de route, Jorge surmonta toutes les épreuves. En guise de rite de passage, il arracha d’un coup de dent la tête d’un poulet et but son sang. Puis tira ses deux années réglementaires chez les *kaibiles*, sans incident notoire. Il ne rempila pas. Comme nombre de ses compagnons d’arme, il préféra, une fois démobilisé, se tourner vers des employeurs qui promettaient de rémunérer autrement mieux ses compétences : les narcotrafiquants.

Pour Jorge, ce furent les Zetas, un cartel fondé à la fin des années 1990 par d’ex-militaires et policiers mexicains corrompus ainsi que d’anciens *kaibiles* venus du Pays de

l'Éternel Printemps. Ce fut pendant qu'il jouait sous le maillot des Zetas que Jorge réalisa un vieux rêve : apprendre à piloter un avion. Ses classes n'eurent rien d'académique. Un de ces as du manche à balai comme savaient en recruter les mafieux le prit en amitié et lui donna ses premières leçons. L'élève était doué. Décoller d'une piste défoncée, poser son coucou sur un timbre poste, voler dans la brume, au raz des arbres ou entre les montagnes pour déjouer les radars n'eut bientôt plus de secret pour lui. Mais le fraîchement émoulu pilote se querella avec un *capo* de l'organisation – une histoire de gonzesse – et, pour sauver sa peau, traversa le Rio Grande et passa aux États-Unis.

Quelques mois de purgatoire à partager la vie de millions d'immigrants clandestins et ses références valurent bientôt à l'ex-*kaibil* d'être embauché chez Darkwater.

En 2011, après un stage au Honduras qui ne lui apprit pas grand-chose, Jorge et une demi-douzaine de compatriotes rodés au métier des armes et comme lui employés d'Echo Papa, rejoignirent Bagdad. En Irak, où la firme sous-traitait pour l'armée US des missions de protection, surveillance, convoyage et autres euphémismes, le zèle de ses cow-boys, connus pour tirer les premiers, fit des dégâts collatéraux. Trop. En 2013, plusieurs salariés de l'agence furent inculpés par la justice américaine et reconnus coupables de la mort de dizaines de civils. La société changea de nom – dans ce roman, elle continuera de s'appeler Darkwater – et procéda à quelques renouvellements de personnel. Jorge, qui avait décroché sa *Green Card* pour services rendus à la bannière étoilée, se mit en veilleuse, épisodiquement réactivé pour des missions de courte durée. Jusqu'à ce qu'Echo Papa décida d'utiliser ses talents de pilote atypique et de l'envoyer à Ouagadougou, où d'autres "contractuels" dans son genre collaboraient déjà, sous la houlette d'officiers US, à un programme secret de

surveillance et lutte anti-terroriste en zone sahélienne dont le nom de code était "Creek Sand".

7

Hippolyte Soumbala prit le premier dossier de la pile. Le rapport de police concernait l'agression d'un petit négociant établi au camp d'orpailleurs de Fofora, près de Kampti. Le gars se rendait à Gaoua en moto pour y vendre l'or acheté aux mineurs pendant la semaine, quand il était tombé en panne. Le coin semblait désert. Mais un type sorti de la brousse – il boitait rapporta la victime –, s'était assis sur le talus. Ils avaient bavardé pendant que le commerçant réparait. Il venait de serrer les derniers boulons et s'apprêtait à repartir, quand le bancal avait brusquement sorti un coupe-coupe qu'il dissimulait sous sa veste et braqué son interlocuteur, le délestant de son or, son arme, son téléphone et sa moto.

Le commissaire ferma la chemise cartonnée, la posa à sa gauche, s'épongea le front avec un mouchoir en papier, prit la suivante sur la pile de droite, souffla sur la pellicule de poussière rouge qui s'y était déposée et flotta un moment dans l'air épais avant d'aller paresseusement se rendormir un peu plus loin. Il en sortit quelques feuillets dactylographiés et les parcourut rapidement.

Une semaine après l'agression du commerçant motorisé, le bus Gaoua-Bobo Dioulasso avait été pris d'assaut par deux types armés de kalachnikovs. Mécontents du butin récolté, l'un d'eux avait tiré une balle dans la cuisse du chauffeur. Ils s'étaient enfuis en moto. L'un des bandits avait une patte folle.

Hippolyte grogna, passa une main sur son crâne vierge du moindre poil. Il était d'humeur orageuse. On l'expédiait en province – il venait de recevoir son ordre de mission – pour

enquêter sur une série d'attaques à main armée qui s'étaient produites au voisinage de différents sites d'orpillage. Son allusion aux criminels intouchables, lors de sa récente prestation sur Canal Faso avait fait jaser.

— Hippo repart en guerre !

Le commissaire était persuadé qu'on cherchait à l'éloigner de la capitale.

Il savait que de grosses légumes de l'ancien régime, opportunément converties à la transition, préparaient activement leur retour au pouvoir. Ceux-là seraient ravis de savoir le flic indocile occupé à jouer au gendarme et au voleur à l'autre bout du pays. Il cria au planton d'aller lui chercher un *sucré* bien glacé et attrapa le dossier suivant.

Le troisième épisode s'était déroulé quelques jours à peine après l'attaque de la diligence. En début de soirée, six hommes, dirigés par un bancroche, affirmaient plusieurs témoins, s'en étaient pris aux orpailleurs d'Amibiri, dans la province de Nounbiel. Ils avaient arrosé le campement à l'arme automatique sans faire de blessé et étaient repartis en emportant un peu d'argent, un stock de cartes téléphoniques et quatre motos.

La même bande, semblait-il, avait remis ça – la note venait d'arriver sur le bureau du commissaire – au camp de Tiefrodou, toujours dans le sud-ouest. Mais cette fois, les desperados étaient tombés sur un os : les orpailleurs avaient riposté et capturé deux des assaillants tandis que les autres parvenaient à s'enfuir. Les prisonniers avaient été remis entre les mains des pandores de Batié.

Le commissaire décrocha son téléphone. A l'autre bout du fil, son collègue parut embarrassé. Il lui avoua que les détenus s'étaient évadés pendant la nuit...

— Yééé ? Votre cachot là, il est bouffé par les termites ou c'est quoi même ?

Le commissaire était fumasse mais – il s'en fit la remarque *in petto* – modérément surpris.

— C'est que...

S'empêtra l'autre.

— ... z'étaient pas en cellule, juste menottés : l'un des agents a dû oublier les clés sur le bureau à la fin de son service.

Ben voyons...

Le planton entra dans le bureau :

— La voiture est prête commissaire, c'est quand vous voudrez.

8

Ils se croisèrent. Au moment même où le commissaire Hippolyte Soumbala quittait Ouagadougou pour Banfora et Gaoua, Achille Yibotàbo arrivait dans la capitale après avoir, sur son chemin, braqué en douceur et se jurant que ce serait la dernière fois un petit comptoir d'or. Avec en poche de quoi voir venir et en tête l'espoir de revoir bientôt Dimanche, l'ancien orpailleur envisageait son recyclage avec optimisme.

— Dire que deux semaines plus tôt...

C'était un lundi. De mini-bus surchargés en taxi-brousse cahotants, de nuits passées sur le bord du chemin en longues heures de marche, l'ancien orpailleur avait mis une quantité appréciable de kilomètres entre lui et son village natal. Il s'assit au bord de la piste, à l'ombre d'un taillis, entendit la moto arriver de loin et les ratés du moteur, comme des quintes de toux, plus fréquentes à mesure qu'elles se rapprochaient. Il y eut un dernier hoquet puis le silence. L'engin était tombé en panne à sa hauteur. Son conducteur jeta sur Achille un regard

méfiant, porta la main à sa poche et en tira un revolver qu'il brandit comme un avertissement avant de le ranger à nouveau dans sa veste. Le bancal ne broncha pas, ne fit pas mine de se lever, ne lui proposa pas son aide. Le gars souleva la selle de son engin et prit la trousse à outils rangée dessous. Il ne quittait pas Achille des yeux. Au bout d'un moment, celui-ci engagea la conversation :

— Tu viens de Fofora ?

Le type acquiesça.

— Et toi mon frère, tu viens de loin ? je ne te connais pas...

Achille parla de son village, de sa blessure qui lui avait fait perdre son boulot. Le type compatit, c'était un collègue. Il commençait à se détendre mais évitait de tourner le dos à son interlocuteur, toujours assis sous son arbuste. La moto était presque retapée quand Achille se leva et s'étira. Il s'approcha en claudiquant du gars qui rangeait sa trousse à outils, fit tomber une clé à molette et se pencha pour la ramasser. Quand le motocycliste se releva, l'éclopé lui appuyait sous la gorge le coupe-coupe qu'il dissimulait contre sa jambe malade. Il délésta sa victime de son pistolet, puis de son téléphone et de sa gibecière – il y trouva, plus tard et emballés dans un sachet plastique, quelques grammes d'or dont il obtint un bon prix. La moto démarra au quart de tour.

Le soir même, dans un *maquis*, le braqueur de fortune arrosa son succès et s'acoquina avec une grande gueule qui lui proposait d'attaquer le bus Gaoua-Bobo Dioulasso. L'opération ne fut pas un franc succès – quelle mouche avait piqué son complice pour qu'il flingua la guibolle du chauffeur qui n'avait pas manifesté la moindre velléité de résistance ? Le bancal hésitait à recommencer. Son compère à la gachette facile projetait une razzia contre le campement d'orpailleurs d'Ambiriri. Il avait recruté un quatuor de têtes brûlées et

insistait pour qu’Achille fût de la partie. Le bancroche se laissa convaincre. Après Ambiriri, ils avaient remis ça à Tiefroudou.

Mais cette fois, le raid avait méchamment foiré. Encore heureux qu’aucun d’entre eux n’ait paniqué et ouvert le feu : face à la horde des mineurs en colère ils n’avaient aucune chance et auraient été lynchés, tous. Ils s’en seraient peut-être tirés sans y laisser de plumes, si l’une des motos n’avait refusé de démarrer : deux de ses acolytes s’étaient fait choper et les orpailleurs les avaient remis à la police.

— Faut pas qu’ils ouvrent leur bouche.

Les rescapés désignèrent Achille pour aller négocier avec la maréchaussée. Quand il pointa son nez, les *mange-milles* firent monter les enchères : un commissaire mandaté par la capitale allait débarquer incessamment, le temps des palabres était petit.

— Tu craches ?

Achille paya.

— C’est propre.

Les corruptibles fonctionnaires lui tendirent les clés des menottes, lui extorquèrent un dernier *tais-toi*⁷ pour les Brakinas qu’ils promirent de boire à sa santé, et s’éclipsèrent discrètement.

Sitôt les deux larrons libérés, Achille annonça à ses complices qu’il tirait sa révérence :

— Vous pouvez toujours compter sur vos doigts, Dieu ou vos amulettes, mais plus sur moi ! Parce que moi je me tire, vais me faire oublier, préfère me mettre au vert moi-même plutôt que laisser à d’autres le soin de me mettre à l’ombre.

Sur ces sages paroles, il prit la route de Ouagadougou.

7 Billet de 10.000 Francs CFA.

« Passe un troupeau de moutons pas très gras, escorté par trois bergers.

Passe un homme, la trentaine, en train de boire un jus d'orange en boîte, le téléphone coincé à l'oreille.

Passe un vendeur ambulant de mouchoirs.

Passe un vendeur ambulant d'œufs durs (je lui en achète un).

Passe un vendeur ambulant de ballons de foot.

En face, trois types sortent du Délices Fast Food.

Passe un vendeur ambulant de recharges de téléphone (Mobitel, Telmob, Airtel)... »

Gilbert Ouango griffonnait à toute allure, mais jamais assez vite, regrettait-il, pour noter dans son cahier tous les micro-événements qui se déroulaient sous ses yeux.

Un ouvrage de Marc Augé – "Un ethnologue dans le métro" – avait fait prendre conscience au vigile affamé de lecture que sa discipline de prédilection ne se limitait pas à l'étude des coutumes et traditions de peuplades sauvages, exotiques et sous-développées. Son intérêt pour les rituels tels que les fêtes des masques ou les cérémonies initiatiques avaient quelque peu cédé le pas à l'observation de son environnement familial, ses pratiques et ses codes. Et il avait entrepris, à partir du point d'observation que lui assignait son emploi de sentinelle, de recenser les infimes péripéties de son quotidien. C'était une tâche sans fin. Il constata vite qu'il tournait en rond et affina sa méthode en se proposant des "grilles de lecture".

Ce jour-là, par exemple, il avait choisi de concentrer ses observations sur les déplacements de personnes traversant son champ visuel. Son escopette était appuyée sur une des colonnes de béton encadrant l'entrée de la banque – il n'avait jamais eu l'occasion d'en faire usage et ne savait pas comment il réagirait

en cas d'attaque – et son cahier ouvert sur ses genoux. Il continua de noter :

« Un gros 4X4 sort du parking privé situé derrière l'immeuble, une seule personne au volant.

Passé un groupe de gamins mendiants, leur boîte (de conserve) à aumônes en bandoulière.

Passé un vendeur ambulancier de chaussures d'enfant, il en a enfilé une sur chacun de ses doigts.

Passé un vendeur ambulancier de téléphones.

Une voiture se gare devant la banque, un homme en costume gris, la quarantaine, en sort et entre dans l'agence.

Passé un vendeur ambulancier de ventilateurs et de chaises pliantes pour bébé.

Passé un autre vendeur ambulancier de téléphones.

Passé un vendeur ambulancier de ceintures.

Passé un vendeur ambulancier de fringues d'occasion, il s'arrête devant le Délices Fast Food, parvient à placer deux t-shirts aux serveuses sorties regarder ses fripes.

Passé une marchande de bananes, elle porte sa marchandise dans un plateau d'aluminium posé sur la tête.

Passé un vendeur ambulancier d'œufs durs.

Deux types, genre loubard, entrent au Délices Fast Food, le plus grand fait penser à un vautour, avec sa nuque et ses tempes rasées, ses longs bras qui lui font comme des ailes et ses yeux cernés dont le blanc est renforcé par le noir d'épais sourcils.

L'homme au costume gris ressort de la banque, monte dans sa voiture et démarre.

Passé un vendeur ambulancier de noix de kola.

Une fille qui déborde de sa robe et menace de la faire éclater entre au Délices Fast Food, elle porte une perruque de

cheveux synthétiques jaunes paille, elle a des bajoues et le regard bovin.

Passé un vendeur ambulant de mouchoirs en papier.

Passé un marchand de glaces poussant sa carriole Fan Milk.

Passé un vendeur ambulant de recharges téléphoniques.

Une voiture se gare, une maman en boubou, genre commerçante prospère en descend. Elle porte un foulard savamment noué sur la tête, un sac à main de cuir, colliers, bracelets et bagouzes en or. Elle entre dans la banque. Une autre femme, plus jeune (sa fille ?), est restée au volant. Elle attend.

Passent deux vendeurs ambulants de fringues, ils se croisent.

Passé un vendeur ambulant de CD, DVD piratés et recharges téléphoniques.

Passé une vendeuse de cacahuètes portant son plateau sur la tête.

Passé un vendeur ambulant de noix de kola.

Un homme, genre professeur ou technicien traverse. Un vendeur de recharges téléphoniques l'accoste au moment où il va entrer dans la banque. L'homme lui achète une carte prépayée, la fourre dans sa poche, pousse la porte de l'agence.

Passé un type au volant d'un véhicule ridicule, mi-voiture électrique, mi-fauteuil roulant emballé dans un capote de plastique transparent sur laquelle est collée une affichette "à vendre".

Passé un vendeur de housses pour sièges de voiture, il trimbale aussi un lot d'essuie-glace.

Passé un vendeur ambulant de téléphones.

Passé un vendeur ambulant de chaussures pour enfant.

La maman d'affaires sort de l'agence. La conductrice la voit arriver et met le contact.

Le technicien de tout à l'heure sort sur ses talons et repart à pied.

Passé un vendeur ambulancier de bagues et bracelets de pacotille.

Passé un vendeur ambulancier de parfums et de ceintures.

Passé un vendeur ambulancier de vestons de seconde main.

Passé un vendeur ambulancier d'autocollants (Thomas Sankara, Jésus, le Paris Saint-Germain, Che Guevarra, le Barça, Bob Marley).

Passé un vendeur ambulancier de porte-clefs.

Passé un vendeur ambulancier de brosses à dents et dentifrice.

Passé un vendeur ambulancier de recharges téléphoniques.

Passé un vendeur ambulancier d'oreillers et de couvertures.

Passé un vendeur ambulancier de mouchoirs en papier.

Le 4X4 de tout à l'heure est de retour, il s'arrête devant le portail du parking et klaxonne. Un passager sur le siège arrière. Le gardien vient ouvrir... »

10

Amada Dinko avait envoyé son chauffeur cueillir Jo Zammar à sa descente d'avion. Il reçut le libanais dans le grand appartement qu'il occupait au huitième étage d'un édifice dominant le rond-point de Tampouy. On leur servit du thé sur un plateau d'argent. Jo s'enquit des dégâts occasionnés par l'insurrection d'octobre 2014.

— Sérieux, mais rien d'irréparable.

Après le saccage de ses officines situées en centre ville, le magnat de l'orpaillage avait licencié une grande partie de son personnel et déménagé ses bureaux dans l'immeuble dont il

possédait tout le dernier niveau. C'était de son donjon, dorénavant, qu'il gérait ses affaires. Quant aux jacqueries des mineurs, qui avaient touché plusieurs des comptoirs de la SOMIDA, la gendarmerie et la police y avaient mis bon ordre... pour l'instant.

— Mais à Ouagadougou et dans les principales villes du pays, l'air du temps est à la rue qui gouverne. Et les orpailleurs ne sont pas sourds.

Jo Zammar acquiesça :

— Quand les rats convoitent la clé du grenier, bien fou qui la leur cède.

Mais sa compassion était de pure forme. Après la fuite d'un Compaoré compréhensif et son remplacement par des instances plus difficiles à cerner, le clan voulait évaluer la fiabilité de son partenaire : c'était le véritable objet de sa visite.

— Dites-moi, cher ami, comment se comportent à votre égard les autorités de cet intérim incertain ?

— Si le cours d'eau change de lit, le caïman est obligé de le suivre. Nous composons avec ce gouvernement de transition, comme lui-même compose avec la rue et les coups de gueule des Remuants Sicares Professionnels. La première préoccupation de Michel Kafando, le président précaire, est d'arriver au bout de son mandat et garantir la tenue des élections d'octobre prochain. Il n'entreprendra aucune réforme sérieuse ni ne nous cherchera des poux dans les plis du boubou. Après ? Le coassement des grenouilles n'empêche pas l'éléphant de boire. J'imagine mal que les élus qui sortiront des urnes se montrent insensibles à nos arguments et que nous ne puissions aboutir à des arrangements mutuellement profitables.

— Je suis content de vous l'entendre dire.

Le libanais voulait aussi alerter son associé burkinabé : la fouille-merde d'une fondation helvétique...

— Que les corbeaux crèvent ses yeux !
... du genre à se préoccuper de droits humains et voir rouge quand on donnait du boulot à des gosses qui mourraient de faim sans cela...
— Que les guêpes piquent sa langue !
... était allée chatouiller Alambic-V.
— Que les chiens rongent son foie !
Depuis, les helvétés étaient dans leurs petits souliers :
— Ils me harcèlent pour s’assurer que notre combine est bétonnée, que rien ne risque de filtrer...
Le Nabab de l’orpaillage s’énerva :
— On ne fait pas la pâte sans broyer l’igname ! Les suisses sont des couilles molles : ils veulent l’or, mais pas l’odeur.
Jo Zammar sourit :
— Les sages se rencontrent dans le dos de l’âne qui braie !

11

Otila Volcani débarqua à Lomé sous la pluie. Elle se rendit d’abord au Goodyear Building, grimpa jusqu’au deuxième étage, essaya plusieurs portes avant de tomber sur la secrétaire de Watex-SA qui voulut bien, au prix d’un effort surhumain, se mouvoir jusqu’au bureau de son patron. Elle en revint avec une fin de non recevoir et ne répondit pas au salut de la suisseuse quand celle-ci prit congé. Par curiosité plus que dans l’espoir d’apprendre quelque chose, Otila s’assit au comptoir d’une échoppe d’où elle pouvait surveiller l’entrée de l’immeuble et commanda un café.

— Avec du lait ?
— Oui, s’il vous plaît.

Le gars prit un verre, y versa deux bons centimètres de lait concentré sucré, une demi-cuillerée à café de poudre brune,

compléta avec de l'eau chaude, touilla le breuvage et le poussa vers Otila.

Le gérant sortit de sa tanière une heure plus tard. Elle trouva qu'il ne ressemblait pas tellement à Omar Shariff et encore moins à un chanteur de raï – à vrai dire, elle n'en connaissait pas beaucoup. Elle se demanda à qui il lui faisait penser mais aucun visage d'acteur, chanteur ou sportif célèbre ne lui vint à l'esprit.

Au deuxième rang des personnes à rencontrer figurait le président du Comité de pilotage togolais de l'Initiative pour la Transparence dans les Industries Extractives (ITIE). Un vieux bonhomme en costume cravate la reçut dans un local obscur et encombré de dossiers oubliés là par des générations successives de bureaucrates désabusés. Il paraissait s'ennuyer ferme mais s'excusa pourtant de ne pouvoir lui consacrer beaucoup de temps. Il fit un gros effort pour ne pas s'assoupir pendant qu'Otila lui exposait le but de sa visite et se redressa péniblement pour confirmer que la production togolaise de métal précieux était insignifiante.

— Je ne comprends pas...

Otila fit référence au dernier rapport, cosigné par son interlocuteur.

— ... le Togo a exporté vingt-et-une tonnes d'or en 2013. Ça représente le quart des exportations minières du pays. Et vous me dites que...

Le *chargé de se taire* leva les bras et le regard au ciel en signe d'impuissance, émit un long long long et douloureux soupir, ramena ses mains sur la table et ses yeux sur l'être de sexe faible d'esprit qui lui faisait face : cette femme n'avait visiblement pas conscience de combien était ardue la tâche de transformer une maigre collecte de données parcellaires ou inexistantes en un rapport imprimé en quadrichromie,

suffisamment épais pour satisfaire les exigences des bailleurs de fond.

— Ni l'administration ni les entreprises ne sont tenues de répondre à nos questionnaires et quand elles le font, les chiffres qu'elles nous fournissent ne concordent pas : qu'y pouvons-nous ?

Il souffrait tant et si ostensiblement qu'Otila en eut le cœur brisé et fut à deux doigts d'éclater de rire.

— Toutes mes condoléances.

12

Journal de Lazare Masquet, dimanche 19 juillet 2015

Otila est à Lomé. Elle n'y apprendra rien de plus que ce que les lecteurs de ce livre savent déjà. Mais je ressens sa présence sur le terrain comme un défi : vais-je, moi, rester cloîtré dans mon caveau de banlieue à vivre l'aventure par écran interposé ? Que nenni ! je m'insurge, il n'est plus temps de tergiverser, je m'admoneste, ni remettre à demain, je me houspille, assez d'atermoiement, je me sermonne, cessons de barguigner, je m'encourage, marchons, marchons ! j'entonne.

Par conséquent et sans tarder, je réserve un billet pour le Burkina Faso, animé de la ferme et louable intention de m'y rendre sous peu, en personne et en avion. Sitôt fait, j'annonce à la sirène de mes rêves que le compte à rebours a commencé...

— Bouge pas, j'arrive !

... lui jure que je ne pense qu'à elle, n'en dors plus, serai à Ouagadougou dans une poignée de jours. La réponse de Bérénice tarde à venir. Finalement elle dit d'accord, que bon puisque c'est ça, mais souhaite que nous ayons une discussion

sur Skype avant mon départ. Pas de problème, je lui répercute par retour de courrier, quand ? Elle me donne le jour et l'heure.

13

Rien, sur les deux conteneurs, ne révélait la nature du contenu et c'est à l'abri des regards indiscrets, dans la base militaire qui jouxte l'aéroport international de Ouagadougou, que Jorge Opochtli et un type de l'ambassade américaine assistèrent à l'ouverture du paquet cadeau – seuls quelques très hauts gradés de l'état-major burkinabé étaient dans le secret. Pas de surprise : le Thrush 510G "amélioré" dont les dernières mises au point avaient pris quelque retard, était bien là.

Les techniciens bulgares envoyés de Sofia et les mécaniciens se mirent au boulot suivant l'ordre de la checklist. Ils fixèrent les ailes à la carlingue, les calèrent, réglèrent la tension des broches, passèrent beaucoup de temps dans le cockpit, testèrent le bon fonctionnement des appareils de visée électronique, de la caméra à vision nocturne, montèrent les deux canons de 23mm de fabrication russe et le lance-roquettes. Jorge avait l'œil à tout, harcelait les techniciens de questions. Il lui fallut un moment pour se familiariser avec les écrans et systèmes informatisés de dernière génération. Puis il se glissa sur le siège du pilote, boucla la ceinture de sécurité, inspecta le tableau de bord, empoigna le manche à balai, tâta du pied le palonnier, ferma un instant les yeux pour laisser revenir des sensations déjà anciennes – en Irak, il n'était évidemment pas question qu'il pilota les chasseurs supersoniques de l'armée US. L'ancien *kaibil* poussa des manettes, tripata des boutons... Le moteur ronronna, l'hélice se mit à tourner d'abord lentement puis de plus en plus vite, l'appareil frémit, Jorge s'imprégna un moment des

vibrations de la carlingue puis coupa les gaz. Ce serait tout pour aujourd'hui.

Le premier vol d'essai eut lieu quelques jours plus tard. Direction la frontière du Niger. Le coucou se montra docile, très manœuvrable. Le moulin tournait sans le moindre raté. Le guatémaltèque augmenta le régime. Il poussa le zinc jusqu'à deux-cent-quarante kilomètres/heure, puis reprit une vitesse de croisière. Le Sahel s'étalait sous ses ailes comme une tôle ocre, rouillée et poussiéreuse, martelée, cabossée, parsemée de tâches de moisissure, hérissée de touffes de poils végétaux, saupoudrée de sucre roux, d'arachide et de brique pilée, scarifiée, creusée de flaques bistre, nervurée de veines asséchées. Il fit grimper le zinc à dix-mille pieds, redescendit en piqué, redressa à quelques dizaines de mètres du sol, survola une mare en rase-motte, effrayant un troupeau de moutons et quelques dromadaires qui s'y désaltéraient, battit des ailes pour saluer des gamins qui agitaient les bras, riaient et coururent après lui comme s'ils voulaient le prendre en chasse, amorça un large virage, reprit de l'altitude puis le chemin de la base. Le bébé de retour au hangar, les bulgares procédèrent aux ultimes réglages et montèrent dans le vol régulier qui les ramènerait à Sofia. Il ne restait plus à Jorge qu'à attendre. A guetter l'occasion de tester, sur une cible vivante, la puissance de feu et le comportement au combat du Thrush 510G dans sa version guerrière. Heureusement, les jolies gazelles disposées à faire prendre patience au mercenaire ne manquaient pas à Ouagadougou.

Sitôt dans la capitale, Achille Yibotàbo se mit en quête de Dimanche, visitant un à un les rendez-vous de Ouga-by-Night.

Sa dulcinée était inconnue de la faune de camés et dealers qui gravitaient autour de la Pharmacie Mariama, constata-t-il avec soulagement, mais fort appréciée des noctambules habitués du Taxi Brousse, du Calypso, du Matata et de la Pharmacie de Garde : ce n'était pas vraiment des lieux sélects, mais quand même moins glauques que le premier.

Il finit par dégouter la petite *go* au Jamaica, en train de raconter des histoires cochonnes à un aréopage de consœurs pliées en deux.

— Yééééé ! Achille...

Dimanche fit asseoir l'ancien orpailleur, le présenta à ses copines. Il paya à boire, puis envoya chercher des brochettes. Le cercle s'agrandit rapidement, on alla quérir des chaises, on rassembla des tables. Achille montra les premiers cadavres de bouteilles de bière et de Fanta, le plat de brochettes dans lequel ne restait que des squelettes et dit :

— Faut ajouter !

Les filles coururent relayer la commande. Dimanche demanda des nouvelles de sa mère. Achille dit qu'il ne l'avait pas revue depuis plusieurs mois. Il raconta ses malheurs – sans s'étendre sur ses exploits de brigand de grand chemin –, expliqua qu'il venait de débarquer et cherchait un logement. Dimanche répéta :

— Bonne arrivée...

... plaignit sa patte massacrée, lui promit de se renseigner pour un appartement.

Le surlendemain, ils emménagèrent dans un deux-pièces que la petite *go* se mit en devoir de meubler, butinant sans modération dans le butin d'Achille – lequel ne tarda pas à présenter les premiers symptômes d'anémie.

— Ton beau, là, ton français Facebook, c'est comment ?

Félicité voulait tout savoir.

— Lazare ?

Bérénice était boudeuse :

— C'est un peu un peu...

— Allez ma belle, fais pas ta mijaurée, raconte.

Bérénice et Félicité Yop étaient attablées devant deux portions de moka dégoulinantes de crème au beurre. La première picorait du bout de sa cuiller, la seconde enfournait des quantités gargantuesques de pâtisserie et, entre deux bouchées, se lubrifiait le gosier d'un demi-litre de soda.

— Ben, j'avais commencé à l'attendrir, je prenais mon temps, je préparais le terrain. Je devais être prudente, après le bide de la première tentative. Bref, j'attendais le moment propice : dans ces trucs là, faut rien brusquer, c'est au feeling, on sent quand le type est mûr. Et crac ! V'là qu'il m'annonce qu'il débarque à Ouagadougou la semaine prochaine...

— Waiiiiiii !!!!! ma chérie, tu vas le croquer tout cru !

— Hum...

— Jolie comme tu es, parole, tu n'en feras qu'un bouchée. Surtout si tu écoutes les conseils de ta Féli...

Elle venait justement de découvrir un truc nouveau, tout droit venu d'Abidjan : la plume !

— Une plume, oui, une plume de poulet toute simple. Pour mettre Lazare dans ta poche, c'est l'arme fatale, infaillible, crois-moi. Peu encombrante, discrète. Tu peux toujours l'avoir dans ton sac à main – on sait jamais quand l'occasion se présente, hein ?

Bérénice écoutait, un rien moqueuse et pourtant intéressée.

— Comment ça fonctionne ? Bon, disons que le mec il est sur toi là, en train de s'activer – je te fais pas un dessin. Un peu

avant, quand tu sens qu'il va venir, tu attrapes la plume – tu l'as gardée à portée de ta main là, par exemple sous l'oreiller – et tu commences à lui titiller le croupion. De plus en plus. Oh oui, vas-y, c'est bon, oui, oui, OUIII !!! Et crac ! tu lui enfonces ton poil de volatile dans le cul. Imparable, j'te jure, effet garanti. Tu m'en diras des nouvelles.

— Ouais, si l'autre solution ne marche pas, peut-être...

16

Un rayon de soleil pénétra par la porte entrebâillée, découpant une bande de lumière blanche dans la pénombre de la chambre. Jorge Opochtli ouvrit les yeux. Une paillasse constituait l'unique mobilier de la pièce aux murs aussi nus que les deux filles qui en écrasaient énergiquement à ses côtés. Leurs fesses dures le tentèrent fugacement. Il flatta les croupes crues des gazelles, évalua leurs mérites respectifs. La dormeuse de gauche se cambra légèrement, l'autre continua de ronfler. Le guatémaltèque avait la bouche pâteuse. Il se leva, enfila ses vêtements de la veille qui puaiement encore la fumée et la sueur, posa quatre billets sur le lit et sortit.

Autour de la courée, déserte de si bon matin, s'alignaient les chambres des *bordèles*, qui racolaient dans les rues et les *maquis* avoisinants. L'ancien *kaibil* marcha jusqu'au *six mètres* boueux pompeusement baptisé Rue Salambere Sibiri, s'arrêta au premier kiosque sur son chemin, commanda un nescafé et un sandwich-omelette. Il éprouvait une soudaine nostalgie de l'arabica fraîchement torréfié auquel sa mère ajoutait toujours une pincée de piment, une brusque envie des tortillas de maïs de son Guatemala natal. Mais Dimanche qui passait par là fit bifurquer le cours de ses pensées. Il avait, à plusieurs reprises, remarqué la petite *go* sans jamais l'aborder. Un pagne était

négligemment noué autour de sa taille, elle portait un débardeur sans rien dessous, était chaussée de tongs et devait être réveillée depuis peu. Elle était en compagnie d'une fille de son âge. Elles se tenaient par la main. Elles jetèrent à Jorge un regard effronté. Dimanche fit un commentaire à l'oreille de sa copine. Toutes deux éclatèrent de rire. Elles s'éloignèrent en traînant les pieds et tortillant du popotin. Cinq minutes plus tard, elles firent un second passage et modifièrent leur trajectoire de façon à venir se planter à quelques centimètres de l'étranger.

— Salut, c'est comment ?

Le vocabulaire francophone du mercenaire était encore très limité, ce qui ne les empêcha pas d'échanger leurs numéros de téléphone.

17

Journal de Lazare Masquet, mardi 28 juillet 2015

Bérénice a été enlevée. Hier soir. Sous mes yeux ! Vous imaginez ?

Nous sommes en vidéoconférence sur Skype. Bonsoir Bérénice, bonsoir Lazare, et cetera : rien de passionnant. Quand soudain, trois individus masqués font irruption dans le cybercafé. Super ! La séquence à l'eau de rose qui s'annonçait, accompagnée de violons langoureux et peut-être – mais seulement dans le meilleurs des cas – pimentée d'érotisme soft, ne m'emballait pas. Les trois loubards tombent à pic. Enfin de l'action !

Ça commence par une main. Une main qui arrache brutalement le rideau de la cabine où s'est isolée la sirène. Puis trois silhouettes sombres s'encadrent dans l'objectif de la

webcam. En guise de cagoule, ils portent des bas noirs découpés au niveau des yeux. Une main (gauche) bâillonne Bérénice pour l'empêcher de crier. Une main (droite) lui appuie un coutelas sur la carotide. Le type à qui elles appartiennent, les mains, glisse quelques mots à l'oreille de ma dulcinée. Je ne peux entendre ce qu'il lui dit mais j'ai l'impression, fugitive, qu'elle se retient de pouffer de rire – la peur provoque parfois des réactions surprenantes et incontrôlables.

Les yeux rivés à l'écran de mon ordinateur, je n'en perds pas une miette : spectateur unique, fasciné et impuissant de cette scène de violence qui se déroule à des milliers de kilomètres. Je crie :

— Bande de lâches.

Ils ricanent. Je renonce à m'égosiller en vain. Autant voir les choses du bon côté : à me frotter à ses brutes j'aurais risqué de prendre un mauvais coup. Et probablement fait capoter ce kidnapping qui vient à point nommé relancer l'intérêt de mon récit, un tantinet languissant. Débarrassé de mes scrupules, j'en apprécie d'autant mieux les tentatives de se libérer (extrêmement lascives) et les gémissements (bien moins convaincants) de Bérénice. Je prends le temps d'observer l'arme du malfrat : un banal couteau de cuisine. Je remarque, quand l'un des agresseurs recouvre la tête de la victime d'un sac de jute, qu'il prend bien soin de ne pas accrocher ses boucles d'oreille – la savoir entre les mains de ravisseurs attentionnés me rassure. Enfin, deux des bandits entraînent Bérénice hors de la cabine et le troisième larron, sans doute le chef de la bande, prend place devant l'écran. Il m'adresse la parole, les yeux dans les yeux :

— L'argent mon pote, t'amènes l'argent : on te rend la fille, t'amènes pas l'argent : on la découpe en rondelles qu'on t'expédie une à une par colis postaux...

Je fais mine d'ouvrir la bouche, mais il m'interrompt d'un doigt posé sur ses lèvres :

— Chuuuut ! mon pote. C'est moi qui cause, mon pote. Toi, juste t'écoutes là, et tu fais ce qu'on te dit.

Je me tais. Il énonce un chiffre à plusieurs zéros. Bérénice vaut bien ça mais j'essaie quand même d'obtenir une ristourne. Je demande -20 %. On transige à -10 %. Je m'engage à leur remettre la rançon à mon arrivée à Ouagadougou. Il dit qu'il reprendra contact avec moi et s'apprête à couper la communication quand je demande s'il n'a rien oublié. Il paraît perplexe.

— La police ?

Il se tape le front :

— Pas un mot, bien sûr : à personne !

— C'est bien ce que je me disais... ne vous en faites pas. Encore merci et à bientôt.

Chapitre VII

1

Lazare atterrit à Ouagadougou, l'arbitre siffla la fin du match. Lazare à l'aéroport international qui, étonnamment, ne porte le nom de personne, l'arbitre au Stade du 4 août, quoiqu'on fût déjà le 5 du mois. Le vol avait été sans histoire, le match nul de l'avis des commentateurs et remporté par l'Union sportive des forces armées qui avait défait trois à rien l'Association sportive des fonctionnaires de Bobo. Lazare héla un taxi, les joueurs filèrent au vestiaire. Lazare prit possession de sa chambre et une douche, les joueurs en sortirent – de la douche – et s'en furent célébrer la victoire ou noyer leur chagrin – l'arbitre trinquait à tous les râteliers.

L'écrivain attendait, d'un moment à l'autre, les instructions des ravisseurs de Bérénice. Mais sa messagerie demeurait muette. Il sortit. S'attabla à la terrasse d'un *maquis*, commanda une bière. Il vit passer en trombe un pick-up bourré de troufions en goguette qui fêtaient le triomphe de leur équipe. Il vit Dimanche monter dans un taxi – elle partait retrouver Jorge dans sa chambre d'hôtel – puis venir Achille qui cherchait Dimanche. Lazare eût pu le renseigner, mais Achille ne lui demanda rien et passa son chemin. Il acheta un quotidien à un vendeur ambulant et lut, à la rubrique faits divers, un article concernant une série de cambriolages : les victimes affirmaient qu'elles se trouvaient chez elles quand les voleurs avaient opéré, certaines déclarèrent même qu'elles regardaient la télévision, mais aucune n'avait rien entendu, et toutes présumaient qu'on leur avait jeté un sort les plongeant dans un profond sommeil et laissant le champ libre aux fripouilles pour commettre leur forfait. Il replia son journal. La nuit était

tombée. Lazare n'allait pas tarder à en faire autant mais ne le savait pas. Il régla sa consommation et se mit en devoir de rentrer au bercail, longeant *pedibus* et insouciant la rue 56.

2

Journal de Lazare Masquet, mercredi 5 août 2015

Je prends conscience d'une menace dans mon dos une fraction de seconde avant que la moto me percute et m'envoie valdinguer sur le bas-côté. Impression très nette de me disloquer. Je me retrouve allongé sur le bitume, passablement sonné, et pense d'abord à rassembler les morceaux. Ils sont tous là, me semble-t-il, à leur place – ce qui m'étonne un peu mais je ne vais pas m'en plaindre – : j'en serai quitte pour quelques contusions et des plaies superficielles. Un attroupement s'est formé sur le lieu de l'accident, la moto est couchée par terre, ainsi que le passager. Le conducteur de l'engin, inquiet, me demande si ça va. Objectivement, si je dois choisir de cocher la case oui ou la case non, c'est la seconde qui l'emporte, mais je réponds quand même qu'oui, ça va aller. Je suis toujours sur le dos, des visages sont penchés au dessus de moi, une bouche conseille de me conduire à l'hôpital, une autre d'appeler l'ambulance.

— Pas la peine.

Je me relève, fais quelques pas, ça tourne un peu, je me rassieds, attends que l'étourdissement se dissipe.

Un géant corpulent, déplumé, un certain âge, vêtu d'un survêtement aux couleurs du Burkina Faso – il était attablé au *maquis* d'en face, grand rendez-vous des amateurs de viande de cheval – écarte les badauds avec autorité :

— Ça va ?

— Ça va.

Je répète après lui, mais sans point d'interrogation.

— J'étais assis là...

Il montre l'endroit où grillent des tronçons de haridelle.

— ... j'ai tout vu.

— J'espère que ça vous a plu.

— Beaucoup, mais ce n'est pas une raison pour recommencer tous les soirs, on s'en lasserait.

Je lui promets que ce type de prestation restera exceptionnel. Il propose de me raccompagner en voiture jusqu'à mon domicile. C'est à peine à cent mètres, mais j'accepte volontiers. Il me dépose à la réception de l'hôtel, me laisse sa carte de visite – je regarderai ça plus tard –, me dit qu'il repassera prendre de mes nouvelles. Je le remercie, me traîne jusqu'à ma chambre, rince abondamment et lave mes plaies au savon, les asperge d'antiseptique iodé, avale deux cachets antalgiques et me couche. Plus de peur que de mal, fin de l'histoire.

Mais je peine à trouver le sommeil. Et si ce n'était pas un accident ? mais un attentat destiné à me faire taire ? Puis je revois la gueule des motards : deux adolescents qui se confondaient en excuses. A regret, j'élimine l'hypothèse criminelle. Ça n'a aucun effet soporifique. J'allume la lampe de chevet, cherche dans mes poches la carte de visite du bouffeur d'équidés, la trouve et lis : "Commissaire Hippolyte Soumbala, Officier de l'Ordre National, Flambeau de la Révolution". Ça alors ! Avec son quintal supplémentaire et plus un poil sur le caillou, je ne l'aurais pas reconnu.

3

La lune de miel d'Achille et son tendron ne dura guère. Le magot de l'ancien orpailleur fondit, encore une fois, comme

neige au soleil et, s'ils continuèrent à partager le même logement, c'était de plus en plus souvent Dimanche qui payait le loyer. La petite *go* ne manquait pas de clients fidèles. L'un des plus assidus était Jorge Opochtli, qu'elle retrouvait plusieurs fois par semaine et qui, à son contact, apprenait les rudiments d'un français peu orthodoxe. Dimanche éprouvait un début d'affection pour ce métèque généreux et peu bavard mais, bien qu'il n'eut jamais levé la main sur elle, il y avait dans son regard une lueur inquiétante, qui l'effrayait. Achille, lui, peinait à trouver ses marques dans la capitale. Jour après jour, il quittait, claudiquant et résolu à chercher du travail, le nid d'amour que Dimanche ne réintégrait, après ses heures de boulot nocturne, que pour s'écrouler sur le lit et s'endormir comme une masse. Mais les bonnes intentions d'Achille n'allaient jamais au delà du kiosque où il commandait le premier Pastis double dose, qu'il ingurgitait sec. Le reste de sa journée s'écoulait à l'avenant, entre palabres interminables, tiercé, vapeurs d'alcool et cigarettes achetées à l'unité.

Ce jour-là, ne semblait pas vouloir déroger au rituel et Achille en était à sa troisième double dose de boisson anisée quand Prosper rappliqua. Le vieux ne se séparait jamais d'un exemplaire usé du livre qu'il avait, racontait-il à qui voulait l'entendre, publié quelques années plus tôt. Intitulée "Le Chronomètre Divin de l'Existence", cette œuvre immortelle partait d'un constat irréfutable : « *Six fois Dix égale Soixante* ». L'auteur, qui avait la majuscule facile, en déduisait que : « *l'Exactitude Absolue est la Preuve Irréfutable de l'Unité Universelle décrite par le Grand Géomètre Cosmique dans le Livre Sublime de la Vérité Révélée* ». Et aux esprits égarés qui doutaient encore de « *l'Essence Divine de l'Entité Suprême qui transparaît dans la Lumière Virginale de l'Étoile Brillante du Matin* », il assénait : « *le Nombre Magistral Soixante est*

précisément divisible par Trois ! Trois comme la Très Sainte Trinité, Trois comme les marches du Podium Glorieux, Trois comme les Âges de la Vie, Trois comme les sommets du Triangle Parfait qui régit le Temps Céleste, l'Espace Sidéral et le Mouvement Astral, Trois comme les Coursiers Vainqueurs Magnifiques du Tiercé... » Ce genre d'élucubrations remplissait une centaine de pages et les habitués du kiosque redoutaient de se faire alpaguer par le raseur, certains se laissant néanmoins séduire par les consommations qu'il offrait généreusement à seule fin de pouvoir déclamer, devant un auditoire captif, quelques morceaux de bravoure du texte qu'il connaissait par cœur.

Aujourd'hui, cependant, Prosper n'était pas seul. Un gringalet à museau de fouine l'accompagnait – bottines pointues à bout ferré, jean taille basse, débardeur moulant et bonnet de laine anthracite, une grosse chaîne dorée en toc authentique pendait sur sa poitrine concave. Sitôt que le vieux radoteur aperçut Achille, il le désigna à son compagnon, qui l'abandonna et fondit sur le bancal.

Le nabot commanda deux anisettes et se pencha à l'oreille de l'ancien orpailleur :

— ...

— J'ai dit ça, moi ?

La demi-portion confirma, toujours à mi-voix de façon à n'être entendu de personne d'autre :

— Et même que t'as un calibre planqué sous le matelas où tu culbutes ta gazelle.

— Merde alors.

— Je m'appelle Erik, avec un K. Allons causer dans un endroit tranquille.

Achille vida son Pastis d'un trait et emboîta le pas du malingre en traînant sa guibolle endommagée. Ils s'installèrent à l'abri des oreilles indiscrètes.

Erik avec un K :

— J'ai entendu parler de toi.

Le boiteux :

— Et ?

L'alcool aidant, devant ses copains du kiosque, l'ancien orpailleur s'était à plusieurs reprises vanté de ses exploits de hors-la-loi. Selon son humeur, il enjolivait ses aventures, brodait, s'attribuait des coups d'éclat rocambolesques : le braquage du bus devenait l'attaque d'un fourgon blindé et le bide de Tiefrodou prenait la dimension épique d'un Waterloo sahélien qui l'avait contraint à l'exil. Radio tam-tam s'empara de ces rodomontades et l'on murmurait qu'il ne faisait pas bon se frotter à l'éclopé.

— Détends-toi mon ami...

Le freluket avec un K le rassura :

— ... on est ensemble ! J'suis moi-même dans l'bizness...

— Quel bizness ?

— Bon, j'vais te mettre mon poing sur le z'I...

Erik se vantait d'être un délinquant *free-lance* convoité par les plus redoutables gangs de la capitale mais :

— J'ai pas l'étoffe d'un cogneur !

Achille n'avait pas de peine à le croire.

— J'en ai à r'vendre dans l'ciboulot mais rien dans les biscotos...

Le minus exhiba pour preuve un biceps famélique.

— C'est pourquoi j'ai besoin d'un associé dans ton genre : un dur, un vrai... un tueur.

— Hé là ! Je t'arrête tout de suite, j'ai jamais buté personne, moi.

— Et t’auras pas à le faire, j’te rassure. Pas une goutte de sang, pas un coup de feu... laisse-moi t’expliquer.

Brièvement résumé, le plan d’Erik prévoyait de terroriser des cibles, préalablement identifiées comme vulnérables aux bobards qu’on leur dégoiserait, pour leur faire cracher le pognon. Le chétif à museau de rongeur se chargerait de collecter les numéros de téléphone, adresses et autres informations utiles relatives à leurs victimes. Puis Achille entrerait en scène.

— Mais non, juré, t’auras jamais à appuyer sur la gâchette : rien qu’à faire peur.

4

Le commissaire conséquent tint promesse et rendit visite à l’écrivain écorché. Il le trouva bandé et maculé d’un produit jaunâtre mais sur pied. Lazare remercia son sauveur. Il évoqua leur précédente rencontre, quelque trente ans plus tôt, au Nicaragua. Hippolyte n’en gardait aucun souvenir.

Le romancier dit :

— Bizarre.

— Bizarre.

Admit le policier.

Et chacun y alla de son hypothèse :

— Étais-je, ce soir-là, plus ivre que je ne le pensais ?

Avança Hippolyte.

— Aurais-je inventé toute cette histoire de A à Z ?

Supputa Lazare.

Incapables de se déterminer en faveur de l’une ou l’autre, les deux options paraissant également plausibles, et ne trouvant rien à ajouter, l’homme de poids et l’homme de plume convinrent que la résolution de ce mystère pouvait attendre : la

nécessité d'étancher leur soif naissante s'imposait comme la priorité du moment. Ils s'attelèrent aussitôt à la tâche. Usant de blondes fraîches méthodiquement renouvelées, ils réhydratèrent consciencieusement leurs organismes menacés de pénurie. Et bavardèrent. Lazare dit qu'il écrivait un livre. Il en résuma le scénario, jusqu'au moment de l'enlèvement de Bérénice. Hippolyte parla d'une filière de contrebande d'or entre le Burkina Faso et la Suisse, qui transitait par le Togo. Il suggéra que ce pourrait être l'argument détonnant d'un roman policier. Lazare dit :

— En effet.

Mais qu'il devait auparavant libérer sa Reine de Cœur.

— Bien sûr...

Reconnut le commissaire.

— ... on en reparle quand c'est réglé.

— Sans faute.

Promit Lazare.

5

Journal de Lazare Masquet, mardi 11 août 2015

Il est minuit passé. Nous poireautons depuis une Brakina et demi au Matata. Albert Egwo est en train de me traduire les paroles d'un *coupé-décalé* que vient de lancer le disc-jockey : elles racontent l'histoire d'un mec qui invite une nana à danser. Il a le nez dans le décolleté de sa partenaire, qu'il tient collé-serré, quand celle-ci lâche malencontreusement un gaz nauséabond. Empruntant le conduit ménagé entre la robe et les mamelles proéminentes de la dame, le courant d'air pestilentiel remonte jusqu'aux narines du danseur. On en arrive au refrain de cette délicate ballade quand Albert s'interrompt :

— Les voilà.

En premier viennent les trois ravisseurs. Ravissante, leur captive les suit à dix minutes d'intervalle, visiblement de son plein gré. Au passage, elle jette un regard distrait vers notre table et le barbu blond qui lui tourne le dos, puis rejoint le trio installé au fond du patio, de l'autre côté de la piste de danse. Ils se saluent. Elle s'assied. Un serveur s'approche pour prendre leur commande. J'attends un laps puis me lève, laissant Albert en couverture, pique droit sur le quatuor, chope une chaise et me pose face à Bérénice. Ils me z'yeuvent z'ébahis. Point d'orgue sur un silence – tout relatif si l'on considère les tonnes de décibels crachés par les amplis –, que je finis par briser :

— Salut Bérénice, je constate que la séquestration te va à ravir...

Tout en parlant, je retire successivement les lunettes noires, la perruque blonde, la barbe et la moustache postiche qui me donnaient l'air d'un truand en cavale.

— ... Lazare Masquet, pour vous servir.

Je sens comme un flottement, des échanges de regards incrédules. Puis Sam Nagaaré et Gilbert Ouango éclatent de rire :

— Hé Bérénice, ton type là, il est fort, il est vraiment fort !

— Je te dis.

Opine fièrement la sirène.

Elle se lève, me prend par la main, me fait asseoir à côté d'elle :

— Bonne arrivée Lazare, ça fait plaisir.

Abou Laga, n'est pas aussi beau joueur, rechigne à se déridier, me serre la pogne à contrecœur.

Albert Egwo rapplique, j'explique :

— Mon ami ici présent...

Albert salue.

— ... vous garde à l'œil depuis le début.

Le carré d'arnaqueurs ébaubis en reste sans voix, je continue :

— J'espérais que vous tenteriez le coup et...

Je les complimente :

— ... vous ne m'avez pas déçu : la variante de l'enlèvement en direct filmé par la webcam est une trouvaille. Bravo !

Sam :

— Il est fort.

Gilbert :

— Je te dis.

Mais Abou Laga ne reconnaît pas sa défaite et, d'un ton qu'il veut menaçant :

— T'as l'fric de la rançon ?

— Holà mon ami ! faudrait quand même pas pousser Pépé dans les orties !

Et je l'achève en précisant que je conserve en lieu sûr un enregistrement de leur prestation.

— Vous dénoncerai-je ou pas ? J'hésite encore...

Bérénice est contre, tout contre moi elle fait entendre un

— Tchuurr...

réprobateur.

Je la regarde. C'est une erreur. Ses paupières papillonnent une ou deux fois avant de s'ouvrir tout grand sur l'écran de ses prunelles. J'y lis des promesses d'orgasmes démultipliés, caresses en trois D, porno-réalité en graphie augmentée à la puissance plus plus plus.

— Tu ferais ça, vraiment ?

Susurre la sirène à mon oreille.

Et traîtreusement elle vrille sa langue dans mon conduit auditif. L'arme humide s'insinue dans le labyrinthe de mes circonvolutions cérébrales, serpente jusqu'au cinquième lobe,

s'acharne sur mon hypothalamus sans défense. L'effet de la tempête endocrinienne déclenchée par ce coup de Jarnac est instantané : je pousse un bref gémissement et, tétanisé, sombre dans un coma profond. J'en émerge au bout de plusieurs semaines, avec un soupir extatique et un sourire béat.

Encore dans le brouillard, je lève mon verre :

— A notre amitié !

Nous trinquons.

— A la libération de Bérénice !

Nous trinquons.

6

Un accrochage à la frontière malienne, entre des douaniers et un groupe d'individus armés de kalachnikovs, fut l'occasion d'un premier test grandeur nature pour le prototype de Darkwater. Rapidement informée de l'échange de tir entre la patrouille des douanes et ceux qui avaient aussitôt été qualifiés de terroristes, la cellule de veille du programme Creek Sand donna son feu vert au décollage du Thrush 510G. Jorge Opochtli fut sur les lieux dans l'heure qui suivit et repéra bientôt le véhicule des fuyards, un pick-up Toyota gris métallisé. Ils avaient franchi la frontière malienne et filaient plein nord soulevant sur leur passage un nuage de poussière ocre. Le guatémaltèque manœuvra pour se placer dans le sillage de la cible. La camionnette s'encadra dans son viseur. Trois hommes voyageaient sur la plate-forme arrière, assis sur un empilement de cartons. Le mercenaire les vit pointer leurs armes dans sa direction. Il pressa le bouton de tir. Les mitrailleuses crachèrent. Des balles de gros calibre hachèrent deux des passagers, le troisième fut éjecté du véhicule. Le conducteur avait perdu le contrôle du Toyota qui se renversa,

fit un tonneau et termina sa course sur le dos. Jorge reprit de l'altitude, vira sur l'aile et refit un passage au-dessus de l'épave dont les roues continuaient à tourner dans le vide. Les survivants s'extrayaient péniblement de la cabine. Il les laissa courir. Un troisième passage lui permit de tester le reste de son arsenal : la roquette explosa dans le mille. Mission accomplie. Le pilote rentra à la base laissant derrière lui une carcasse calcinée.

Aux journaux télévisés du soir, on apprit qu'une opération synchronisée des armées burkinabé et malienne avait permis de détruire un commando terroriste. Deux hommes avaient été abattus et, bien que les corps n'aient pas encore été identifiés, on les supposait liés à Al-Qaïda au Maghreb Islamique. Le porte-parole de l'état-major burkinabé rendit hommage au professionnalisme des militaires des deux pays. Il affirma que l'opération constituait un bel exemple de coopération régionale dans la lutte contre les groupes radicalisés.

Ces déclarations martiales furent toutefois contredites, dans les jours qui suivirent, par des rumeurs persistantes selon lesquelles les présumés terroristes n'étaient que des contrebandiers qui tentaient de passer en fraude une cargaison de cigarettes sans s'être, au préalable, acquittés du bakchich dû aux douaniers.

Hippolyte Soubala avait écouté les uns et les autres. Il haussa les épaules : des contrebandiers pouvaient tout à fait appartenir à la mouvance islamique et des éléments de celle-ci s'adonner au trafic de clopes. Le commissaire trouvait bien plus étonnant, en revanche, qu'aucun des survivants du présumé commando n'eut été capturé. Avaient-ils donc échappé, à pied – on ne parlait que d'un seul véhicule et il avait été détruit –, aux forces motorisées de l'armée malienne ?

— Tu ne vas pas le croire...

Commença Bérénice.

— J'allais gagner !

La musela impitoyablement Félicité Yop en s'écrasant sur une chaise qui gémit sous cette avalanche de chair.

— Sûr que j'allais gagner.

Les deux amies ne s'étaient pas revues depuis l'arrivée du "Français Facebook" et Bérénice se faisait une joie de conter à sa confidente le dernier épisode du feuilleton que celle-ci avait intitulé "Lazare et les feux de l'amour". Habituellement, Félicité en était aussi friande que des *telenovelas* mexicaines et exigeait de tout savoir, jusqu'aux détails les plus intimes que Bérénice inventait au fur et à mesure pour lui faire plaisir. Il fallait donc que quelque chose de grave se fût passé pour expliquer l'attitude de son amie. Le récit de Félicité confirma les pressentiments de la sirène.

La veille, à la discothèque Major VIP, dans le quartier de Goughin, la "Guerre des fesses", qui tenait le pays en haleine depuis plusieurs semaines, aurait dû se conclure par l'élection de Miss Bim-Bim, la demoiselle au postérieur le plus volumineux. A l'approche de la finale, pourtant, l'arrière-train de ces dames s'était retrouvé au centre d'une vigoureuse polémique. Les opposants à la manifestation n'avaient pas de mots assez durs pour dénoncer l'image dégradante de la femme, présentée de fesses plutôt que de face, qu'elle véhiculait. Les postères joufflus furent de tout temps une tradition africaine, rétorquaient les aficionados de Vénus callipyge qui, pour faire bonne mesure, ajoutaient qu'il eut été plus avisé de bannir les élections de reines de beauté filiformes qui participaient, elles, d'un processus d'acculturation voire

d'une forme de néocolonialisme. Ce fut dans ce contexte quasi insurrectionnel, que s'ouvrit, au Major VIP, la soirée fatidique. Les organisateurs avaient mis le paquet et l'ambiance était au rendez-vous. Las ! Un peu avant minuit, alors que les candidates – et parmi elles Félicité Yop – se préparaient à défiler, une escouade de la police municipale, armes au poing, investit les lieux, coupa la musique, fit évacuer les clients et ferma l'établissement.

— Mais ces types là, est-ce qu'ils savent même les efforts que ça demande là ? Est-ce qu'ils savent même ce que ça coûte là ?...

Félicité s'étranglait de rage.

— ... le "Grossifesses" à 25.000 francs que j'ai fait venir d'Abidjan, les suppositoires au fenugrec à 4.000 francs la boîte et les tonnes de cubes de bouillon Maggie que j'avale par le même orifice, les fausses-fesses, les pagnes made in China authentiques...

Bérénice compatissait. Félicité conclut :

— Sûr que j'allais gagner.

La minute de silence qui suivit pesait son quintal de catastrophe. La quasi Miss Bim-Bim la rompit avec un soupir déchirant :

— Alors et toi, raconte.

8

Une semaine après sa rencontre avec l'arsouille à museau de fouine, Achille Yibotàbo appela son premier "contrat" au numéro fourni par son associé. C'était une femme mûre et plutôt fortunée dotée d'un mari cavaleur. Elle décrocha.

— Madame X ?

— A qui ai-je l'honneur ?

— Priez, Madame, pour ne jamais me connaître, mais sachez néanmoins que je vous respecte et répugnerais à devoir vous faire du mal...

— Enfin, monsieur, de quoi s'agit-il ?

Le ton de la dame témoignait de l'agacement plutôt que de la peur.

— Si c'est une plaisanterie...

Le boiteux la coupa d'une voix soudain plus dure...

— Plût à Dieu que c'en fût une.

... et révéla à la rombière que son cher et tendre avait mis un contrat sur sa tête. Il étaya son baratin de quelques détails sordides concernant les différents *bureaux* du conjoint volage – détails qui étaient depuis longtemps parvenus aux esgourdes résignées de l'épouse.

— Un contrat ? Mon mari ?

La bourgeoise s'affolait.

— Dur à admettre, n'est-ce pas ? Votre charmante moitié veut se débarrasser de "sa vieille garce", comme il vous appelle élégamment, et charge un professionnel – mézigue – de faire le travail.

— Mon Dieu !

— Vous coller une balle entre les deux yeux sera pour moi un jeu d'enfant.

La bourgeoise paniqua.

— Mais tuer une femme m'a toujours répugné...

Il n'était donc pas insensible, imperméable à toute pitié : un espoir ?...

— ... et je ne m'y résigne que poussé par un urgent besoin d'argent.

Un silence.

— Cependant...

Nouveau silence.

— Cependant ?

Elle était mûre.

— Si vous êtes disposée à me verser la somme promise par votre mari, je m’engage à rompre sur l’heure le contrat qui me lie à lui.

9

— Putain, ça a marché !

Le tueur à gages exultait en recomptant les liasses de biftons.

Erik plastronnait :

— J’té l’avais dit.

Convaincue, bien avant le coup de fil d’Achille, de l’infidélité de son mari, Madame X savait aussi qu’une maison héritée de ses parents et un compte en banque bien garni – c’était elle qui tenait les cordons de la bourse – conservaient l’époux dans son giron plus sûrement que ses charmes vieillissants ou les enfants qu’ils n’avaient jamais eus. Que le salaud eut résolu de l’éliminer pouvait, dès lors, se concevoir. Elle rassembla la somme exigée par le tueur et se rendit seule au rendez-vous fixé par celui-ci. Il faisait nuit. Elle se gara et attendit. Un homme au visage masqué par une cagoule frappa au carreau. Il prit l’argent et s’éloigna sans qu’un mot ait été échangé. A l’inspecteur qui enregistra sa plainte, Madame X décrivit le tueur comme un costaud de sexe mâle, qui boitait. Le mari protesta de son innocence. La matrone n’y crut pas mais le garda auprès d’elle, assurée désormais que, s’il lui arrivait malheur, son cher conjoint deviendrait immédiatement le suspect numéro un.

Le gringalet avait établi une liste d’une dizaine de noms, suivis des numéros de téléphone et tout ce qu’il avait pu

rassembler comme informations sur la vie sexuelle et les affaires louches de leurs victimes potentielles. Il la donna au sicaire, mis en appétit par le succès de son premier contrat. Mais la cible suivante se montra moins crédule. Ainsi que la troisième. Et puis Erik se fit pincer.

10

Otila Volcani reconnut de loin l'imposant personnage qui dépassait de la tête et des épaules la petite foule venue guetter la sortie des voyageurs.

Il s'inclina :

— Commissaire Hippolyte Soumbala.

— J'avais pris l'habitude de penser à vous comme au "visiteur anonyme", il va falloir que je m'habitue.

Suite au mail qu'Otila Volcani, aux prises avec une guigne persistante, lui avait adressé de Genève, l'informateur mystérieux avait répondu qu'après la pluie vient le beau temps et ajouté un contact téléphonique précédé du 226, l'indicatif du Burkina Faso. Son billet pour Ouagadougou réservé, Otila composa le numéro. Elle reconnut la voix à l'autre bout du fil, dit la date, l'heure et le numéro du vol par lequel elle arriverait.

— Je vous attendrai.

Hippolyte tint à porter sa valise et ils gagnèrent le parking où il avait laissé sa voiture.

— Où dois-je vous déposer ?

Otila donna le nom de l'hôtel.

— Je passe vous prendre demain matin...

Le commissaire ne lui laissait pas le choix.

— ... nous avons du pain sur la planche. Bonne nuit.

11

Hippolyte Soumbala déboule au petit déjeuner, accompagné d'Otila Volcani. Il me prévient qu'ils ont – la suisseuse et le commissaire – une journée chargée mais qu'ils prendront volontiers un café.

— Moi aussi.

Et qu'il veulent rediscuter – à présent que Bérénice est libre – de l'intrigue de mon roman...

— Je vous écoute.

... qui leur semble un peu faible et gagnerait beaucoup...

— Sans vouloir te vexer.

... à s'articuler autour d'un argument puisé dans la réalité...

— Je suis d'accord.

... une trame solide et bien documentée...

— C'est le cas.

... qui servirait de fil directeur au récit...

— Par exemple ?

... par exemple l'enquête d'un flic solitaire...

— D'une humanitaire intrépide.

Préfère la lointaine héritière de Guillaume Tell.

... qui s'est juré de démanteler un réseau de trafiquants d'or opérant entre le Burkina Faso et la Suisse.

— Via le Togo.

Complète l'helvète.

— Et ça se termine comment ?

Je demande.

— L'humanitaire publie un rapport...

Décrète l'une.

— Le flic au péril de sa vie...

Conteste l'autre.

— ... qui fait grand bruit.
Poursuit la première sur sa lancée.
— ... fait éclater la vérité.
Conclut le second qui veut avoir le dernier mot.
— Et l'héroïne, à la fin des fins, copule avec le condé triomphant ?
Je devine.
Mais sur ce point – Otila et Hippolyte sont d'accord –, je me trompe :
— C'est par là qu'ils commencent.
— Bien.
J'avalise.
— Encore un peu de café ?
L'humanitaire intrépide et le flic solitaire acquiescent.
— Les lingots en cavale c'est pas mal...
J'admets.
— ... je suis preneur. Mais...
Je constate :
— ... nous sommes déjà au septième chapitre et...
Je précise :
— ... il y en aura neuf. Donc...
Je réclame :
— ... il me faut de l'action.
Et je répète :
— De l'action !
Ils comprennent, me réconfortent :
— Ça va peut-être venir.
— J'espère.
Eux aussi.
Nous espérons ensemble et finissons notre café.

Erik avec un K fut arrêté pour profanation de sépultures. On le prit en flagrant délit. Il sortait en pleine nuit du cimetière de Goughin, ses vêtements encore maculés de terre. Il était en possession d'une pioche, d'un pic à glace, d'une cisaille, d'un coupe-coupe, d'un sac d'ossements et d'un linceul. Le chef d'un gang de cambrioleurs pour lequel il effectuait de petites missions l'avait envoyé collecter des "matériaux" nécessaires à la confection d'amulettes et de potions magiques, expliqua le délinquant *free-lance* à l'inspecteur qui l'interrogea.

— Avec ça, il peut se rendre invisible et endormir les habitants des villas qu'il visite.

Pas un instant, le policier ne mit en doute la véracité des aveux. Il ne fut pas non plus surpris quand la fouine refusa de révéler le nom du marabout-cambrioleur, même en échange d'une réduction de peine : lui-même préférerait ne pas avoir à interpeller ce genre d'individu aux pouvoirs surnaturels – on ne sait jamais.

Le gringalet n'éprouvait en revanche aucune honte à balancer des complices inoffensifs :

— Il y a peut-être un moyen de s'arranger.

— Je t'écoute...

— Je connais un gars, il escroque ses victimes en se faisant passer pour tueur à gages.

L'histoire avait déjà circulé dans les commissariats de la capitale.

— Et tu sais où trouver l'assassin ?

Erik s'offrit pour conduire les flics. Ils cueillirent Achille sur le chemin de son Pastis quotidien.

Dimanche esquissa un pas de danse, sa silhouette se découpa brièvement dans la lumière des phares. La musique se déversait à plein volume des *maquis* alentour. Elle traversa la foule des *bordèles* – une bonne cinquantaine, principalement nigérianes et ghanéennes, qui battaient le *six-mètres*, assises ou debout, minces ou mahousses, grandes bringues ou petits modèles, toutes moulées dans des robes raz-du-cul ou des pantalons ajustés, toutes peinturlurées au rouge à lèvres écarlate ou mauve foncé presque noir et brillant, toutes tartinées de fond de teint sur lequel collait la poussière comme les insectes sur un attrape-mouche, toutes tressées, nattées, coiffées de perruques agressivement brunes, blondes ou rousses. La chasse au chaland était ouverte.

Dimanche n'avait pas encore remarqué Jorge Opochtli, assis dans un coin sombre à la terrasse du Jamaica, quand elle perçut la présence désagréable des trois voyous. Racket ordinaire. Les petits bandits ne s'attaquaient pas aux filles de souteneurs bien établis. Ils visaient les occasionnelles et les indépendantes, comme Dimanche : elles ne résistaient généralement pas et lâchaient quelques billets pour pouvoir turbiner en paix. Le guatémaltèque observait la scène. Il se leva, vint nonchalamment s'intercaler entre Dimanche et les importuns.

— C'est quoi ce singe ?

Celui qui jouait au chef de gang prit ses acolytes à témoin :

— Il veut prendre ma sœur là, sans demander la permission...

Puis se retourna vers le guatémaltèque :

— ... Hé mais, tu viens d'où mon ami ?

Jorge n'eut pas besoin de comprendre les mots pour saisir le sens du discours. Il voulut calmer le jeu :

— Cool *bro*.

Il regardait son interlocuteur en face, sans perdre de vue les deux autres marlous. Il enregistra leur mouvement en tenaille. L'ancien *kaibil* se ramassa sur lui-même, immobile – « *nous sommes des machines à tuer, nous sommes des machines à tuer, nous sommes...* ». Le minable à sa gauche – une barrique qui comptait sur sa corpulence pour impressionner l'adversaire – avança le premier. Jorge attendit qu'il fût à bonne distance et frappa sèchement au visage. Le gros n'avait rien vu venir, il écarquilla des yeux étonnés et tâta sa lèvre qui s'était mise à saigner. L'élan du deuxième assaillant, sur sa droite, fut brisé net par le coude du mercenaire qui l'atteignit au plexus. C'était un grand dégingandé. Il supporta encore plus mal le coup de tatane dans l'entre-jambe et se plia en deux, juste au moment où le genou du guatémaltèque venait à la rencontre de son menton. Il s'effondra. Le mastoc avait un peu récupéré. Il se rua de nouveau sur Jorge qu'il tenta de ceinturer par derrière. Mauvais calcul : un coup de boule lui éclata le nez. Il vacilla deux pas en arrière et tomba sur le cul, groggy. L'arsouille en chef chargea, surin en érection. Il visait le ventre. Sa lame ne rencontra que du vent. Il hurla quand son poignet craqua, lâcha son cran d'arrêt, se retrouva allongé sur le dos avant de comprendre ce qui lui arrivait : le métèque lui écrasait la poitrine de son genou et appuyait un poignard de commando sur sa gorge.

Dimanche hurla :

— Non !

Jorge Opochtli se releva, aussi calme que s'il ne s'était rien passé, remis son arme dans son fourreau. Ses agresseurs décampèrent la queue entre les jambes.

Les choses auraient pu en rester là, si l'attention de la maréchaussée en maraude n'eût été attirée par l'attroupement. Les agents écartèrent les badauds. Ils devinrent brusquement

soupçonneux en découvrant sur Jorge une dague de professionnel :

— Papiers...

Dimanche essaya d'intercéder : son ami était intervenu pour la défendre contre les petits bandits. Mais les pandores en voulaient au guatémaltèque. Son français hésitant ne lui permettait pas de se disculper. Au bout de quelques minutes d'un dialogue de sourds, les gardiens de la paix l'embarquèrent dans la voiture de patrouille.

14

Malgré l'heure avancée, Hippolyte Soumbala traînait encore au commissariat central et squattait ce soir-là le bureau d'un collègue. Il y eut du remue-ménage dans le couloir. Il sortit voir ce qui se passait. Le commissaire baragouinait un anglais sommaire, mais suffisant pour s'entendre avec le gars, visiblement un centre-américain, que les agents du guet venaient de ramasser. Jorge Opochtli déclina son identité et les raisons de sa présence au Burkina Faso. L'officier renvoya les agents, rendit sa baïonnette au relaxé. Lui offrit une tasse de café.

— Il ne vaudra certainement pas l'arabica de vos montagnes, mais au moins ce n'est pas cette ignoble poudre instantanée...

Ils s'installèrent dans le bureau qu'occupait précédemment le commissaire.

— Guatémaltèque, donc...

Jorge opina. Hippolyte évoqua sa brève visite au Nicaragua, trois décennies plus tôt. Ils parlèrent marimba et balafon, boule d'igname à la sauce arachide et *tamales* de maïs farcis à la viande de porc et cuits dans des feuilles de bananier.

— Et pilote, c'est bien ça ?

— Bricoleur du manche à balai, plutôt...

Jorge expliqua, sans trop entrer dans les détails, son cursus d'aviateur tout terrain. Le commissaire s'intéressa beaucoup au Thrush 510G. Jorge vanta le potentiel de l'appareil pour des missions de surveillance.

Hippolyte, ingénument :

— De surveillance uniquement ?

Jorge, idem :

— Bien sûr.

— Bien sûr...

Hippolyte avait encore en mémoire la destruction du présumé commando terroriste à la frontière malienne et du mal à gober la version officielle – une opération conjointe des forces armées des deux pays.

— Et vous, *amigo* Jorge, n'en savez pas plus et n'y êtes évidemment pour rien...

— Évidemment, *estimado* commissaire.

Le sourire qu'ils échangèrent disait bien que ni l'un ni l'autre n'était dupe. Ils notèrent leurs numéros de portable personnels et réciproques. Hippolyte raccompagna Jorge jusqu'au portail du commissariat. Ils y trouvèrent Dimanche dans la guérite du flic de garde qui lui faisait du gringue.

— Ça va, chéri ?

— *Muy bien querida !*

Dimanche et le commissaire se connaissaient de vue – ils habitaient le même quartier. Il lui recommanda :

— Sois gentille avec mon ami.

A la direction générale des douanes, par où Otila Volcani commença ses visites, on admit que le trafic de métal précieux, dopé par une production en forte hausse, ne s'était jamais aussi bien porté :

— Au Burkina Faso, n'importe qui peut acheter de l'or n'importe où et le faire sortir en fraude sans courir de grands risques.

Le jeune fonctionnaire qui avait reçu Otila Volcani appartenait au service des enquêtes douanières :

— L'an dernier, un bar tenu par des chinois en plein centre de la capitale a été fermé après que nos services aient appris qu'il servait de couverture à un trafic d'or et, récemment, un touriste canadien a été interpellé à l'aéroport de Ouagadougou avec un lingot dans ses bagages...

Le tableau de chasse n'était pas pléthorique. L'agent de bonne volonté en convint :

— Ce n'est que la partie émergée de l'iceberg : pour une saisie réussie, combien parviennent à passer entre les mailles du filet ?

— Quand même...

Otila jugeait l'exposé par trop sommaire.

— ... une cinquantaine de kilos d'or, conditionnés en lingots de la taille d'un paquet de cigarettes, passe frauduleusement au Togo chaque semaine...

Des *mules* en moto empruntaient les pistes de brousse pour contourner les postes de contrôle ; des femmes à première vue insoupçonnables passaient au nez et à la barbe des douaniers l'or dissimulé dans leur cabas ou les plis de leur boubou ; des camionneurs traversaient la frontière avec des lingots planqués dans leur bahut surchargé de marchandises.

Ces faits énumérés, la suisseuse posa sa question sur le bureau de son vis-à-vis :

— Comment expliquez-vous qu’aucun passeur n’ait jamais été inquiété ?

Le susdit vis-à-vis lui avait été recommandé par Hippolyte Soumbala – il professait d’ailleurs pour le commissaire une admiration sans borne – et appartenait à cette catégorie de personnel, honnête et compétant, qui aspirait à voir le renouvellement des élites politiques influencer positivement sur les pratiques quotidiennes de son administration. Il considéra le hic déposé sur son pupitre comme un étron que sa probité lui imposait de ramasser :

— J’ai honte de le reconnaître, mais tous les agents des douanes ne sont pas irréprochables. Et la période de transition que nous vivons actuellement n’est pas des plus favorables à la mise en œuvre des indispensables réformes de nos services. Le gouvernement qui sortira des urnes disposera sans doute de la légitimité nécessaire pour cela.... j’espère qu’il en aura la volonté.

16

Journal de Lazare Masquet, jeudi 27 août 2015

Je poireaute patiemment plus de deux plombs dans un *maquis* de Tampouy – j’attends Bérénice –, finis par me lasser. Je suis sur le chemin du retour quand elle me bipe. Je rappelle. Elle me dit qu’elle est là et qu’est-ce que tu fous ? As-tu oublié notre rendez-vous ? Inutile de discuter. Je stoppe le taxi, règle la course, traverse la chaussée, arrête un autre véhicule vert-pomme roulant en sens inverse.

La sirène ne m’en veut pas de l’avoir fait attendre. Elle me prend la main, câline, me dit : chéri et ta journée ? Puis son portable sonne. La conversation dure une ribambelle de

minutes. Elle raccroche, me dit : chéri et ta journée ? Mais un nouvel appel ne me laisse pas le temps de m'étendre en bavardages superflus. Quand la communication se termine elle me dit : chéri et ta journée ? Je m'interroge encore sur l'opportunité de répondre quand la mélodie acidulée de l'insupportable bigophone met un terme à mon dilemme. Et ainsi de suite : un ami qu'elle n'a pas vu depuis des lustres vient de rentrer au pays et blablabla ; un réalisateur qui prépare une série télévisée souhaite lui faire tourner un bout d'essai – « *il veut me baiser, commente-t-elle à mon intention, mais il n'aura rien avant que le contrat soit signé... ce qui n'arrivera probablement jamais* », admet-elle, lucide – ; un négociant en vin qui l'approvisionne régulièrement l'avise d'un nouvel arrivage : deux cartons de Saint-Estèphe qu'elle n'aura aucune peine à écouler après de ses relations expatriées, elle dit oui mais qu'elle ne peut pas payer d'avance, une fois la marchandise écoulée seulement, il négocie au moins un acompte, elle tient bon, il rappellera... Chaque communication s'éternise en palabres qu'elle ne peut absolument pas écourter : Lazare, tu peux comprendre ça, non ?

Je ronge mon frein. Le temps passe. Pour le tuer, je décide de noter au vol des bribes de ces conversations tronquées, d'imaginer les répliques à l'autre bout du sans fil. Peu à peu je me prends au jeu, engrange un matériau que je compte réutiliser dans ce roman. Je le lui explique quand Bérénice, qui vient encore une fois de raccrocher, demande ce que je gratte-là. Que n'ai-je tenu ma langue ! Aussi sec, ça tourne vinaigre. Quoi, quoi, quoi ? La sirène se fait harpie, monte sur ses grands bourrins, dit qu'il faut demander avant, qu'elle dans un livre et puis quoi encore ! Je rétorque que des appels passés en public sont comme des photos balancées sur Fesse-Bouc, z'ont plus rien de confidentiel. Elle embraye, suivant un enchaînement

d'idées dont je ne perçois pas la logique, sur l'essence qu'elle dépense pour venir me rendre visite et ce que je lui coûte en téléphone et qu'on est en Afrique et qu'elle n'est pas comme les autres *bordèles* et qu'on avait rendez-vous et qu'elle m'a attendu et qu'elle se demande bien pourquoi si c'est pour s'entendre dire des trucs pareils. Le ton monte. Des buveurs attablés aux tables voisines s'en mêlent. Ils se répartissent à peu près équitablement dans l'un et l'autre camp. Se lancent dans la mêlée avec un plaisir manifeste. Expriment haut et fort des opinions que personne ne leur demande ni n'écoute. S'étendent en considérations absconses. Se piquent d'impartialité le temps de reprendre leur souffle. En remettent une louche. Rebondissent en digressions qui à leur tour font polémique. Commandent d'autres bières car ils ont la bouche sèche...

J'en ai marre.

Je repousse ma chaise, me lève et, sans demander la route :

— Salut la compagnie.

Dans la demi-heure, je reçois un SMS de Bérénice : « *Je passe te voir* ».

Elle passe, sait les moyens de se faire pardonner.

Ce n'est qu'après qu'elle dit, mine de rien :

— J'ai trouvé du boulot : secrétaire... à la SOMIDA.

17

— Les comptoirs se donnent beaucoup de mal à travailler dans l'illégalité alors qu'ils pourraient opérer légalement.

Otila n'était pas sûre d'avoir bien saisi. Elle demanda à son interlocuteur de répéter. Le président de l'Association des grands exportateurs d'or artisanal du Burkina Faso n'était pas

un pince-sans-rire. Il fallait le prendre au premier degré. Il insista :

— Ce n'est pas de gaîté de cœur que les comptoirs qui achètent et exportent de l'or enfreignent la loi. Croyez-moi, ils préféreraient rester dans la légalité... Mais encore faudrait-il que l'État y mette du sien !

Son club de gros marchands d'or venait de naître et envisageait de faire du lobbying auprès des nouvelles autorités.

— La seule façon d'en finir avec la contrebande de métal précieux est de supprimer ou, pour le moins, fortement réduire les taxes douanières : pour les exportateurs, ce sont de véritables incitations à frauder.

— Ben voyons !

Pensa Otila, qui dit :

— Et la SOMIDA ?

Le président ne souhaitait pas aborder nominativement le cas de telle ou telle société :

— Tous les exportateurs pâtissent du niveau exagérément élevé des taxes douanières... et les leaders de ce secteur plus que les autres. Le recours à la contrebande est économiquement justifié.

18

Hippolyte Sombala errait dans les couloirs du poulailler central. Il poussa la porte entrouverte d'une salle d'interrogatoire.

— Salut Hippo, tu cherchais un local à squatter ?

Son confrère était en train de cuisiner un boiteux, accusé d'arnaquer des rombières en jouant au tueur à gages.

— Oui Moussa, mais ne te dérange pas, j'irai voir ailleurs.

— Attends, reste, je n'en ai plus pour longtemps avec le sieur Achille...

Le commissaire prit une chaise. Il consulta la fiche du gars sur la sellette : Yibotàbo Achille. Profession : orpailleur. Signes particuliers : forte claudication de la jambe gauche.

Son collègue se leva...

— Dis-donc, Moussa, tu permets que je fasse un brin de causette avec notre ami Achille ?

— Avec plaisir. Ne l'abîme pas trop... Et tu me préviens quand tu en as fini avec lui.

Hippolyte attendit que le flic soit sorti et alla fermer la porte derrière lui.

— Content de faire ta connaissance, Douze, j'ai beaucoup entendu parler de toi.

— ...

— Tu es bien le fameux Achille "Douze" Yibotàbo, non ?

— Oh, fameux...

— Mais si, ne fais pas ton modeste. Les gens de Mandjacko ne t'ont pas oublié, tu sais.

— J'ai pas oublié non plus.

Achille désigna sa quille endommagée.

— Et tes collègues d'Ambiriri et Tiefrodou seraient certainement ravis d'avoir de tes nouvelles, qu'en dis-tu ?

— ...

— C'est bien ce que je pensais.

— Bon sang, commissaire, c'est de l'histoire ancienne ça, j'ai tourné la page depuis...

— C'est ce que je vois...

Hippolyte tapota la fiche restée sur le bureau.

— ... t'es devenu un vrai petit ange !

— Hé, j'ai tué personne, c'était juste une blague.

— Je n'en doute pas...

— Vous allez pas m'enfoncer, commissaire ? S'il vous plaît, soyez chic...

— Je n'en ai pas l'intention : pour ce qui est de t'enfoncer, tu te débrouilles très bien tout seul. Et trop de crapules en col blanc sévissent sans qu'on ose leur chercher noise pour que je m'acharne sur un éclopé.

Achille soupira.

— Je vais même faire mieux : que dirais-tu de rendre la monnaie de sa pièce au gars qui t'a fait arranger comme ça ?

Hippolyte montrait la patte fracassée de l'ancien orpailleur.

— Rien ne me ferait plus plaisir, commissaire, mais si vous le connaissez, vous savez aussi qu'il est intouchable.

— Personne n'est intouchable !

La voix d'Hippolyte s'était durcie. Achille le regarda, étonné.

— Vous parlez sérieusement ?

— Écoute, je ne suis encore sûr de rien mais, si tu me promets d'être sage, de ne pas quitter Ouagadougou et de rester en contact avec moi, je veux bien essayer de parler à mon collègue pour qu'il oublie de t'envoyer en tôle. Ensuite, pour ce qui est du monsieur que tu sais, on avisera. Tu marches ?

— Et comment que je marche !

— Mais fais gaffe, hein, pas de blague, ou je te jure que t'en prends pour dix ans.

— Je suis peut-être un voyou, commissaire, mais j'ai qu'une parole.

Son café refroidissait et Âme Ligwé n'arrivait pas à se décider : si la source était fiable, l'information tombée durant

la nuit dans sa boîte mail était une bombe... qui pouvait lui exploser à tout instant à la figure.

Nasser Fetami, l'expéditeur du message, était un homme d'affaires libanais. Il résidait à Londres et dirigeait une petite société de transport aérien, Air Link, dont les deux avions étaient basés au Bourget. Le nom du quidam moyen-oriental et néanmoins londonien n'évoquait rien pour la journaliste – une rapide recherche sur le Web lui confirma néanmoins l'existence de sa très confidentielle compagnie aérienne. C'était aussi la première fois qu'elle entendait parler du Zammar Holding Group : un cartel aux activités douteuses, géré par une famille libanaise, qui aurait à plusieurs reprises recouru aux services d'Air Link.

Rien, jusque là, n'était susceptible de perturber le petit déjeuner d'Âme Ligwé. Mais la suite...

« J'ai récemment été en communication téléphonique avec le général Gilbert Diendéré, continuait son correspondant, qui m'a demandé de faire sortir du Burkina Faso, rapidement et en toute discrétion, une tonne d'or appartenant à l'Armée. Ceci afin de réaliser des achats de matériel et d'uniformes militaires ».

... conférait à l'affaire une tout autre tournure.

« Depuis cette conversation, plusieurs événements regrettables se sont produits – dont je ne peux révéler la teneur. Mais j'ai de bonnes raisons de penser que les Zammar y sont mêlés. Ils essaient de me doubler et envisagent d'exfiltrer les lingots vers Lomé (où ils seraient réceptionnés par une filiale de leur groupe) ».

La suite du message ramenait une nouvelle fois Âme Ligwé en terrain connu :

« Il est probable que le partenaire burkinabé du clan Zammar sera impliqué dans l'opération – je ne connais pas

son nom, seulement celui de la société qu'il dirige à Ouagadougou : la SOMIDA ».

Pour finir, Nasser Fetami en appelait à la conscience professionnelle de son élue parmi tous les gens de médias possibles :

« Connaissant votre réputation de journaliste honnête et courageuse, j'ose espérer que vous aurez à cœur de porter ces faits à la connaissance de vos lecteurs... et cetera ».

Un post-scriptum suivait la signature de l'expéditeur :

« En pièces jointes : 1 enregistrement de l'entretien téléphonique avec le général Diendéré + 1 photographie sur laquelle le général et Joseph Zammar, en grande conversation, sont clairement reconnaissables ».

Un second et bref message émanant de la même source lui avait été adressé moins d'une heure après le premier.

« Je me tiens à votre disposition pour toute question que vous souhaiteriez me poser... aussi longtemps que je demeurerai en vie ».

Âme se mit à cogiter :

— Le motif avancé pour ce transfert de métal précieux – l'achat d'uniformes et de matériel – est à l'évidence fallacieux. Que des dignitaires de l'ancien régime soient pressés de déménager, avant des élections qu'ils sont condamnés à perdre, leurs quintaux d'or mal acquis paraît en revanche très plausible. Qu'ils demandent pour cela l'aide du redouté général est aussi dans la logique des choses.

Le second courriel indiquait clairement que son informateur se pensait menacé. Mais une autre question tracassait la journaliste :

— Pourquoi Nasser Fetami crache-t-il le morceau ? La vengeance est-elle son unique motivation ?

Elle renvoya à l'avionneur une demande d'informations complémentaires et se donna vingt-quatre heures de réflexion.

Aucune réponse ne lui parvint dans ce laps de temps, ni après en dépit de plusieurs relances. En réfléchissant à qui elle pourrait bien mettre dans la confiance, le nom d'Hippolyte Soumbala s'imposa à son esprit. Elle composa le numéro du commissaire.

20

En arrivant au pied de l'immeuble où siégeait la SOMIDA, Otila s'adressa au jeune cerbère en faction devant la banque qui occupait le rez-de-chaussée de l'édifice.

— La SOMIDA, c'est à quel étage, s'il vous plaît ?

La sentinelle était plongée dans la lecture d'un livre de poche et cette activité l'absorbait au point qu'on eût pu dévaliser l'établissement sans qu'il s'en rendit compte.

— Hum...

Le vigile bibliophage leva les yeux de son polar, revint sur terre et lui adressa un grand sourire :

— Excusez-moi, vous cherchez ?

Elle répéta sa question.

— Huitième étage.

Une secrétaire roulée comme une top-modèle l'accueillit. Otila tendit sa carte de visite, expliqua qu'elle avait sollicité, par mail et à plusieurs reprises, une entrevue avec le patron de la société, que ses courriers étaient restés sans réponse, et qu'en désespoir de cause elle se permettait de venir frapper à sa porte. Le sexe-symbole écouta sa requête.

— Je vais voir si Monsieur Dinko peut vous recevoir.

Otila attendit un moment, puis un autre, puis un autre encore, jusqu'à ce qu'enfin un type aux allures de croque-mort ouvrit une porte latérale :

— Je suis l'avocat de la SOMIDA, Monsieur le Directeur est très pris ces jours-ci...

Otila insista, expliqua qu'elle représentait une fondation suisse, que des accusations graves pesaient sur la SOMIDA et qu'il lui semblait important d'entendre le point de vue de la défense.

— Nous sommes au courant de ces attaques, répondit l'homme de loi, ce ne sont que calomnies et mensonges auxquels Monsieur Dinko ne souhaite pas perdre son temps à répondre.

21

La porte de l'ascenseur s'ouvrit. Jo Zammar s'écarta pour laisser sortir une fille avec des seins énormes et un drôle de toupet de cheveux aile de corbeau. Il entra dans la cabine et appuya sur le bouton du huitième étage.

Il venait d'arriver au Burkina Faso. Une tonne d'or représentait un gros coup, qu'il tenait à superviser en personne. La partie togolaise de l'opération était du billard : le digne fils de son dictateur de père venait d'être réélu à la tête du pays et offrait toutes facilités aux hommes d'affaires entreprenants qui savaient le remercier en conséquence. Le Pays des hommes intègres en période de transition était une autre histoire.

Amada Dinko écouta Jo Zammar exposer la requête du général Diendéré, ne posa aucune question sur la provenance des lingots, fit celui qui ne comprenait pas pourquoi on s'adressait à lui.

— Vous avez une cargaison d'or à faire passer au Togo. Très bien : en quoi cela me concerne-t-il ?

Jo Zammar n'avait lui-même qu'une vague idée de l'identité des propriétaires du trésor, véritables commanditaires de l'opération, qui se cachaient derrière le chef des Rudes Soudards de la Présidence. Des proches du chef de l'état déchu, certainement, mais lesquels ? Le libanais n'avait aucun moyen de le savoir. Ni de s'assurer de leur solvabilité. Disposer d'un homme dans la place lui semblait donc une précaution élémentaire. Et il tenait à garder un œil sur son associé :

— Un complice évincé a toujours dans sa manche une dague effilée à planter dans le dos de l'affidé d'antan.

En intéressant Amada Dinko à l'entreprise, il faisait d'une pierre deux coups : s'assurait d'un relais local et ménageait ses arrières.

Les pensées qui rampaient sous le crâne du patron de la SOMIDA n'étaient pas moins retorses : il voyait dans la proposition du libanais un moyen de faire un pied-de-nez à son principal rival, le patron de SAWAD'OR, dont les liens avec le général Diendéré étaient connus. Sans compter les dividendes qu'il retirerait de l'opération.

— Et si nous parlions chiffres ?

Jo Zammar approuva :

— Les mots font les poèmes, les chiffres les affaires.

Ils négocièrent pied à pied. Amada Dinko obtint d'envoyer jusqu'à Lomé, sans frais et en bagage accompagné, deux quintaux de ses propres lingots. Puis ils discutèrent du comment ? L'opération présentait un caractère d'urgence. Elle ne pouvait s'étaler sur plusieurs semaines, nécessitait un transporteur fiable, capable d'acheminer la marchandise en une seule fois... et de garantir la cécité des douaniers. Ils tombèrent d'accord sur une entreprise dont les véhicules effectuaient

régulièrement la liaison entre les capitales burkinabé et togolaise. Jo se rendait à Lomé : il se chargerait de prendre langue avec le patron de Lolange-Transport.

— D'autres questions ?

Amada Dinko rappela au libanais l'enquêtrice mandatée par une fondation suisse dont il avait lui-même parlé lors de leur précédente rencontre.

— Elle sort d'ici, vous l'avez peut-être croisée en arrivant... Cette fille fourre son nez partout ! Et mes affaires, qui ont subi quelques revers ces derniers temps, n'ont vraiment pas besoin du genre de publicité qu'elle pourrait leur faire.

— Oui...

Convint Jo.

— ... il faudrait songer à prendre des mesures adaptées.

— Mon avocat, qui vient de l'éconduire, dit qu'elle a l'intention de se rendre sur certaines de mes concessions, pour se faire une opinion *de visu*.

— Excellent ! Ces sites d'orpailage sont des endroits où un accident est si vite arrivé. Ne pourriez-vous arranger quelque chose de... définitif ?

— Oubliez ça !

Amada Dinko secoua la tête d'un air découragé :

— Nos tueurs ne sont pas fiables, même quand on les recrute au Rassemblement des Sombres Primates, l'élite du pays en la matière. Regardez ce qu'ils ont fait avec Norbert Zongo...

Le cadavre du journaliste avait été retrouvé dans son véhicule incendié, mais le maquillage du crime en accident de la circulation était si maladroit qu'il ne trompa personne.

— ... on élimine un fouille-merde trop curieux pour éviter les vagues et on se retrouve avec une tempête médiatique ! Non...

Il n'en démordrait pas.

— ... dans ce genre de situation, rien ne vaut la main d'œuvre étrangère : c'est à vous de vous en charger.

— Qu'un autre baise son cadavre pourvu qu'il soit loin de nous...

Pensa le libanais, qui dit :

— Bon, je vais voir ce que je peux faire. Mais en échange, vous m'assurez que je peux compter sur vous pour notre petite opération ?

— Marché conclu.

Chapitre VIII

1

Hippolyte Soumbala occupait une petite villa dans le quartier de Dapoya. Le commissaire n'avait jamais jugé utile de se marier. Le célibat lui allait bien et il ne voyait aucune raison d'y renoncer. Il l'expliquait à chacune de ses compagnes qui, toutes, au bout d'un temps plus ou moins long, renonçaient à le faire changer d'avis et partaient chasser l'époux ailleurs, en quête d'un mâle plus malléable. Son unique compagnon était un vieux militaire, nommé Sidibé Yamédrago, qui n'avait jamais digéré l'assassinat de "son" président Thomas Sankara et, pour cette raison, s'était retrouvé précocement à la retraite. Hippolyte l'avait embauché comme gardien, lui versait un petit salaire et le logeait dans une chambre de la maison. Depuis toutes ces années qu'il était au service du commissaire, Sidibé n'avait pratiquement jamais quitté son poste. La dernière fois qu'il s'était absenté, après avoir dûment prévenu son patron, c'était pour rejoindre les manifestants qui, après avoir investi l'Assemblée Nationale, marchaient en direction de la RTBF – c'était lui que Sam avait filmé, affrontant à mains nues, armé de sa seule dignité et de l'inébranlable conscience de son bon droit, les matraques des gendarmes.

Et ce fut lui qui ouvrit à Lazare quand l'écrivain se présenta chez le commissaire. Otila était déjà là. Âme Ligwé arriva sur ses talons. La réunion pouvait commencer. Hippolyte Soumbala abrégua les présentations et passa la parole à Âme Ligwé. La journaliste se montra étonnée de la présence de Monsieur Masquet : elle craignait le voleur de scoop.

— Âme, ma sœur Âme...

L'interpellé la tranquillisa :

— ... tu n'as point de frémir ni raison ni motif je t'en fais le serment.

Il jura – croix de bois croix de fer si je mens je vais en enfer – qu'il n'avait rien du chasseur de scalp médiatique, qu'il scribouillait, lui, pour la postérité et que, dans le meilleur et fort improbable des cas, ses parchemins, aujourd'hui méconnus, attendraient les générations futures pour être appréciés à leur juste valeur.

— Cause toujours.

Ricana *in petto* Âme Ligwé qui, rassurée, lut le message de Nasser Fetami, fit écouter à plusieurs reprises l'enregistrement témoin et circuler la photo du général Diendéré et de Jo Zammar.

— Le commissaire et moi-même sommes d'accord sur le fait que l'information est plausible...

Reprit Âme.

— ... est-elle fiable ? C'est une autre affaire. Et la source ne répond plus.

— A défaut d'avoir les moyens de vérifier l'authenticité du renseignement...

Intervint Hippolyte.

— ... l'attitude la plus sage me semble de faire comme si l'exfiltration frauduleuse d'une tonne d'or devait réellement avoir lieu.

Tous opinèrent.

Puis Otila Volcani demanda la parole. On la lui donna. Elle la prit :

— Comme je l'ai déjà expliqué à Hippo...

Le ton de sa voix dénotait une intimité qui fit sourire Lazare.

— ... pour intéressante qu'elle soit, cette affaire déborde du cadre de ma mission.

Elle ne pouvait donc y impliquer sa fondation mais espérait, ajouta-t-elle, que personne ne verrait d'inconvénient à ce qu'elle assistât à la suite de la discussion en auditeur libre. Son regard balaya l'assistance : personne n'en voyait, d'inconvénient. Elle repassa la parole au commissaire, qui s'en saisit :

— Nous supposons donc qu'une tonne d'or, provenant des coffres de dignitaires de l'ancien régime, doit transiter de Ouagadougou à Lomé. Discrètement. Quand et comment ?

Profitant du point d'interrogation, Âme Ligwé reprit à la volée :

— Quand ? Très probablement avant les élections : le parti du président déchu a de fortes chances d'être battu... ou juste après s'il conserve un petit espoir de revenir aux commandes du pays. Ce qui signifie que c'est une affaire de jours, de semaines, voire d'un à deux mois. Difficile d'être plus précis.

— Ouais...

Hippolyte approuva.

— ... nous serions quand même plus avancés si nous arrivions à resserrer la fourchette.

— Il nous faudrait une taupe...

Suggéra Lazare.

— ... quelqu'un qui soit déjà introduit chez l'ennemi.

— Et t'as ça sous la main ?

Hippolyte en doutait.

— Peut-être...

— ???

— Bérénice.

— Ta reine de l'arnaque en ligne ?

— Elle-même, ma Dame de Cœur – de Pique lui conviendrait sans doute mieux – vient de décrocher un poste de

secrétaire très particulière auprès du Grand Manitou de la SOMIDA.

— Ça vaudra le coup de tâter le terrain...

Le commissaire sauta à la question deux : comment ?

La masse d'or à exfiltrer excédait les capacités des petits passeurs habituels de la SOMIDA. On pouvait également exclure l'aéroport de Ouagadougou : la période de transition était trop incertaine pour qu'on se risquât à en faire décoller un avion fantôme. Restait la solution du transport routier.

— Un fourgon blindé ?

— Ce serait annoncer la couleur et les douaniers le bloqueraient à la frontière.

— Un véhicule militaire escorté par des pistoleros de Diendéré ?

— Possible, si l'or ne quittait pas le pays, mais un véhicule de l'armée ne pourrait pas entrer au Togo.

— Une compagnie de fret dont les véhicules font régulièrement le trajet Ouagadougou-Lomé ?

— Mouais...

— Le plus probable.

— Nous retenons donc cette option : un transporteur régulier. Mais lequel ?

2

Journal de Lazare Masquet, mercredi 2 septembre 2015

Là, je sens que ça coince. On s'interroge du regard les uns les autres et réciproquement. Je fais l'innocent, les laisse poireauter, tourner en rond pendant que je calcule, de tête, le nombre approximatif de pages qu'il me reste à remplir pour boucler cette histoire. Les sociétés de fret routier qui

empruntent l'axe Ouagadougou-Lomé sont légion. J'essaie d'imaginer un raisonnement logique, un enchaînement de rencontres fortuites qui aboutisse à la solution. Pas évident, je risque de devoir y consacrer un chapitre entier pour un bricolage qui ne tiendra pas forcément la route. Allez, je vais leur donner un coup de main, ou ça risque de s'éterniser. Mais j'attends qu'il donnent leur langue au chat...

Hippolyte est le premier à s'énerver :

— Bon, ça va l'écrivain : tu connais la réponse et le mot de la fin, alors rends-toi utile !

— En deux mots et seize lettres.

Je propose.

— Fais pas chier !

Il me rabroue.

— Lolange-Transport.

J'avoue.

3

Tristan Lolange était une crapule. Haïtien, installé depuis plus de dix ans au Togo, il s'était associé avec un colonel des bérets rouges – la milice présidentielle – pour fonder la société Lolange-Transport. Fort de sa relation avec un galonné, il traitait son personnel en esclaves et ne reculait devant rien – coup bas, coup monté, coup fourré, coup tordu, coup de pied de l'âne, de pute, de poignard dans le dos et du père François – pour torpiller ses concurrents. Il en était arrivé à posséder une flotte de fourgons et semi-remorques qui sillonnaient les axes routiers reliant le port de Lomé à Ouagadougou, Niamey et Bamako. Et son affaire ayant pris de l'ampleur, il avait ouvert une antenne dans la capitale burkinabé.

En quelques occasions, il avait déjà traité avec Watex-SA. Il connaissait le gérant – un type qui se donnait des airs d’acteur égyptien et que, pour cette raison, il surnommait Omar Shariff – et savait que certains de ses chauffeurs lui revendaient parfois des lingots passés en contrebande. Il laissait faire et prélevait sa commission au passage – y’a pas de petits profits. Si l’un d’eux se faisait pincer, il jouerait l’honnête homme abusé.

Son portable personnel sonna, Tristan Lolange prit l’appel :

— Ah ! Bonjour Omar...

Son interlocuteur lui demanda s’il pouvait faire un saut au Goodyear Building.

— Là, maintenant, tout de suite ?

Oui, il était avec une personne, de passage à Lomé, qui tenait à faire sa connaissance. Non, ça ne pouvait pas attendre ni se régler sur un coup de bigo...

— Bien, j’arrive.

Jo Zammar exposa au haïtien le rôle qu’il lui destinait, la nature et la quantité de la marchandise. Tristan Lolange siffla entre ses dents :

— Kèt ! Une tonne deux !

L’affaire était tentante mais, comme disait un proverbe de chez lui : quand tu manges avec le diable il faut tenir la cuillère longue.

Le haïtien réclama des garanties, voulut couvrir ses arrières, demanda plus que ce qu’on lui offrait. Ils marchandèrent âprement – Jo Zammar n’était pas un enfant de cœur – et finirent par tomber d’accord. Ils convinrent d’un nom de code pour l’opération – Croix Rouge – et que l’expéditeur burkinabé se mettrait en contact avec Charles Kodjo, le représentant de Lolange-Transport à Ouagadougou.

Sidibé était allé acheter deux poulets – dans la maison du flic hospitalier, le menu s’imposait – et des bananes frites.

— Vous êtes invités...

Les quatre conjurés s’attablèrent, le gardien les accompagna sans se mêler à la conversation.

Au bout d’un temps employé à démembrer, déchiqueter, mastiquer et engloutir les gallinacés rôtis, une voix – celle de Lazare – s’éleva au-dessus du concert de mandibules.

— Nous connaissons le moyen de transport, l’itinéraire et – c’est une supposition – sommes informés de la date et l’heure de l’opération. Qu’est-ce qu’on fait ?

— Il faut...

La bouche pleine, le flic carnivore articula distinctement ces deux mots puis émit une série de sons indéfinissables, borborygmes et bruits de succion, cracha un os de volaille, clappa des lèvres, glouglouta un demi-litre de bière, s’étrangla, toussa, se rinça les amygdales, reprit sa respiration, fit claquer sa langue. Les autres convives renoncèrent à interpréter ces signaux sonores.

— Si je peux me permettre...

Otila Volcani était d’avis qu’Hippolyte s’adressa à son ministère de tutelle pour solliciter l’ouverture d’une enquête. Six paires d’yeux se focalisèrent sur le commissaire.

— Si nous étions en Suisse, peut-être...

Le flic repu avait retrouvé l’usage de la parole.

— ... mais nous sommes au Burkina Faso.

Et il considérait que les personnalités visées seraient aussitôt informées de la menace. Dans le meilleur des cas, si la procédure suivait son cours, elles auraient largement le temps de modifier leur plan et d’escamoter les pièces à conviction. Mais le plus probable était qu’elles maniganceraient pour que

l'affaire fût purement et simplement étouffée, les témoins et autres individus gênants neutralisés. Âme Ligwé concordait avec le point de vue du flic réaliste. Et Lazare, pesant ses mots, dit :

— Alors ?

— Alors...

Prononça le flic justicier.

— ... nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes.

— C'est peu.

Désespéra Otila.

— Mais mieux que rien.

Positiva Lazare.

— Je pourrais peut-être en tirer un papier pour le Reporter.

Se consola Âme.

— Mais pas avant que l'affaire soit bouclée.

Exigea le flic inflexible.

— D'accord, si vous me garantissez l'exclusivité.

Transigea la journaliste.

— Correct.

Concéda le flic conciliant.

— A présent...

Poursuivit le flic tacticien.

— ... il nous faut un plan : laissez-moi réfléchir.

Et il se mit au turbin.

Il cala d'abord confortablement son postérieur – fondement de toute vérité profonde – dans son gambergeoir favori – un quadrupède de bois sombre, grand format et pattes larges capable de résister au poids d'idées lourdes de sens. Réclama un café. Le but. Puis récapitula pour lui-même et en silence⁸. Ces préalables achevés, le processus cogitatoire proprement dit

8 Les lecteurs qui en éprouveraient eux aussi le besoin peuvent toujours reprendre le livre au début.

pouvait débiter. Il débuta. Le flic métaphysique ferma les yeux, s'absorbant dans ce qui constituait l'essence de son être : ses pensées. Il étudia, analysa, dialectisa, pesa le pour, pesa le contre – grimaça devant l'évidence que le contre l'emportait largement sur le pour –, remâcha, rumina, reformula, spécula, fit germer, laissa mûrir, tria, élimina – Platon, que j'ai bien connu, se plaisait à raconter le flic philosophe, écartait impitoyablement les doctrines et concepts défectueux, inadéquats ou périmés, les roulait en boule et les jetait dans une grande poubelle qu'il sortait le soir sur le seuil de sa caverne et récupérait le matin suivant après le passage des éboueurs –, il délibéra, sélectionna, opta, retint, combina, élaborait... Pour ceux qui le regardaient penser, le spectacle était fascinant. Derrière ses paupières closes, les globes oculaires du flic messianique roulaient, agités de spasmes. Les rouages de son cerveau tournant à plein régime cliquetaient. Ses méninges tourmentées, torturées, triturées se tordaient en mouvements convulsifs, surchauffaient, tendaient hyperboliquement vers un pic périlleux. Une fumée âcre mêlée de vapeur d'eau fusait de ses oreilles et ses naseaux, s'accumulant en nuage – en auréole, prétendirent certains – au dessus de son occiput glabre et luisant. Personne, dans l'assistance, ne mouftait. Tous étaient conscients de la gravité de l'instant, suspendus au tic-tac de l'horloge cérébrale du flic raisonnant. Et soudain la lumière se fit.

— Bon sang mais c'est bien sûr !

Désormais, tout était clair, limpide. Après la tempête sous son crâne, la mer était redevenue étale. Le flic rasséréné dit qu'il rendrait quelques visites dans les jours à venir, devrait s'assurer du concours de collaborateurs plus ou moins spontanément collaboratifs, et rassemblerait sa propre brigade d'intervention rapide.

— Et je compte sur toi, Lazare, pour m’amener tantôt ta taupe.

5

Bérénice vint le lendemain, accompagnée de ses chevaliers servants, Sam Nagaaré et Gilbert Ouango. Abou Laga avait décliné l’invitation. Il battait froid à Lazare, qui s’en battait l’œil :

— Qu’il reste à bouder dans son coin !

Hippolyte s’inclina devant la pressentie Mata Hari et salua sa garde.

— Bonne arrivée, mes amis.

Le commissaire suggéra que Lazare exposât d’abord à Bérénice la proposition qu’ils avaient à lui faire – après tout, c’était son idée – pendant qu’il s’entreprendrait avec Sam et Gilbert. Il entraîna l’informaticien et le vigile dans une autre pièce, laissant l’écrivain en tête à tête avec la sirène. Lazare alla droit au but. Elle réagit comme il l’avait prévu :

— Cafter mon boss ? T’es malade ou quoi !

La secrétaire scandalisée s’indignait, jouait la vertu outragée, refusait d’en entendre parler :

— Taupe, moi ? Ai-je une gueule de taupe ? M’as-tu bien regardée ?

Lui expliquer que le nabab de l’orpaillage était un sale type, un délinquant, n’ébranla pas sa détermination. La menace d’être accusée de complicité et d’escroquerie au 4-1-9 ouvrit une brèche dans sa défense mais ne suffit pas à emporter le morceau.

Lazare abattit son atout maître :

— Un lingot.

— Un lingot quoi ?

Demanda Bérénice.

— Un lingot pour toi, si ça marche.

Ça changeait tout ! Taupe certainement pas, mais espionne à la rigueur.

— Un lingot, c'est sûr ?

Lazare donna sa parole. Elle lui rit au nez. Hippolyte Soumbala revenait avec Sam et Gilbert, qui se marraient comme s'ils préparaient une bonne blague. L'écrivain laissa au commissaire le soin de confirmer les termes du marché qu'il venait de passer avec la sirène...

— Je t'abandonne ma Dame de Cœur.

... et regagna ses pénates. Il voulait se livrer à certaines recherches sur la toile : son intuition lui soufflait que la presse anglophone lui fournirait peut-être une explication à l'inquiétant silence de l'informateur d'Âme Ligwé.

6

Journal de Lazare Masquet, vendredi 4 septembre 2015

La source est tarie. Nasser Fetami ne dira plus rien. J'ai entré le nom de l'homme d'affaires libanais dans mon moteur de recherche et suis tombé sur un bref article, en page intérieure d'un tabloïd britannique, relatant le décès de celui-ci. Son corps a été repêché dans la Tamise. Scotland Yard suspecterait une mystérieuse et très belle créature rousse qui accompagnait la victime le soir de sa mort. La jeune femme est activement recherchée. Elle serait entrée en Grande-Bretagne quelques jours plus tôt, avec un passeport néerlandais au nom de Veronika Rilke, mais semble s'être évanouie dans la nature. Je transfère l'information au commissaire, assortie d'une autre que je suis seul à détenir : ne nous laissons pas abuser par la

chevelure rousse, c'est un leurre. Et la belle inconnue ne l'est pas pour les lecteurs de ce roman : ils l'ont déjà croisée plus haut, qui se prélassait à bord du yacht de Tony Zammar. Faudra se méfier de cette nana, elle pourrait nous jouer un mauvais tour.

7

Le colonel Boubacar Ba avait troqué son treillis pour un élégant costume bleu nuit et une cravate assortie piquée de petits pois blancs. Il remercia Otila Volcani de l'intérêt qu'elle portait à un secteur stratégique de l'économie burkinabé. Le militaire était ministre des mines et de l'énergie dans le gouvernement de transition. Il vanta les mérites du nouveau code minier, adopté fin juin, et les avantages substantiels que ne manqueraient pas d'en retirer le pays... dans la mesure où il serait appliqué, bien sûr, ce qui n'était pas gagné, reconnut-il. Convaincu que le sous-sol burkinabé détenait la clé de la croissance du pays, le ministre-colonel se montrait en revanche plus embarrassé qu'offensif sur la question de l'orpaillage. Les estimations concernant l'extraction artisanale de l'or variaient dans une fourchette de huit à une trentaine de tonnes – difficile d'être moins précis –, mais une seule tonne du métal doré était officiellement déclarée. D'ici quelques mois, assura le colonel-ministre, une commission *ad hoc* s'attaquerait au contrôle des permis d'exploitation accordés aux comptoirs, dont beaucoup, soupçonnait-on dans son administration, étaient caduques et n'avaient jamais été renouvelés. Et oui, la SOMIDA et son rival SAWAD'OR, entre autres, risquaient d'avoir des surprises. Quant aux centaines de milliers de personnes qui survivaient de l'orpaillage, et bien... euh... Le militaire-

ministre-de-transition prit une profonde inspiration et son courage à deux mains :

— L'amélioration des conditions de vie et de travail des mineurs artisanaux et de leurs familles représente, bien évidemment, une priorité et un défi pour les autorités en général et mes services en particulier qui, conscients de la complexité et l'ampleur de la tâche – sans pour autant en négliger l'urgence –, ont commandité une étude approfondie de la question qu'ils envisagent d'aborder avec le plus grand sérieux et dans un esprit de responsabilité...

Otila Volcani partit le lendemain pour Mandjako, en compagnie d'un photographe belge nommé Toé Peugeot.

8

Placer le mouchard qu'ils voulaient tester sous un bus et le récupérer à l'arrêt suivant ne présentait pas de grosses difficultés. Mais le Chinois tenait à y mettre les formes :

— Genre Mission Impossible, tu vois.

Le romancier abonda dans son sens. Le flic permissif laissa faire.

Ils se rendirent d'abord au Terminal routier de l'Est. Sam demanda au commissaire de garer sa voiture de service un peu plus loin et de l'attendre. Lazare voulait l'accompagner, l'informaticien refusa. Il s'était affublé de haillons, avait chaussé des lunettes noires et frappait le sol d'une canne blanche. Il recruta un vaurien venu vadrouiller autour d'eux pour lui servir de guide. Et chacun tenant l'une des extrémités d'un bout de ficelle, l'aveugle et le morveux partirent mendier du côté des autocars TSR, qui desservaient la ligne Ouagadougou-Tenkodogo-Cinkassé. Sébile en main, le Chinois s'adossa contre le bus. Son assistant jouait au rabatteur avec un

sérieux imperturbable. Au bout d'un moment, Sam l'envoya acheter à boire, fit tomber sa monnaie, se baissa pour la ramasser à tâtons et appliqua discrètement le mouchard sous le châssis du véhicule. Puis il reprit son poste et attendit le retour de son équipier pour regagner, l'un toujours guidant l'autre, l'endroit où patientaient le poulet et le plumitif. Le Chinois abandonna à son complice leur recette, la canne blanche, les lunettes et la sébile. Le gamin était aux anges...

— L'aveugle là, c'est trop génial !

... et se mit aussitôt en quête d'un partenaire de substitution.

Le flic prévoyant s'était procuré le mouchard quelques mois plus tôt, lors de son passage à Genève. Le vendeur lui avait fait l'article :

— Discret, étanche, se fixe aisément sur n'importe quelle surface métallique grâce à ses quatre aimants intégrés, envoie un SMS avec les coordonnées GPS de la cible toutes les cinq minutes.

Il eut aussi des arguments...

— Pour un budget raisonnable et avec un simple téléphone cellulaire vous pouvez "tracer" les déplacements de votre épouse ou de vos employés.

... qui incitaient le flic libertaire à envoyer paître le panégyriste de l'espionnage domestique. Mais le flic extralucide qui cohabitait en lui subodora que le gadget délateur trouverait, dans un avenir proche, l'occasion de se rendre utile. Et il se retint.

Il n'avait fallu que quelques minutes à Sam Nagaaré pour se familiariser avec le matériel.

Une fois le cafteur fixé à la cible, Hippolyte, Sam et Lazare prirent quelques kilomètres d'avance et attendirent, stationnés au bord de la route numéro 5, que l'autocar démarra.

— Il s'arrache.

L'informaticien montra l'écran de sa tablette : le mouchard, jusque-là en veilleuse, venait d'être réveillé par le départ du bus et leur envoyait un premier SMS avec ses coordonnées GPS. Le policeman et le story-conteur applaudirent. La géolocalisation fonctionnait. Ils pouvaient suivre la progression de leur cible. Hippolyte tourna la clé de contact. Pendant qu'ils roulaient, Sam testa toutes les fonctionnalités du traceur.

— C'est *niak* !

Ils passèrent à la seconde étape : la récupération du matériel.

A la requête du Chinois, le commissaire avait emprunté un uniforme au magasin poulaga. Sam l'enfila. Ils précédaient leur cible de quelques kilomètres et stoppèrent sur le bas-côté. Quand le bus arriva, un agent en tenue lui fit signe de se garer.

— Papiers du véhicule.

Le conducteur soupira, tendit les documents. Il y avait glissé un billet de mille francs – l'habitude. Le gardien de la paix l'invectiva :

— L'époque de Blaise le Voleur c'est fini, mon frère ! Je devrais te verbaliser pour tentative de corruption...

Le *busman* n'en croyait pas ses oreilles. Il bredouilla des excuses, reprit son billet. Sam avait du mal à garder son sérieux. Il devait inspecter l'état du véhicule, dit-il.

L'agent scrupuleux s'accroupit.

— Tes pneus commencent à être usés...

Le Chinois glissa la main sous le châssis et récupéra la petite boîte noire qu'il fit disparaître dans sa poche. L'agent bon enfant revint au conducteur :

— C'est bon pour cette fois, tu peux aller...

L'informaticien regagna la voiture :

— Mission accomplie.

Ils repartirent et filèrent sans plus s'arrêter jusqu'à Tenkodogo. Ils firent halte pour se restaurer. Entre deux coups de fourchette, le commissaire expliqua :

— De Ouagadougou à Tenkodogo, deux itinéraires sont possibles, mais il n'y a plus qu'une seule route entre Tenkodogo et la frontière togolaise. C'est donc sur cette portion du trajet que nous intercepterons les lingots.

— Et ?...

Sam supposa :

— ... on se plante au milieu de la route, on lève le bras, on siffle et le gros-cul s'arrête. Comme ça, facile ?

Lazare regarda alternativement Le Chinois et le commissaire.

Hippolyte dit :

— Non.

Et, pour la première fois, évoqua le joker qu'il gardait en réserve – mais sans en révéler la nature.

— C'est lui qui se chargera de stopper le fourgon. Nous autres, n'aurons qu'à cueillir ses occupants quand ils viendront se jeter dans nos bras... Si mon plan fonctionne, évidemment.

— Si... évidemment...

Admirent en chœur l'informaticien et le scribouillard. Ils n'étaient pas pleinement rassurés.

A plusieurs reprises, après Tenkodogo, le trio fit halte près d'un pont ou d'une passerelle. Le flic méthodique descendait de voiture, inspectait le terrain, et revenait à chaque fois insatisfait :

— L'ouvrage est trop important.

— Les premières habitations sont trop proches.

— La route est trop dégagée.

Un peu avant Lalgaye, enfin, le flic exigeant trouva ce qu'il cherchait : un pont, de dimensions modestes et constitué d'une

seule dalle de béton, enjambait le lit d'un cours d'eau dans une zone inhabitée – les maisons les plus proches étaient celles du hameau de Boulgou, deux kilomètres en amont – et des bouquets d'arbres, des deux côtés de la route, permettraient de dissimuler un véhicule. Hippolyte demanda à Sam de relever les coordonnées GPS du pont. Puis ils prirent le chemin du retour.

9

Le lendemain, Hippolyte Soumbala se rendit à la MACO, la prison centrale de Ouagadougou. L'homme qu'il voulait voir était un féticheur à la réputation sulfureuse. Les offres de service du charlatan allaient de la simple protection contre la malchance à l'envoûtement de personnes dont le demandeur souhaitait se venger ou obtenir des faveurs, en passant par les sortilèges garantissant une fortune rapide, le traitement de l'impuissance et de la stérilité. Il avait été arrêté pour avoir abusé d'une cliente venue le consulter, à la demande de son mari, car elle ne parvenait pas à lui donner d'enfant mâle.

— Bonjour Félix...

Félix Tiombo était immense. Aussi maigre que le commissaire était gros. Coiffé à la rasta, il avait le regard halluciné de ceux qui abusent des psychotropes – ce qui était probablement son cas.

— Je ne te serre pas la main...

Dit Hippolyte.

— ... simple question de prudence, hein !

L'autre le regardait, cherchant à deviner les intentions de l'officier de police. Il avait parfaitement saisi l'allusion : quelque temps avant son arrestation, le sorcier avait, de peu et par deux fois, échappé à un lynchage en règle par une foule qui

l'accusait d'avoir volé le sexe d'un jeune du quartier en lui serrant la main.

Il protesta :

— Ce sont des racontars, z'allez quand même pas gober ces salades, commissaire.

— Moi ? Ce n'est pas de moi qu'il s'agit... Mais j'ai sous la main un gars qui y croit dur comme fer, lui, à ces sornettes. Même qu'il t'accuse d'avoir castré son rejeton et jure de te faire la peau.

Ça n'annonçait rien de bon, le charlatan le sentait.

— Il a été arrêté ce matin, pour vol de moto...

Hippolyte laissa Félix mariner.

— Mon problème...

Continua-t-il.

— ... c'est qu'avec ces prisons surchargées, je risque de devoir le loger dans ta cellule...

Félix sursauta.

— Z'allez pas faire ça, mon commandant !

— Commissaire.

— Hein mon commissaire, z'allez pas faire ça ?

Le sorcier avait peur. Ses yeux fous roulaient, exorbités et bien au-delà de la vitesse autorisée.

— Il y aurait peut-être moyen de s'arranger...

— ...

— ... si tu acceptais de me rendre un petit service...

— ...

L'espoir et une trouille bleue se battaient en duel sur le visage du jeteur de sort.

— Tu connais Charles Kodjo, non ?

Ce n'était pas une question : le lendemain de l'interpellation de Félix Tiombo, un dénommé Kodjo Charles s'était présenté spontanément à la police pour témoigner en faveur du féticheur

incarcéré. Il se portait garant de tout ce qu'on voulait et était prêt à verser une caution pour qu'il soit aussitôt remis en liberté. La démarche du ci-devant Kodjo avait surpris l'inspecteur qui prit sa déposition. Il déclara que la décision n'était pas de son ressort et rajouta la pièce au dossier du marabout. Aux rubriques adresse et qualité, le témoin avait indiqué : Lolange-Transport, gérant.

Hippolyte exposa :

— J'ai besoin d'une lettre de recommandation pour un ami qui cherche un boulot de chauffeur.

10

Otila Volcani rentra de Mandjacko avec l'impression d'avoir en main tous les éléments de l'affaire et le plan de son futur rapport clair dans sa tête. Lors de son séjour, le site d'orpaillage tournait au ralenti : on était à la fin de la saison des pluies et les risques d'éboulement étaient maximums. Toé Peugeot, le photographe qui l'accompagnait, avait heureusement passé plusieurs mois sur le terrain et disposait d'un riche matériel iconographique.

— Je t'ai mis une sélection d'une quarantaine d'images sur une clé USB...

Ils étaient sur le chemin du retour. Otila fit défiler les photos sur l'écran de sa tablette.

Panoramique de la fourmière humaine au sol troué comme un gryère.

Un groupe de gamines assises en cercle, la plus âgée n'a pas quinze ans, elles concassent au marteau des morceaux de minerai posés sur des pierres plates.

Un adolescent entame sa descente dans un puits, lampe torche fixée à la tempe par un bandana, il est pieds nus, sans casque.

Plusieurs paires de tongs et de baskets en fin de course sont abandonnées autour d'un trou de mine – commentaire du photographe :

— Les *creuseurs* descendent pieds-nus. En cas d'éboulement, le nombre de paires de grolles retrouvées en surface permet d'estimer celui des victimes.

Le visage d'un mineur émerge seul de l'ombre d'une galerie, il est saisi dans le faisceau d'une torche, ses pupilles sont dilatées par le Tramadol.

Assis au bord d'un puits, un gamin actionne une plaque de zinc, comme un éventail, à l'embouchure d'un tuyau en PVC qui s'enfonce dans l'ombre – légende : « *un "ventileur" : ils sont deux en surface, qui se relaient pour renouveler, un tout petit peu, l'air au fond du trou* ».

Gros plan sur les mains d'une femme en train de lessiver la farine sur une rampe de lavage.

Un orpailleur penché sur sa bâteau.

Le même, armé d'un chalumeau, chauffe un liquide argenté – légende : « *le mercure s'évapore, le mineur inhale sa ration de métal lourd, l'or reste au fond du plat* ».

Un portrait de Salif Boudo posant devant le comptoir de la SOMIDA, sa balance tenue entre le pouce et l'index.

Un groupe d'orpailleurs : ils sont assis au bord d'un trou et mangent dans le même plat posé par terre.

Une femme marche, une bassine sur la tête, sur un chemin bordé de puits de mine.

Des poissons flottent le ventre en l'air dans un marigot d'eau boueuse – légende : « *Les rejets toxiques détruisent toute vie dans les mares et cours d'eau voisins* ».

...

Ils arrivèrent à Ouagadougou en fin d'après-midi.

A l'hôtel, Otila Volcani prit l'ascenseur en même temps qu'un groupe de businessmen, qui s'arrêtèrent comme elle au deuxième étage, et qu'une superbe blonde platinée – robe de soirée pourpre décolletée devant jusqu'au nombril, audacieusement dénudée derrière et fendue latéralement du bas en haut de la cuisse gauche –, qui continua.

— Tape-à-l'œil !

Mais la suisseesse en crevait de jalousie.

Elle déposa sa valise dans la chambre 212, ne la défit pas, prit une douche, se changea et redescendit dans le hall d'accueil où l'attendait Lazare.

— Où Lazare aurait dû m'attendre.

Corrigea-t-elle en constatant qu'il avait disparu.

Ce n'était pas plus mal : Otila pourrait jouir sans entrave de sa dernière nuit dans la patrie des hommes intègres – elle pourrait témoigner qu'elle en avait connu un.

11

*Journal de Lazare Masquet, nuit du lundi 14 au mardi 15
septembre 2015*

Je repère la blonde somptueuse qui ressort de l'ascenseur et se dirige vers la réception. Je vais tranquillement m'accouder au comptoir, comme si j'attendais mon tour. Elle demande une chambre au deuxième étage, s'inscrit sous le nom de Valeria Romani, de nationalité italienne. Je la file quand elle sort. Elle va dîner dans un restaurant de spécialités libanaises. J'entre sur ses talons et commande un plat de falafel. Elle ne m'a pas repéré. De retour à l'hôtel, elle grimpe directement à sa

chambre. Je me planque dans un placard à balai. Par la porte entrouverte, j'ai une vue en enfilade sur le couloir du deuxième étage. L'attente risque d'être longue, mais j'ai emporté de la lecture et me plonge – d'un œil seulement – dans "Si par une nuit d'hiver un voyageur", roman d'Italo Calvino que j'ai déjà lu et relis sans me lasser, en prenant les chapitres dans un désordre aléatoire, à reculons, à contre-sens et à rebrousse poil, de bas en haut et en partant de la gauche, sans respecter la ponctuation ni la priorité à droite.

On est déjà le jour suivant depuis deux bonnes heures quand l'ensorcelante en fourreau fendu se glisse hors de sa chambre. A chacun de ses pas, la robe s'ouvre sur une jambe interminable. Sans bruit, elle se penche pour coller son oreille à la porte 212. Son mouvement découvre un sein que j'aimerais observer de plus près. Je me penche en avant pour mieux voir. L'inquiétante beauté se fige. Je retiens ma respiration. Elle revient à la serrure. Glisse une carte de crédit dans la fente de la lourde, qui s'ouvre sans protester. Le bras droit de la prédatrice à crinière d'or est prolongé d'un Magnum maousse augmenté du silencieux assorti. Elle écoute, immobile. Pas un bruit. Rassurée, elle pousse tout doucement le battant, qui pivote sur ses gonds.

Otila n'est pas là et ne rentrera pas de la nuit : je le sais mais pas elle. J'entends Valeria Romani, alias Veronika Rilke, alias Vera Renczi pousser un juron étouffé. J'attends qu'elle ait regagné sa chambre pour fermer mon livre et sortir de ma cachette.

Après s'être tant et tant mélangés, ils eurent quelque peine à faire le tri et remettre de l'ordre dans les membres de l'un et de

l'autre. Alors qu'ils pensaient y être parvenus, ils retrouvèrent un sein d'Otila qui traînait encore dans la main d'Hippolyte. Il le lui rendit, mais le compte n'y était toujours pas et un check-up rapide établit que le majeur droit de la suisse était porté manquant. Ils le cherchèrent ensemble : entre les draps, sous l'oreiller, à côté du lit... Jusqu'à ce qu'Otila se souvint qu'elle l'avait oublié dans l'anus de son partenaire et le récupéra délicatement. Ils renoncèrent en revanche à isoler, dans les effluves qui saturaient la chambre, le parfum de l'eau de toilette, les phéromones mâles des femelles : l'eau du bain reconnaîtrait les siens.

Vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis qu'Otila Volcani, après y avoir déposé ses bagages, avait quitté sa chambre d'hôtel et rejoint Hippolyte Soumbala. Ils étaient passés aux actes sans tarder. Elle lui fit le coucou suisse, un truc qui ne payait pas de mine mais arrivait à ses fins avec une précision toute helvétique chaque douze coups de balancier. Il l'encorna comme un rhino-féroce. Otila avait beaucoup voyagé, elle lui enseigna la brouette balinaise. Le flic priapique lui rendit la politesse avec l'étalon renversé et elle adora chevaucher cette masse de chair mouvante, la crainte de se voir désarçonnée et inexorablement écrasée sous elle ajoutait encore au piquant de la chose. Ils se permirent ensuite quelques amuse-gueule : Otila avait un petit creux qu'elle combla avec un bout de poulet tandis que le commissaire se révélait un virtuose aussi bien en *moré*, *dioula* que *foufouldé*, les trois langues les plus pratiquées du pays. Ce n'était qu'un début et la petite aiguille achevait son deuxième tour de cadran quand ils interrompirent leurs ébats. Il faisait nuit à l'heure où ils émergèrent de la douche. Le vol d'Otila décollait dans trois plombs. Sidibé s'étant opportunément chargé de récupérer les

bagages de la suisse, ils se rendirent directement à l'aéroport, où Lazare les rejoignit.

13

Journal de Lazare Masquet, mardi 15 septembre 2015

Après ma longue planque nocturne, je roupille une bonne partie de la matinée. Un appel de Bérénice me réveille. Elle ne parvient pas à joindre le commissaire, qui a coupé son portable. La taupe signale des échanges téléphoniques entre Amada Dinko et Lolange-Transport. L'expression "Croix Rouge" revient comme un nom de code dans leurs conversations. Il a également été question d'un "bahut" qui serait "à quai" et n'attendrait plus que sa "cargaison". Je lui dis que je transmettrai à Hippolyte et qu'elle me manque. Elle raccroche.

J'arrive à l'aéroport vers vingt heures.

Je vois la suisse et le flic comblés traverser le hall et se diriger vers le comptoir d'Air France. Je suis sur le point de les rejoindre quand une vamp bardée de piercings – pantalon de cuir moulant et débardeur minimal sans rien dessous –, le crâne partagé par une haie capillaire vert fluo abondamment gélifiée fait son apparition. Le costume a changé mais cette silhouette, ces yeux... je ne peux m'y méprendre. La verdoyante cloutée balaie l'espace d'un regard circulaire. Elle n'a pas de bagage et semble chercher quelqu'un. Je saisis le commissaire par le bras, montre la poule à crête menthe à l'eau, lui glisse quelques mots à l'oreille en évitant de me faire entendre d'Otila – pas besoin de l'affoler. Hippolyte acquiesce. S'excuse :

— Je reviens tout de suite.

J'escorte la suisse jusqu'à l'enregistrement. Du coin de l'œil, je surveille les déplacements de la rockeuse sublime et

vois le commissaire parler avec un agent – douanier ou policier, je ne sais pas. Il lui désigne la multi-percée à huppe gazon pétant. Elle a glissé la main droite dans son sac à main et semble hésiter. Hippolyte nous rejoint. L’uniformé a rameuté un collègue, tous deux se dirigent vers la déesse à clous et l’abordent poliment. Ils doivent lui demander ses papiers car elle leur tend un passeport. Ils prennent leur temps pour examiner l’identifiant et l’identifiée. Otila présente le sien, de passeport, au guichet de l’immigration. La contrôlée bluffante récupère sa pièce d’identité des mains des contrôleurs bluffés. L’amante sur le départ adresse un signe de la main à l’amant resté sur le quai et disparaît dans le couloir qui mène à la salle d’embarquement. La ravageuse à plumet émeraude a un geste de dépit – c’est du moins mon impression. Elle tourne les talons et se dirige vers la sortie. Hippolyte retourne vers les deux agents. Ils échangent quelques mots. Il leur glisse un billet. Ils se serrent la main. Le flic agacé reviens vers moi :

— Elle ne s’appelle pas Valéria Romani, où es-tu allé chercher ça ? Son nom est Vicky Rubstone, elle est américaine.

Chapitre IX

1

Charles Kodjo puait. Le gérant de Lolange-Transport avait la quarantaine, des cernes sous les yeux, une gueule de bouledogue et dégageait une odeur nauséabonde. Il jaugea son visiteur par l'ouverture du guichet. La référence au féticheur emprisonné emporta sa décision. Il fit signe à Achille Yibotàbo de le suivre jusqu'à son bureau.

— Qu'est-ce qui schlingue comme ça ?

Se demandait le boiteux.

Deux semaines plus tôt, quand Charles Kodjo s'était rendu chez son marabout attiré, personne ne s'était retourné sur son passage en se pinçant le nez. Félix Tiombo le reçut dans son antre, un capharnaüm éclairé par des bougies où se côtoyaient crânes et ossements d'animaux, peaux de serpent, cauris, flacons, fioles et bouteilles remplis de mixtures inquiétantes. Ils s'assirent sur une natte qui occupait le centre de la pièce. Le visiteur expliqua qu'il allait devoir traiter une affaire délicate et souhaitait mettre les esprits de son côté. Le sorcier avait justement dans ses bocaux un onguent aux vertus extraordinaires. Il ordonna au patient de se dévêtir et l'enduisit de son baume magique. Quand il eut terminé, l'envoûteur invita son client à se rhabiller et l'assura :

— Va mon ami, tu es protégé contre le mauvais sort et la chance te sourira.

Il empocha l'argent de la consultation et dit à Charles Kodjo de revenir le voir dans trois jours, pour la phase terminale du traitement : il éliminerait alors le reliquat de crème de perlimpinpin à l'aide d'une décoction de plantes sacrées.

— Mais attention !

Le charlatan ferma les yeux et mima une imposition des mains pour donner plus de poids à ses paroles :

— Tu ne laveras nulle partie de ton corps aussi longtemps que je n’aurai, moi-même, procédé à sa purification. Sous aucun prétexte, tu m’entends ! Si tu enfreins cet ordre, je ne pourrai plus rien pour toi.

Le surlendemain, Félix Tiombo fut incarcéré. Et Charles Kodjo demeurait interdit d’ablutions.

En essayant de faire abstraction des remugles, Achille raconta qu’il avait partagé la cellule du marabout et venait d’être relaxé.

— Et lui...

Voulut savoir le gérant de Lolange-Transport.

— ... vont-ils bientôt le libérer ?

Achille n’en avait pas la moindre idée et s’en déclara sincèrement désolé. Puis il exhiba la lettre extorquée par le commissaire au féticheur. Aucun candidat se présentant à un entretien d’embauche ne se serait prévalu d’un tel document auprès d’une entreprise respectable. Mais Lolange-Transport était tout sauf une entreprise respectable et la bafouille du charlatan pesa son comptant de recommandation. Charles Kodjo déclara les références du postulant recevables, mais il n’avait, pour l’instant, aucun poste de conducteur vacant. Qu’Achille laisse un numéro où le joindre : on le rappellerait en cas de besoin.

Sitôt hors du bureau, l’ex-orpailleur, ex-délinquant et nouvel aspirant chauffeur routier emplît ses poumons d’air saturé de poussière et de gaz d’échappements – après l’atmosphère fétide du bureau, cela lui fit l’effet d’une bouffée d’oxygène – et courut rendre compte au flic machiavélique du résultat de l’entrevue.

A l’autre bout de la capitale, le putsch était en route.

Il était quatorze heures et des broutilles, ce mercredi 16 septembre 2015, et les ministres prenaient place autour de l'autel des retrouvailles hebdomadaires quand un bruit de bottes dans le couloir suspendit les coutumiers échanges de plaisanteries. La porte s'ouvrit à la volée et un groupe de Rangers Sacrement Patibulaires fit irruption dans la salle du conseil. Moment de confusion. Des exclamations fusèrent, des murmures, des protestations indignées quoique modérément virulentes. Pas de panique parmi les civils : c'était presque devenu une habitude, chez les bidasses de cette unité, d'entrer dans le bureau présidentiel ou d'intervenir lors des rituelles coteries ministérielles sans y être invités.

— Le gouvernement de transition est dissout...

Déclara le gradé qui commandait le peloton.

— ... vous êtes relevés de vos fonctions.

Nouvelles protestations, expressions désapprobatrices voire de franche réprobation. Ils exagéraient ! Mais personne n'était vraiment surpris : à l'approche de l'échéance électorale, ça leur pendait au nez.

L'officier ajouta :

— Messieurs, je vais vous demander de quitter la pièce.

Les messieurs en question manifestèrent une fois de plus leur mécontentement. Poliment, sans geste brusque qui risqua de passer pour un mouvement de désobéissance caractérisée. Puis s'exécutèrent. Ils ramassèrent leurs batteries de téléphones portables, rangèrent leurs ordinateurs, leurs stylos, leurs documents et se dirigèrent vers la sortie.

Le sergent Souleymane Djerma veillait à la porte :

— Non, Monsieur le Président, pas vous, ni vous mon général, vous restez là...

Michel Kafando, le président de l'autorité de transition et le général Yacouba Isaac Zida, son premier ministre, râlerent mais obtempérèrent.

En ville, la rumeur commençait à se répandre : un coup d'état était en cours au Palais de Kossyam.

Un peu après quinze heures, on sut que le président et le premier ministre étaient retenus par les mutins du Réservoir de Sbires en Pétard. Mais aucune annonce n'était encore venue officialiser le putsch. Sur les réseaux sociaux, des messages appelant à la mobilisation citoyenne se mirent à circuler à la vitesse d'un feu de brousse et des centaines de jeunes qui s'étaient rassemblés sur la place de la Révolution marchèrent en direction du Palais présidentiel.

3

Fin d'après-midi. Le sergent Souleymane Djerma prit place à côté du chauffeur dans la voiture de tête, le soldat de première classe Sylvère Kam grimpa sur la plate-forme arrière du pick-up de queue. Le convoi démarra. Direction le centre ville. Il avait pour mission de disperser les rassemblements. Les armes étaient chargées à balles réelles, les sommations optionnelles. Au rond-point de la Patte d'Oie, des manifestants érigeaient des barricades de pierres et de branchages, des pneus enflammés obstruaient la chaussée. Les militaires sautèrent à terre et se ruèrent sus aux civils qui s'égaillèrent dans toutes les directions. Sylvère Kam et deux autres troufions prirent en chasse une paire de jeunes militants qui avait tardé à déguerpir.

4

Sam Nagaaré était descendu dans la rue sitôt reçus les premiers messages appelant à la mobilisation. Il envoya un SMS à Gilbert Ouango. Le vigile abandonna son poste séance tenante et le rejoignit : en dépit des doutes qu'il nourrissait à l'égard du gouvernement de transition et l'issue du processus électoral, il n'était pas question de laisser des militaires ou quelqu'autre suppôt de Blaise le Déchu s'emparer du pouvoir. L'informaticien et le vigile déserteur se joignirent à une troupe improvisée qui marchait en direction de la Patte d'Oie et se renforçait à chaque instant de jeunes gars en colère. Au rond-point, des résistants avaient déjà commencé à rassembler tout ce qui leur tombait sous la main – pierres, branches, vieux meubles, planches, bidons, pneus... – et l'entassaient sur le bitume dans l'espoir d'entraver les déplacements de véhicules militaires.

Le Chinois et Gilbert venaient d'arroser de gas-oil un empilement de vieux pneumatiques et Sam s'apprêtait à y mettre le feu quand la patrouille déboula. Ils ne la virent venir qu'au dernier moment.

— On se taille.

Gilbert ne se le fit pas dire deux fois. Sam s'attarda :

— Saloperie de briquet !

Il ne voulait pas s'allumer.

Puis la flamme jaillit, se propagea au bûcher, et l'informaticien détalla.

Une centaine de mètres en terrain découvert les séparait des premières habitations entre lesquelles ils pourraient se faufiler pour tenter d'échapper à leurs poursuivants. Gilbert cavalait, persuadé que Sam était derrière. Il s'engouffra dans une courée, escalada un mur, se retrouva dans une ruelle ensablée, s'arrêta pour reprendre haleine. Son alter ego ne l'avait pas suivi. Il fit

un détour en rasant les murs et revint sur ses pas. Trois militaires s'acharnaient sur le Chinois, recroquevillé sur le sol, qui tentait de protéger sa tête entre ses bras. Deux soldats avaient défait leur ceinturon et cravachaient leur victime. Le troisième, un géant qui cognait comme s'il assouvissait une vengeance personnelle, lui balança un cou de crosse qui dû faire mouche, car Sam cessa de crier. Les brutes se défoulèrent encore un peu sur le corps inerte – coups de grolle et de ceinture – puis regagnèrent leur véhicule. Gilbert se précipita vers son ami :

— Sam, putain, Sam dis quelque chose.

5

Sa Majesté des orpailleurs n'était pas dans le secret du putsch. Il le dit à Jo Zammar quand celui-ci l'appela. Il n'en savait guère plus que ce que la rumeur colportait : un coup d'état était en cours, à l'initiative du Regroupement des Spadassins Prépotents. Le reste de l'armée demeurait dans l'expectative. Il n'y avait eu aucune déclaration, aucun communiqué des mutins. Bien sûr, Amada Dinko allait tâcher de joindre le général, mais il devait être fort pris.

— Je vais essayer de mon côté...

Dit le libanais.

— ... on se tient au courant.

Ils raccrochèrent.

Jo réussit à sa troisième tentative :

— Allô, mon général...

Il s'attendait à parler à un homme exalté, pris dans le feu de l'action. Il trouva le patron des Robocops Sans Pitié passablement désabusé, donnant l'impression qu'il ne contrôlait pas la situation et se contentait d'y réagir au coup par

coup. Diendéré recommanda à Jo Zammar de se tenir prêt à lancer l'opération Croix Rouge à tout moment et d'attendre son signal : il ne pouvait en dire plus, tout dépendrait de la tournure que prendraient les événements.

6

Sitôt reçu le SOS de Gilbert Ouango, le commissaire sauta dans son Hippomobile. Sam avait repris conscience quand le flic secourable arriva à la Patte d'Oie. Le Chinois était mal en point mais sa vie ne semblait pas en danger. Ils l'allongèrent sur le siège arrière.

De retour à Dapoya, Hippolyte convoqua un médecin du quartier, qui se fit tirer l'oreille.

— Et votre serment d'Hippocrate, docteur ? Faut-il que je vienne botter l'endroit où vous le mettez ?

Le ton du commissaire effraya le toubib plus que l'éventualité d'une rencontre avec des Rottweillers Séditieux en Patrouille.

— C'est bon, j'arrive.

Il diagnostiqua de vilaines plaies au cuir chevelu – quelques points de suture seraient nécessaires et il conseillait de passer une radio – et des hématomes sur tout le corps, mais apparemment rien de cassé. L'œil gauche du Chinois l'inquiétait, il était totalement fermé par un énorme coquard, mais le toubib ne pouvait se prononcer :

— Une compresse et des glaçons, on verra quand ça aura désenflé.

Il désinfecta les plaies, plaça quelques agrafes, pansa, promit de repasser le lendemain. Il venait à peine de sortir quand le téléphone du tabassé timbra.

Gilbert prit la communication et prévint à la cantonade :

— C'est Bérénice...

Elle débarqua en ouragan moins d'une demi-heure plus tard. Elle était venue de Goughin par la route la plus courte, sans se préoccuper des mauvaises rencontres qu'elle aurait pu faire en chemin. Lazare, arrivé dans l'intervalle, fut le premier à se faire engueuler. Mais tous en prirent pour leur grade. Hippolyte inclus :

— Vous pouviez pas faire attention à lui ! Bande de cons : vous m'avez fait peur...

Elle étreignit Sam et Gilbert sans se préoccuper des cris de douleur du blessé.

Lazare en éprouva un petit pincement au cœur, en même temps que l'impression de découvrir une sirène plus sympathique que celle qu'il connaissait jusqu'alors.

Un peu plus tard, Hippolyte alluma la télévision, essaya plusieurs canaux : rien. Même topo avec la radio. La plupart des médias et même la télévision nationale avaient cessé d'émettre, ou passaient des films et de la musique déconnectés de l'actualité. Les seules informations disponibles sur le putsch transitaient par les réseaux sociaux.

7

Journal de Lazare Masquet, jeudi 17 septembre 2015

Nous avons tous passé la nuit chez Hippolyte. Bérénice au chevet de Sam. Le commissaire, Gilbert et moi nous relayant aux nouvelles. Ce matin, l'œil bâbord du Chinois est entrouvert. Pas beaucoup, mais assez pour convaincre son propriétaire qu'il n'est pas borgne.

A sept heures dix-huit, le lieutenant-colonel Mamadou Bamba, en treillis, apparaît à l'écran de la TV nationale. Il

rajuste ses lunettes – elles lui font un air de batracien –, regarde les feuillets posés devant lui, lit le premier communiqué officiel du flambant neuf Conseil National pour la Démocratie : « *Aujourd’hui, les forces patriotiques et démocratiques alliant toutes les composantes de la nation (...) ont décidé de mettre un terme au régime déviant de la transition. Et patati et patata.* »

Un peu plus tard, on apprend que les putschistes ont décrété le couvre-feu, fermé les frontières et désigné un nouveau chef d’État : le général Gilbert Diendéré.

En ville, les commerces sont fermés, les rues presque désertes.

Dans l’après-midi, la sirène fait un saut chez Félicité Yop – elle crèche à deux rues du commissaire. Je l’accompagne. Son opulente amie nous raconte qu’elle a reçu la visite du Docteur. Il était resté fidèle au président déchu et, depuis la veille, reprend du poil de la bête. Toujours serviable, dame Félicité s’est occupé de lui bien, bien, bien. Il lui a donné dix mille, a dit merci et que Blaise serait bientôt de retour. Félicité s’en est félicité.

8

Depuis la veille, Âme Ligwé ne dormait plus. Elle courait du Palais de Kosyam à l’état-major de l’armée, des rassemblements spontanés place de la Nation aux barricades dressées à la Patte d’Oie, Tampouy ou Wemtenga. Elle s’époumonait en appels. Harcelait sa liste de contacts. Rédigeait des communiqués. Hippolyte tentait de garder le contact avec la journaliste. « *Les forces patriotiques et démocratiques alliant toutes les composantes de la nation* » se résumaient, lui dit-elle, au seul Ramassis des Spahis

Populocides. Entre la haute hiérarchie militaire et les rebelles, les discussions s'étaient poursuivies toute la nuit, sans résultat. Aucune autre unité ne s'était jointe aux mutins et, estimait Âme Ligwé, une grande confusion régnait dans le camp des Rantanplans Spoliateurs du Peuple. Elle pensait que le général Diendéré n'avait accepté qu'à contrecœur les responsabilités octroyées par le Conseil national pour la démocratie. L'opposition tentait de s'organiser. Les patrouilles de Reîtres Sérial Putschistes dispersaient les manifestants à l'arme automatique et l'on comptait déjà de nombreuses victimes civiles.

Ces données entrées dans l'Hippo-processeur, la machine cérébrale, dont les lecteurs ont eu un aperçu au chapitre précédent, passa automatiquement en mode "analyse accélérée". Elle confronta les informations récentes à celles du dossier intitulé "Opération Croix-Rouge" et imprima ses déductions – un téléscripneur était reliée au cerveau du flic cybernétique par une connexion sans-fil. Elles se résumaient à deux cas de figure que le commissaire lut à haute voix :

— Un : le coup d'état réussit, Blaise remonte sur le trône et l'or n'a plus de raison de quitter le pays.

Lazare ne voulait pas en entendre parler : le dénouement qu'il envisageait à son roman serait tombé à l'eau.

— Deux : le coup d'état échoue, l'exfiltration des lingots devient plus urgente que jamais, l'opération est lancée dès que l'échec des putschistes devient patent et avant que la situation retourne à la normale, pour profiter de la pagaille régnante. Autrement dit, dans les jours, peut-être les heures, qui viennent.

Il devenait urgent, pour que le plan du flic homérique eût quelque chance de réussir, d'introduire son cheval de Troie chez l'adversaire. Hippolyte appela le tendron d'Achille.

Dimanche revêtit sa tenue de combat – celle qui ne laissait rien ignorer de son anatomie tout en suscitant une irrésistible envie d’en savoir davantage. Et alla rôder aux abords de Lolange-Transport. Ouagadougou était une ville morte dont les habitants, ceux qui n’étaient pas descendus crier leur colère à la Patte d’Oie, se terraient chez eux. La petite *go* frappa trois coups au portail du transporteur et attendit. Un chauffeur entrouvrit prudemment un battant des lourdes portes métalliques.

— Ouais ?

L’expression peu amène de son visage changea quand il découvrit une fille – et quelle fille ! –, seule et qui lui souriait.

— Bonsoir mon frère.

Minauda la gazelle.

— Bonsoir ma sœur, qu’est-ce qui t’amène, comme ça, en pleine nuit ?

Dimanche s’était adossée au portail.

— Je voulais demander...

— Dis-moi, chérie, dis-moi tout.

Dimanche expliqua qu’elle devait se rendre à Lomé pour les funérailles d’une grand-mère et qu’elle avait entendu dire que le camion là, il faisait le voyage bientôt et elle se demandait si... Elle s’était insensiblement rapprochée de l’homme qui regardait l’appât avec une envie manifeste d’y mordre à pleines dents. Elle l’enveloppait de son parfum, joua avec les boutons de sa chemise.

— Tu as l’air gentil mon frère, vraiment, tu me rendrais beaucoup service...

Il posa une main, puis deux sur les hanches de Dimanche.

— Moi, je voudrais bien t’emmener...

Ce n’était pas du toc !

— Mais là...

Il s’excusa.

— ... le boss en fait toute une affaire. Comme si on allait nous confier un trésor. Il nous a même interdit de sortir et confisqué nos téléphones.

— C’est dommage...

Dimanche se tortillait contre le chauffeur, elle ne semblait pas du tout pressée de partir.

— Vraiment dommage...

Le désir de l’homme commençait à prendre des proportions encombrantes.

— T’habites où ?

— Là...

Elle fit un geste vague.

— ... juste à côté.

— Seule ?

— Tu veux visiter ?

Le chauffeur ne contrôlait plus ses paluches, qui exploraient la jouvencelle sous toutes les coutures.

— J’ai pas le droit de quitter... de garde... si le boss...

— Oui, je comprends... je voudrais pas... dommage... vraiment vraiment dommage...

— C’est à côté, tu dis ?

— Juste là.

Le chauffeur capitula :

— Pas longtemps alors.

La chambre se trouvait dans une courée voisine. Elle était éclairée par une unique ampoule suspendue au plafond. Dimanche brancha le ventilateur :

— Tu veux Brakina ou Fanta ?

Le chauffeur était pressé d'en venir à l'essentiel mais elle se dégagea :

— Faut que j'aïlle me soulager...

Elle eut une mimique qui ne laissait planer aucun doute sur l'urgence de la chose.

— ... j'en ai pour une minute.

— Brakina alors, mais fais vite.

Il ronflait déjà quand elle revint des toilettes : le commissaire n'avait pas lésiné sur le somnifère. Elle l'appela. Il déboula un quart d'heure plus tard. Ficela et bâillonna soigneusement le chauffeur endormi. Le porta jusque dans le coffre de sa voiture. Régla à Dimanche le prix de sa prestation, la location de la chambre qu'elle avait négociée avec un consœur, et assortit l'enveloppe d'une généreuse gratification. Il venait de prendre un pion à l'ennemi.

10

Neb Kodjo, le second chauffeur de Lolange-Transport, était le frère cadet du gérant. Il ouvrit un œil, consulta sa montre : six heures trente. On était le vendredi 18 septembre. Il s'étira. Impression d'avoir bien dormi, parasitée par un vague sentiment de culpabilité. Il se demanda pourquoi Lassane, son binôme, ne l'avait pas réveillé pour prendre son tour de garde. Il sortit dans la cour. Personne. Il appela son collègue, n'obtint pas de réponse, alla jusqu'au portail, remarqua qu'il n'était pas verrouillé de l'intérieur. Il s'avança dans la rue, poussa jusqu'au kiosque où ils prenaient leur café : fermé. Depuis que les militaires avaient décrété le couvre-feu, Ouagadougou était en état d'hibernation.

Les deux routiers étaient arrivés de Lomé l'avant-veille du coup d'état, au volant d'un fourgon bâché. C'était un douze

tonnes, quatre essieux. "Dieu Merci" était peint en lettres vertes au-dessus du pare-brise – suffisamment œcuménique pour ne heurter la sensibilité d’aucun des conducteurs, de quelque confession qu’ils fussent. Suivant les instructions communiquées par Tristan Lolange, Charles Kodjo avait mis sous clé leurs téléphones portables et ordonné aux chauffeurs de ne pas quitter l’enceinte de l’entreprise – une cour fermée par un haut portail métallique, un bureau, deux pièces qui servaient de chambres aux routiers de passage, une douche, des toilettes. Le vigile habituel avait été mis en congé pour quelques jours et les chauffeurs assureraient la garde de nuit, à tour de rôle. Neb et son collègue protestèrent.

Le gérant n’y pouvait rien :

— Ordre du Big Boss.

Depuis, ils tuaient le temps, à coups de télé et de parties de cartes, sans parvenir à l’achever.

Mais où pouvait donc être passé Lassane ? A un certain moment de la nuit, dans un coin de son sommeil, Neb avait entendu son coéquipier parler avec quelqu’un, à l’entrée de la cour. Une discussion à voix basse, rien d’une dispute. Il n’y avait pas prêté attention, s’était tourné sur le côté et aussitôt rendormi. Son frère arriva un peu plus tard. Neb constata qu’il cocotait de plus en plus : ça devenait franchement irrespirable. Le cadet informa son aîné de la disparition de Lassane.

— Yèèèè ?!!!

Le fétide gérant se désespéra : après l’arrestation de son marabout attitré, il ne manquait plus que ça !

Le téléphone sonna :

— Opération Croix Rouge imminente.

Tristan Lolange lui demandait de tenir son équipe en alerte. Charles Kodjo ne dit rien de la disparition d’un des chauffeurs.

Le téléphone sonna de nouveau :

— Opération Croix Rouge imminente.

Amada Dinko tenait à s'assurer que tout était en ordre. Encore une fois, Charles Kodjo ne parla pas du chauffeur manquant.

Dès qu'il eut raccroché, il appela Achille :

— Toujours intéressé par le boulot ?

— Bien sûr.

— T'es disponible, tout de suite, immédiatement ?

Il l'était.

— Alors, t'es embauché. Prends du linge de rechange pour quelques jours et débrouille-toi pour être au garage avant midi.

En arrivant chez Lolange-Transport, Achille apprit qu'il serait consigné jusqu'à nouvel ordre et dormirait sur place. On lui confisqua son téléphone portable – il le récupérerait au retour. Le mouchard que lui avait confié le commissaire était caché dans son sac de voyage, entre deux chemises, trois caleçons et un pantalon de rechange.

11

La maison d'Hippolyte Soumbala était devenue le quartier général des conjurés, qui s'y étaient établis à demeure. Sam se remettait de sa raclée. Bérénice passait prendre de ses nouvelles mais n'en avait plus de la SOMIDA. Lazare et Gilbert cuisinaient à tour de rôle. Sidibé veillait sur le prisonnier, lui portait à boire et à manger.

A son réveil, le chauffeur de Lolange-Transport s'était retrouvé menotté et enfermé dans une pièce sans fenêtre. Il appela. La porte ne tarda pas à s'ouvrir. Un officier monumental, pistolet ostensiblement glissé dans la ceinture, entra. Il lui promit que sa détention serait de courte durée et qu'il avait tout intérêt à se tenir tranquille.

— Et maintenant, mon bonhomme, tu vas gentiment répondre à mes questions...

Le kidnappé n’y voyait pas d’inconvénient. Il déclara que son binôme et lui-même étaient arrivés de Lomé le lundi précédent et reprendraient sûrement bientôt la route.

— Mais avec les trousions dans la rue, comment savoir...

Quant à leur prochaine cargaison :

— Pfff... aucune idée.

— Tu tiens vraiment à me mettre en colère ?

— Mais ça doit être un truc pas clair, vu que le patron nous a interdit de sortir et piqué nos bigophones.

— Ouais...

Ça expliquait pourquoi, depuis son embauche, il était sans nouvelle d’Achille.

— Prends ton mal en patience, mon bonhomme...

Le commissaire se radoucit :

— ... et dis-toi que tu as de la chance d’être ici plutôt qu’avec ton collègue, qui risque de sérieux ennuis.

Il laissa le routier se morfondre et s’en fut demander à l’informaticien convalescent de réveiller l’espion endormi.

Le Chinois appela le mouchard. Celui-ci était équipé d’une carte SIM : quand on composait son numéro, il décrochait automatiquement, sans émettre de sonnerie, et un micro intégré renseignait l’auteur de l’appel sur l’environnement sonore dans lequel baignait la cible. Mais Sam n’obtint que des bruits étouffés, si faibles qu’ils en étaient à peine perceptibles. Il présuma qu’Achille avait dissimulé le mouchard quelque part au fond de son sac.

— Je réessaierai plus tard.

Et il reprit sa quête des dernières informations transmises par les réseaux sociaux.

Dans la capitale, les échauffourées se poursuivaient sans que les mutins, malgré la liste des morts et des blessés qui s'allongeait, parvinssent à interdire les regroupements d'opposants au coup d'état. A la mi-journée, les rebelles avaient émis un communiqué annonçant la ré-ouverture des postes frontières et la libération du président Michel Kafando. L'armée restait fidèle aux autorités de transition. Les réactions internationales étaient unanimement hostiles aux putschistes, de plus en plus isolés.

12

Journal de Lazare Masquet, samedi 19 septembre 2015

Ce matin, j'essaie à mon tour d'appeler la carte SIM du mouchard. Ça décroche. L'ambiance sonore a changé. Bingo ! Je perçois des échos éloignés de circulation. Notre cheval de Troie a dû profiter de la nuit pour coller le mouchard quelque part sous le châssis du camion. Un claquement de porte. Des bruits de pas qui s'approchent puis s'éloignent. Très loin, un coup de feu, le hululement d'une sirène. Plus près, le grincement strident d'une scie ou ponceuse électrique. Encore une porte qui claque. Des pas qui s'approchent. Une voix bougonne (Achille ?) : « *Qu'est-ce qu'il schlingue !* » Bruit de portière, tout proche, probablement celle du camion. Une série de cliquetis, frottements, chocs indéfinissables. Même voix : « *Hé Neb, où tu l'as mis ?... Ah, je l'ai* ». Claquement de portière qu'on ferme. Des pas qui s'éloignent. Des rumeurs lointaines, nappe bruisante venue de la rue. Sam me dit de raccrocher, pour économiser la batterie du traceur.

13

Le général Gilbert Diendéré était en route pour l'hôtel Laïco quand il communiqua ses consignes au roi de l'orpaillage. Depuis le début du putsch – "le plus bête du monde", dirait-on plus tard – tout n'avait été que cafouillages et il allait négocier sa reddition et celle de ses troupes. Il se contenta d'un laconique :

— Feu vert pour Croix Rouge !

14

Puis ce fut l'heure du crépuscule où les grands fauves convergent vers le marigot en rugissant "à l'apéro", ce fut l'heure entre chien et loup où les moustiques s'en vont vibronnant voler en quête de victimes à vampiriser, ce fut l'heure du jour agonisant où les z'héros sont fatigués et les carottes cuites, ce fut l'heure où le chef des mutins résigné conversa courtoisement avec les représentants de l'opposition et un groupe de médiateurs internationaux dans le salon des conférences de l'hôtel Laïco.

Dehors, une petite foule de correspondants des différentes chaînes de télévision, radios, quotidiens, agences de presse, cameramen, preneurs de son, photographes faisait le pied de grue et bruissait de rumeurs : le coup d'état avait fait un bide, des Restes de Surexcités Pitbulls voulaient encore en découdre, mais l'armée loyaliste menaçait de marcher sur la capitale, on allait vers un rétablissement de l'état de droit, les rebelles négociaient leur capitulation en échange de l'immunité pour les exactions commises ces derniers jours, ils exigeaient des autorités qu'elles renoncent à poursuivre les instigateurs du complot... mais les portes du salon où se marchandait le retour

à la paix, demeuraient closes et aucune déclaration officielle n'en était encore sortie.

Âme Ligwé se retira un peu à l'écart de ses collègues pour prendre une communication. C'était le commissaire Soumbala :

— Ce sera probablement pour ce soir.

La journaliste ne réagit pas tout de suite. Elle avait vécu ces derniers jours au rythme du putsch et l'opération Croix Rouge lui était complètement sortie de la tête. Le flic remonté remit sa pendule à l'heure.

— Mince !

Mais entre le scoop peut-être et le coup d'état en cours elle ne balançait pas, opta pour le second. Le flic hypocrite, la consola :

— Vous aurez la primeur de mes déclarations.

Âme Ligwé avait déjà tenu son rôle et le flic transgressif préférait qu'elle ne pût témoigner en personne de ce qui allait suivre – si tout se passait comme il l'espérait, il serait toujours temps de fournir à la journaliste une version édulcorée des faits, soigneusement expurgée de ce qui devait demeurer dans l'ombre.

15

— Feu vert pour Croix Rouge.

Charles Kodjo reposa le combiné et sortit dans la cour. Les deux chauffeurs bavardaient, assis dans l'ombre du bahut – le local était climatisé mais l'odeur qui y flottait insupportable.

— Vous partez ce soir.

Annonça le malodorant gérant.

— C'est pas trop tôt !

Neb Kodjo en avait marre d'attendre, Achille Yibotàbo était pressé d'en finir.

La nuit tombait quand deux gros 4X4 aux vitres fumées klaxonnèrent au portail de Lolange-Transport. Il se garèrent à côté du bahut et le transbordement commença. Vingt-quatre caisses métalliques fermées par une serrure à chiffres, sans aucune indication permettant d'identifier leur contenu. Pas très encombrantes, mais terriblement lourdes. Achille, lui, savait. Il savait aussi la quantité de fatigue et de souffrance que coûtait l'extraction de chaque gramme d'or. Il essaya de se représenter le nombre d'heures de travail nécessaires à un millier de mineurs pour arracher ce magot à la roche, y renonça.

Une fois les caisses empilées, arrimées au fond du fourgon et recouvertes d'une bâche, ils conduisirent le camion jusqu'à un entrepôt voisin, où une équipe de portefaix combla presque entièrement l'espace restant avec des sacs de ciment : leur cargaison attestée par le formulaire qu'ils présenteraient aux douaniers. S'il prenait fantaisie à ceux-ci de vérifier le chargement, il leur faudrait déplacer une montagne de ballots de cinquante kilos chacun pour arriver jusqu'aux caisses suspectes : peu probable qu'ils s'en donnent la peine.

Il était près de vingt-deux heures quand Neb Kodjo mit le moteur en marche. Achille se signa.

Ils abordaient la route n°5 quand l'un des tout-terrains de tout à l'heure les rejoignit. Le passager assis à côté du conducteur baissa sa vitre et leur fit signe de se garer.

— Vos anges gardiens.

Deux malabars harnachés style commando s'éjectèrent de la voiture et coururent vers l'arrière du bahut. Dans le rétroviseur, Achille vit les gorilles grimper dans le fourgon et rabattre la bâche derrière eux : l'un d'eux était Snoop Dog, le salaud qui lui avait si gentiment bousillé le genou.

— Aïe ! Ça se complique...

Pensa l'ancien orpailleur.

— ... et je ne peux même pas avertir le commissaire.
Neb Kodjo embraya.

16

Un peu après vingt heures, le Chinois donna l'alarme. La cible bougeait. Mais le bahut n'alla pas loin. Il stationna en bordure du marché de Sankarayaré.

Le flic franc-tireur et ses auxiliaires étaient sur le pied de guerre. Hippolyte Soumbala avait réquisitionné un pick-up quatre portes de la police – mais dû payer le carburant de sa poche – qui était stationné dans sa cour. Un arsenal hétéroclite, vérifié et graissé par les bons soins de Sidibé, et des munitions en quantité suffisante étaient dissimulés dans le coffre, emballés dans des couvertures. Sam et Gilbert avaient chacun revêtu un uniforme approximatif – dans l'obscurité, ça suffirait pour faire illusion sur leur appartenance à la maréchaussée.

Nouvelle alerte vers vingt-deux heures : le mouchard signalait que le poids-lourd s'était remis en mouvement. Cette fois en direction de la sortie Est de Ouagadougou : la route pour Tenkodogo.

— Branle-bas de combat !

Gilbert s'installa au volant, Hippolyte à côté de lui. Lazare et le Chinois, qui suivait les mouvements du camion sur sa tablette, prirent place à l'arrière.

En se basant sur une vitesse moyenne de cinquante kilomètres/heure, si tout se passait bien, le poids-lourd devrait atteindre le lieu prévu pour son interception en cinq heures ou six heures. Le commissaire espérait être sur place avec un temps d'avance pour tendre son piège.

La voiture sortit de la cour, Sidibé referma le portail derrière elle. Ils passèrent sans ralentir devant la maison de Félicité Yop.

17

La presque Miss Bim-Bim était sur le pas de sa porte. Elle suivit distraitemment des yeux le pick-up marqué POLICE en lettres noires, salua l'avocat qui venait lui rendre visite.

— Bonne arrivée...

L'opportuniste opposant au président en exil entra sans se faire prier. Toujours serviable, Félicité s'occupait de lui bien, bien, bien. Il lui donna dix mille, dit merci et qu'elle n'avait plus à s'en faire, que le putsch avait fait pschitt et que l'état de droit allait être restauré.

Félicité s'en félicita.

18

Ils roulaient depuis plus de trois heures. Neb Kodjo parlait pour deux. Achille Yibotàbo écoutait d'une oreille.

— Tu connais Lomé ?

Le chauffeur habitait dans la capitale togolaise.

— La plage, mon ami, la plage !...

Il promit à son collègue de l'emmener manger du poisson braisé dans une guinguette tenue par sa belle-sœur.

— Du vrai poisson, acheté sur le port le jour même...

Achille hochait machinalement la tête. Il espérait que le mouchard remplirait son office et que le plan ourdi par le commissaire fonctionnerait sans accroc. Mais la présence de Snoop Dog avait fait passer cette préoccupation au second plan. Que se passerait-il si son tortionnaire le reconnaissait ?

— Après tout...

Le boiteux tenta de se rassurer.

— ... je ne suis pas sensé connaître la nature de notre cargaison – Neb n'en a aucune idée et ne tient pas à savoir. Je jouerai l'innocent, ça marchera peut-être...

— Tu m'écoutes ?

— Hein ? Ouais excuse...

Neb se vantait de traverser la frontière avec de la cocaïne, de l'or ou des amphétamines comme on passe d'un trottoir à l'autre.

— Je connais tous les *mange-milles* et ils me connaissent : le douanier, pourvu qu'il palpe pile-poil, il t'emmerde pas.

Achille pria pour qu'ils ne l'atteignent jamais, la frontière. Posée sur le tableau de bord, à côté d'une torche électrique, de bouteilles d'eau minérale et de chiffons, il y avait une batte de base-ball. Une bouffée de haine fit grincer des dents l'ancien orpailleur. Il eut, un instant, l'envie d'en découdre avec le nervi.

Un peu avant Tenkodogo, les gorilles se manifestèrent en cognant à la cloison arrière de la cabine.

— Ils veulent pisser.

Le conducteur se gara sur le bas-côté.

Le ventre d'Achille se noua. Il sauta le premier de la cabine et courut comme s'il était pressé de vider sa vessie puis attendit, accroupi derrière un buisson, que les autres soient remontés dans le fourgon. Il revint en baissant la tête et remontant sa braguette. Neb Kodjo lui céda le volant.

Gilbert conduisait. Le commissaire se taisait. Lazare somnolait. Le Chinois vérifiait à intervalles réguliers la

position de l'objectif. Il leva les yeux de son écran. La lune était dans son quart descendant, la nuit sombre derrière la vitre du pick-up.

— Tu dors ?

Son compère tenait fermement la barre.

— Ouais.

Mais Gilbert le rassura aussitôt :

— Je suis en pilotage automatique.

Entre deux SMS envoyés par le mouchard, ils revinrent à leur sujet de prédilection : l'Épée Nickelée. Sam imaginait une séquence nocturne.

Le Dictateur Démoniaque sait que son trône vacille vachement. « *Ça craint*, qu'il crie, *je me casse* ». Mais avant, il vide les coffres du palais, racle les fonds de tiroir, fait les poches de ses proches, ponctionne, pique, pille, rafle tout. Il entasse des tonnes de billets, bijoux, lingots dans une chenillette blindée et, à l'heure du crime tapante, mets les bouts.

Une course-poursuite s'engage avec les gnomes à monocycle. Route étroite, virages en épingle à cheveux et obstacles imprévus qui barrent la piste ralentissent le fuyard. Les gnomes, eux, doivent esquiver la charge des Rhinocéros du Satrape Périmé. Tout ça dans les ténèbres. Avec effets d'image infrarouge, lunettes et jumelles à vision thermique.

Mais le char du Dictateur Démoniaque cours toujours. Que fichent les super-héros ? Enfin les tam-tams résonnent. D'abord lointains, puis de plus en plus proches. La voix – « *Il est une parole...* » – fait trembler le sol qui s'ouvre en une crevasse infranchissable devant la chenillette. Et le Masque Noir, père fouettard pirouettant, sort de l'ombre. Las ! A trop faire le mariolle, il ne remarque pas le taser par le terrible tyran tenu et s'en morfle une décharge paralysante. « *Ha ! Ha ! Papa*

Masqué, tu dis quoi même ?... » Le dicta-truc se gausse et s'approche à pas lents de l'adversaire pétrifié : « *je vais devoir t'abandonner, Papa Masqué, mais avant...* » C'est fou le temps que gaspillent les méchants en fanfaronnades ! Et ça leur est fatal. « *Tchuurrr...* » Alors qu'il s'apprête à arracher le masque du héros vaincu, une voix dans son dos fait bondir le dicta-chose. « *Que...* » La Sirène du Marigot ne s'attarde pas en considérations futiles. Tchac ! Tchac ! Tchac ! En trois coups d'Épée Nickelée elle découpe le Démoniaque en tronçons que son étalon compisse et disperse – Paf ! – d'une ruade.

Dans l'habitable du pick-up, un silence ponctua la fin de l'épisode.

Puis Gilbert Ouango soupira :

— Pas sûr que ça se passe aussi bien tout à l'heure.

— Ah ! si nous disposions de l'Épée Nickelée !

Fit le Chinois en écho.

La remarque tira le commissaire de son mutisme.

— Rappelez-vous, les enfants, que je garde un atout dans ma manche...

Et il leur exposa les grandes lignes de son plan. Leva un coin du voile sur son arme secrète. Mais sans nommer le valet de pique – ils n'avaient pas besoin de savoir.

Jorge Opochtli n'eut même pas à montrer son badge. Le militaire en faction le connaissait de vue et, ne sachant plus très bien ces derniers jours à qui obéir ou désobéir, préféra ne rien voir. L'ancien *kaibil* gagna le hangar où dormait le Thrush 510G et le réveilla. Les réservoirs étaient toujours pleins et les munitions embarquées pour pouvoir intervenir sans délai en cas d'alerte. Il gagna la piste sans que personne songea à

l'interpeller et décolla. On était déjà dimanche 20 septembre, il était une heures dix.

Une paire de semaines plus tôt, le guatémaltèque avait reçu une invitation du flic sympathique à bavarder devant un verre. Une bouteille de vieux rhum l'attendait. Robe ambrée, nez cannelle, miel, caramel et noix muscade, chaleureux en bouche avec des notes épicées et une belle longueur. Ils lui firent honneur. Le flacon commençait à donner des signes de fatigue quand Hippolyte, sans plus tourner autour du verre, demanda au pilote s'il était disposé, pour une bonne cause et un joli paquet d'oseille, à louer ses services et ceux de son coucou. Jorge dit :

— C'est hors de question.

Le commissaire renouvela le contenu des verres et sa question.

— Je risquerais de gros ennuis...

Jorge savoura le nectar.

— ... il faudrait vraiment que ça en vaille la peine.

L'enjeu était à la hauteur : Hippolyte le rassura, sans en dire plus que le strict nécessaire. Mais la partie se jouait à tout ou rien. Sans garantie.

Ils épongèrent les dernières gouttes de jus de canne trentenaire.

— Qu'attendez-vous de moi ?

Le commissaire le lui expliqua. Ça remit en mémoire à l'ancien *kaibil* un certain coup fumant, monté avec les Zetas pour passer de la coke au nord du Rio Bravo. C'était loufoque à souhait. Ça pouvait marcher.

— Combien ?

Le commissaire fit une offre. Le mercenaire exigea dix fois plus et n'en démordit pas. Hippolyte finit par céder.

Le zinc volait à sa vitesse de croisière. L'altimètre indiquait neuf-cents pieds. Et le guatémaltèque pensait à la retraite dorée qu'il coulerait bientôt au Pays de l'éternel printemps. Il achèterait une hacienda sur les rives du lac Atitlan et y installerait sa mère. Il louerait des orchestres de *mariachis* qui composeraient des *corridos* chantant ses faits d'armes. Il inviterait des *chicas*, des *mamacitas muy bonitas* qui l'aideraient à oublier Dimanche. Mais d'abord il irait brûler une douzaine de cierges et déposer un lingot aux pieds du *Cristo Negro* qui trônait dans l'antique église d'Esquipulas : il en avait fait la promesse au *Señor Jesús*, son copilote. Jorge écarta le col de sa chemise, prit entre deux doigts la petite croix de bois noir qui ne quittait jamais son cou et la porta à ses lèvres.

Sous ses ailes, l'obscurité était totale. Ici ou là de rares lumières signalaient un village. Il vérifia sa position : il serait au rendez-vous dans une vingtaine de minutes.

21

— Merde !

Pesta sobrement le commissaire.

Ils venaient de crever. Gilbert sortit le cric et la roue de secours. Sam annonça que le camion suivait à une demi-heure environ. Hippolyte dit qu'il fallait se grouiller, Lazare qu'il ne servait à rien de les stresser. Ils se chamaillèrent.

Gilbert serra les derniers écrous, rangea les outils et la roue endommagée dans le coffre. Des phares approchaient.

Ils avaient repris une dizaine de kilomètres d'avance sur le poids-lourd quand ils arrivèrent au lieu prévu pour l'embuscade. Ils dissimulèrent la voiture derrière un bouquet d'arbustes, une cinquantaine de mètres à l'écart de la piste et en

amont du pont. Hippolyte distribua les armes : un pistolet-mitrailleur Uzi et une vieille Kalachnikov pour Sam et Gilbert, un autre pistolet-mitrailleur de marque indéterminée pour Lazare, lui-même se contentant de son arme de service, un Beretta calibre 7.65. Puis le commissaire envoya les deux inséparables se poster de l'autre côté de la piste, avec consigne de ne pas se montrer et de cueillir les passagers du fourgon à la sortie. Il plaça Lazare en réserve, derrière la voiture et, armé d'un porte-voix, gagna le sommet d'un monticule d'où il pouvait surveiller la route. Il tendit l'oreille et perçut un bourdonnement, d'abord léger, qui enfla rapidement. Il leva les yeux au ciel mais ne put distinguer l'avionnette qui décrivait à présent de larges cercles au-dessus d'eux. Le guatémaltèque était ponctuel. Il reporta son attention sur la route.

22

Achille Yibotàbo, les mains crispées sur le volant, fixait le bitume troué de nids de poule qui se dévidait dans le faisceau des phares. Neb Kodjo avait monté le son du lecteur de CD au maximum et accompagnait la musique en jouant des percussions sur le tableau de bord. A l'arrière, Snoop Dog et son acolyte – il se faisait appeler Terminator – s'étaient accommodés sur les sacs de ciment et roupillaient. Jorge Opochtli fit un premier passage à basse altitude et le pont s'afficha en tons verdâtres sur l'écran de la caméra à vision nocturne. Sam Nagaaré et Gilbert Ouango, abrités derrière un rocher, virent passer l'oiseau de nuit :

— Le joker du commissaire !

Son carnet posé sur les genoux, Lazare prenait des notes – il comptait bien réutiliser dans son roman l'épisode qu'ils étaient en train de vivre. Hippolyte Soumbala repéra les phares du

poids-lourd avant d'entendre le bruit du moteur. La musique et le ronflement de leur propre machine couvrirent le vrombissement du Thrush 510G qui revenait en piqué et l'avion traversa le champ de vision des routiers, moins d'une centaine de mètres en avant de leur pare-brise, sans qu'ils l'eussent entendu venir.

— C'est quoi cet ovni, merde ?

S'exclama Neb Kodjo.

Le sifflement de la roquette avait précédé d'une fraction de seconde l'explosion du pont, qui dispensa Achille de répondre à la question. Il freina brutalement.

— Dans le mille !

Applaudirent Sam et Gilbert.

— BOUM !

Écrivit Lazare dans une bulle étoilée.

A l'arrière du fourgon, Snoop Dog et Terminator furent réveillés en sursaut.

Le camion s'était immobilisé.

— Police !

Cria Hippolyte dans son porte-voix.

— Descendez du véhicule les mains en l'air, vous êtes cernés.

Personne ne lui obéit.

Le mercenaire avait viré sec et fit un troisième passage en rase-motte. Ses mitrailleuses prirent la parole. Des balles traçantes dessinèrent un élégant pointillé dans le flanc droit et le toit du poids-lourd et allèrent se loger dans les sacs de ciment. L'argument s'avéra plus convainquant que le mégaphone du commissaire : la bâche arrière se souleva en même temps que s'ouvraient les portières de chaque côté de la cabine, quatre silhouettes jaillirent du bahut et coururent se mettre à couvert.

Neb et Terminator s'étaient précipités vers le côté droit de la piste. Ils tombèrent dans les bras du Chinois et de Gilbert. Ce dernier les stoppa net d'une rafale de fusil-mitrailleur qui fit gicler la terre à quelques centimètres de leurs pieds. Sam ordonna :

— Lâchez vos armes.

Le chauffeur n'en avait pas, l'autre s'exécuta après un instant d'hésitation – Terminator n'était pas un héros.

— A plat-ventre, mains dans le dos.

L'informaticien menotta les prisonniers tandis que Gilbert les tenait en respect.

Jorge survola une dernière fois le champ de bataille, battit des ailes en signe d'au revoir et mit le cap au nord.

Achille avait pris quelques mètres d'avance sur Snoop Dog. Mais le gros bras avait de longues jambes et courait plus vite. Le boiteux se retourna brusquement. Ils se retrouvèrent nez à nez. Le nervi reconnut Achille.

— Douze ?!!!

Il se ressaisit vite, mais l'ancien orpailleur s'attendait à cette rencontre : il avait une longueur d'avance et c'était lui, cette fois, qui tenait la batte de base-ball.

— Salut Snoop.

Et il lui asséna un coup dans lequel il mit toute la rancune accumulée mois après mois.

Le nervi s'effondra, Achille envoya valdinguer son arme d'un coup de pompe.

— Ça fait plaisir de te revoir.

Et pour preuve de la joie que lui causait ces retrouvailles, l'ancien orpailleur réduisit en compote les genoux de son tortionnaire.

Je griffonne fébrilement, remplissant mon carnet des péripéties du combat qui se déroule sous mes yeux. Puis les fusils se taisent. Le commissaire semble avoir la situation bien en main et l'histoire s'achemine vers un heureux dénouement – c'est presque trop facile. Je regrette un peu l'absence de Bérénice pour le baiser final et m'apprête à en faire la remarque à Hippolyte. Mais le grondement d'un moteur signalant l'approche rapide d'une grosse cylindrée ne m'en laisse pas le loisir. Un monstre à deux roues surgit de la nuit avec un rugissement d'enfer, exécute un dérapage acrobatique, se couche sur le flanc et s'immobilise à quelques mètres du groupe formé par Hippolyte, Sam, Gilbert, Achille et leurs prisonniers. Le pilote, en combinaison de cuir, effectue un impeccable roulé-boulé dans la poussière et se relève d'un bond, un pistolet dans chaque main. Bien qu'elle porte un casque intégral, je n'ai aucune peine à reconnaître les formes inoubliables de Vera Renczi la brune, Veronika Rilke la rousse, Valeria Romani la blonde, Vicky Rubstone la huppe verte. La nana fatale n'a pas repéré ma présence. Que dois-je faire ? Intervenir ? L'auteur n'a pas pour vocation de se substituer au héros. En même temps, c'est l'occasion ou jamais. Moi, qui de ma vie n'ai tenu une arme à feu, je regarde comme une friandise interdite l'ustensile létal aux reflets métalliques que m'a confié Hippolyte.

— Et puis zut !

J'articule, façon d'achever de me convaincre.

— Cet épisode n'était pas prévu au scénario, je n'y suis pour rien et laisser la souri flingueuse dézinguer les gentils serait manquer à toutes mes responsabilités.

Sans plus réfléchir, j’empoigne la pétoire et me rue hors de ma cachette, le canon braqué sur la poupée mortifère. Elle perçoit une présence dans son dos et tourne la tête vers moi. Elle a relevé la visière de son casque. Nos regards se croisent. Je constate une fois de plus qu’elle a des yeux magnifiques, tandis que ma vision périphérique enregistre le geste d’Hippolyte Soumbala alignant la Top-Mortelle dans la mire de son Beretta.

J’appuie sur la gachette :

— Clic.

Fait la sulfateuse.

Je pense :

— Le cran de sûreté.

La tueuse n’a évidemment pas commis cette erreur de débutant et m’expédie un pruneau express entre les deux yeux. J’ai l’impression de loucher en essayant de suivre la trajectoire du projectile le plus longtemps possible.

Puis plus rien.

Épilogue

Plus d'un an s'est écoulé quand je me décide à actionner le bouton qui permet, depuis l'intérieur du caveau, de faire pivoter la pierre tombale. L'air frais me fait du bien. A la sortie du cimetière, le préposé dans sa guérite me demande d'inscrire mon nom, la date et l'heure de sortie dans son registre. En feuilletant le cahier, je constate que la colonne des entrées est nettement plus fournie que celle des sorties. J'en demande la raison au fonctionnaire, qui hausse les épaules en signe d'ignorance : ce n'est pas de la mauvaise volonté mais non, vraiment, il n'en sait rien.

— Peut-être parce que le prénom de Lazare n'est pas très répandu.

Suggère-t-il dans un louable effort pour m'être agréable.

— Peut-être.

J'admets.

* * *

En consultant la presse en ligne de l'année précédente – j'avais du retard –, j'apprends qu'à Ouagadougou, moins de deux semaines après le lamentable échec du coup d'état, le Résidu de Soldatesque Préjudiciable a été dissous et son chef, le général Gilbert Diendéré, emprisonné. Des élections se sont tenues fin novembre 2015 et la prophétie d'Hippolyte Soumbala s'est réalisée : trois suppôts de la première heure du président déchu, trois complices de tous les coups tordus du Beau Blaise, trois comparses qui avaient retenu la leçon apprise du faux-frère d'arme de Sankara et étaient opportunément entrés en dissidence, occupent les postes clés de président de la république, ministre de l'intérieur et maire de Ouagadougou.

* * *

Un peu plus tard, je tombe sur une émission de Canal Faso à laquelle sont invités Sam Nagaaré et Gilbert Ouango. Ils travaillent, disent-ils, à la deuxième saison de l'Épée Nickelée. Dans celle-ci, le dictateur unique a été renversé, mais la victoire des gnomes usurpée par un triumvirat de coquins : le Masque Noir et la Sirène du Marigot ont encore du pain sur la planche.

* * *

Dans la soirée, je joins Otila Volcani par téléphone. Elle m'explique que la publication du rapport de Grand Angle, intitulé "Un filon en or", a fait suffisamment de bruit pour contraindre Alambic-V – entre-temps passé sous la coupe d'un consortium indien – à se fendre d'un communiqué clamant sa bonne foi trahie et annonçant que la société mettait un terme à toute importation d'or en provenance du Togo.

— Cela ne signifie pas...

Tempère-t-elle.

— ... la fin de la contrebande de métal précieux burkinabé, ni du système mis en place par le clan Zammar.

Aux dernières nouvelles, le Zammar Holding Group avait noué de nouveaux partenariats avec des sociétés de raffinage turques et/ou indiennes, et MM-Multimétal – la filiale genevoise, désormais inutile du groupe – mis la clé sous la porte.

— Le Nabab des orpailleurs ?

Je demande.

— La situation de la SOMIDA n'est pas des plus brillantes : une commission d'enquête nommée par le nouveau gouvernement a mis en évidence que la plupart des permis d'exploitation de la société étaient caduques, souvent depuis plusieurs années et ils n'ont, pour l'instant, pas été renouvelés. Mais il s'en faut de beaucoup pour qu'Amada Dinko se retrouve sur la paille et il a entrepris d'étendre ses activités au Mali.

* * *

Des autres personnages de ce roman, le commissaire Hippolyte Soumbala est le seul que je parvienne encore à contacter. Je lui demande comment les choses se sont terminées, l'autre nuit, et que sont devenus les lingots. Il reste très évasif :

— Bien, bien, aucune perte en vie humaine n'est à déplorer... mis à part l'auteur de ce roman, qui semble d'ailleurs – c'est incompréhensible – se porter comme un charme.

— Et les lingots ? Que sont devenus les lingots ?

— Ils se trouvent en lieu sûr et regagneront leur place dans les coffres du trésor burkinabé aussitôt que les dirigeants du pays auront donné des gages de leur capacité à les utiliser à bon escient.

— Ça va prendre du temps ?

Le silence qui suit est éloquent : le flic incrédule se demande si je suis vraiment con ou si je fais semblant. Je l'entends hausser les épaules dans l'écouteur.

— Mais où sont-ils planqués...

Je m'obstine.

— ... les lingots ?

Le flic implacable ne se laisse pas fléchir :
— La tentation serait trop forte de révéler l'emplacement de
la cachette dans le dernier chapitre de ton bouquin.
Et il reste muet comme une carpe.
Peut-être n'a-t-il pas tort.
Je n'ai, de toute manière, pas le temps d'insister : sitôt
inséré cet ajout posthume, la maquette part chez l'imprimeur.

FIN